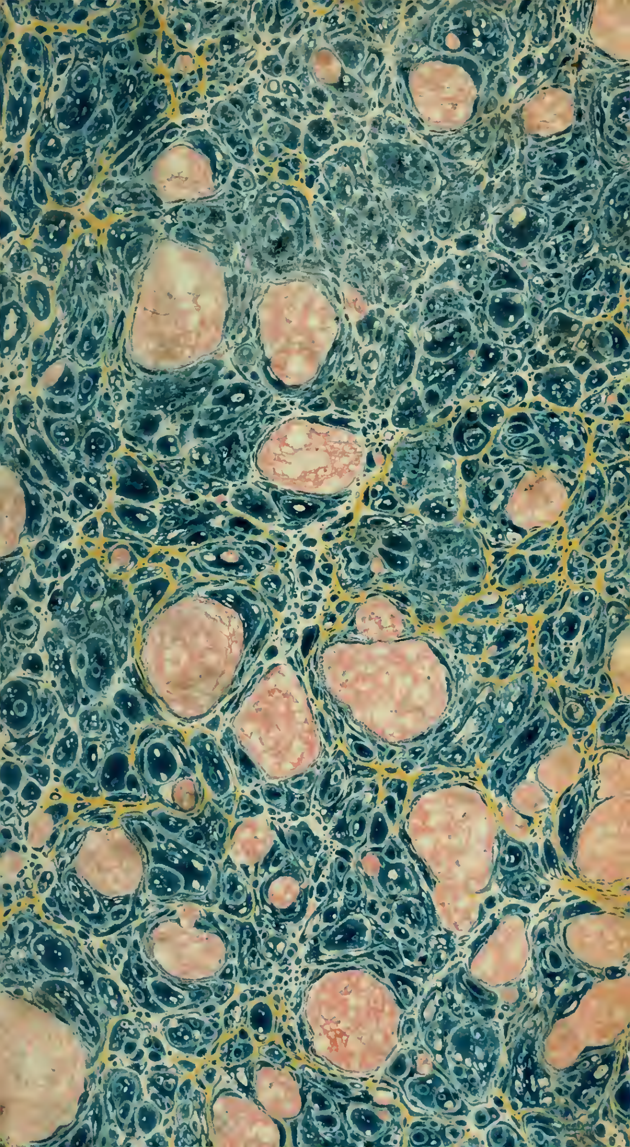

3 1761 07977437 8


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

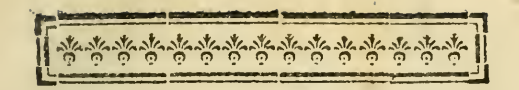
TOME DIX-NEUVIÈME.

Ce Volume contient *de la Manière d'écrire l'Histoire*, et la vie privée de l'Auteur.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.
TOME DIX-NEUVIÈME.

A TOULOUSE,
Chez N.-ÉTIENNE SENS, Imprimeur-Libraire, vis-à-vis Saint-Rome.
A NISMES,
Chez J. GAUDE et Comp. Imprimeurs-Libraires.

1791.



DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

PREMIER ENTRETIEN.

Des différens genres d'histoire. Des études par lesquelles il faut se préparer à l'écrire. Des histoires générales et universelles.

VOICI un nouvel entretien, mon cher Cléante, n'en soyez point effrayé ; je vous promets que vous n'y trouverez pas un seul mot de notre guerre avec les Anglais, ni de leurs intérêts, ni des nôtres, ni de ceux des Espagnols ni des insurgens. Vous êtes parti trop ennuyé d'entendre raconter le combat d'une frégate ou d'un armateur, comme s'il s'agissoit de la bataille d'Actium,

pour que je veuille troubler le repos de votre retraite. Occupez-vous de vos pensées, je les respecterai tant que nous ne ferons que méditer et préparer nos triomphes ; mais quand enfin nos forces et celles des Espagnols nous auront donné l'empire de la mer par une victoire complète, et que nous réduirons l'orgueil des Anglais à reconnoître notre puissance et à ne se plus croire supérieurs aux insurgens ; je vous en avertis, je ne vous promets plus rien : il vous faudra essuyer un débordement de ma politique. Quelles lois imposerons-nous à l'Angleterre humiliée ? Nos intérêts bien entendus ne nous prescriront-ils pas de consulter une généreuse modération ? En attendant mes réflexions sur un événement qui fera une véritable révolution dans les deux mondes, et auxquelles je n'ose encore me livrer, dans la crainte qu'un caprice de la fortune ne vienne les déranger, je ne m'occupe que de littérature.

Il n'y avoit que quelques jours que vous nous aviez quittés, lorsque me promenant seul dans cette allée que votre présence et vos entretiens m'ont rendu si chère, je vis arriver à moi Cidamon

et Théodon. Nous vous rencontrons fort à propos, me dit le premier, et après les complimens ordinaires, si vous vouliez bien me seconder, ajouta-t-il, j'espère que nous corrigerons Théodon de sa paresse, ou si vous le voulez, de cette inconstance qui lui fait effleurer tous les genres de littérature, et lui rend ses talens inutiles. Je lui dis très-sérieusement qu'il est jeune trop long-tems, et qu'à trente ans, au-lieu de s'essayer encore et de flatter les caprices de son esprit, il faut se livrer tout entier à une étude particulière. Sans ce régime on ne sait rien à force de savoir un peu de tout. L'esprit partagé s'accoutume insensiblement à céder à toutes les répugnances, ne voit que la superficie des objets dont il se lasse trop tôt, et devient enfin incapable de ces réflexions profondes et nécessaires pour que les plus grands talens ne soient point perdus. N'être toute sa vie qu'un bel esprit qui disserte sur des riens, quelle triste condition! Aux fleurs du printems doivent enfin succéder les fruits de l'automne. J'ai ébranlé Théodon, ajouta Cidamon en m'adressant la parole, je lui conseille d'écrire l'histoire et d'entreprendre un ouvrage important; si vous voulez

me seconder, je ne doute point qu'il ne se rende à votre invitation.

Peut-être, répondit modestement Théodon, que cette légèreté que condamne Cidamon est une preuve que je n'ai de véritable talent pour rien. En parcourant différens genres de littérature, poésie, éloquence, histoire, j'ai eu, il est vrai, assez du plaisir pour y consacrer tous les jours quelques heures. J'ai beaucoup lu, j'ai même été tenté de prendre la plume, et j'ai succombé; mais je vous l'avouerai, je n'ai jamais éprouvé ce charme secret qui s'empare de nous malgré nous quand la nature nous a donné de vrais talens. Ne dois-je pas en conclure qu'il faut me contenter de profiter des lumière des autres, sans aspirer à l'honneur de me faire des lecteurs, et de les éclairer ou de les amuser? Mais puisque Cidamon le veut, je vais faire un effort, et me voilà fort résolu à entreprendre, puisqu'il faut, quelque grand morceau d'histoire, pourvu cependant que vous me donniez votre parole d'honneur que vous critiquerez les premiers cahiers de mon essai avec la plus grande sévérité, que vous détromperez mon amour-propre, et que

vous ne me permettez pas de grossir le nombre de ces historiens dont parle Juvenal, qui entassent volumes sur volumes, et ne sont que d'insipides compilateurs. Où irai-je donc prendre des héros ? quelle est la nation malheureuse que je suis peut-être condamné à barbouiller ? L'histoire ancienne me plairoit beaucoup, les hommes y ont je ne sais quel air de noblesse et de grandeur qu'on ne trouve point chez les peuples modernes ; mais outre qu'elle à été traitée par de si grand génies qu'il seroit de la derniere témérité de retoucher les mêmes sujets : me répondriez-vous qu'en voulant peindre de tels personnages, je ne leur donnerois point une attitude forcée, ou que je ne les rendrois pas platement ? Serois-je plus heureux que les peintres qui viennent d'exposer au louvre Hector et Popilius ? Il faut donc me jeter dans l'histoire moderne, qui ne présentant que des hommes fort inférieurs aux Grecs et aux Romains, ne demande pas dans un écrivain cette touche mâle, hardie et vigoureuse qui étoit nécessaire à Thucydide et à Tite-Live. Me conseillez-vous de me borner à quelque événement mémorable ou à un règne

particulier ? je tâcherai de dévorer l'ennui de nos chroniques ; s'il le faut, je feuilleterai des manuscrits poudreux ; je chercherai la vérité à travers les ténèbres où elle se cache. Prononcez, je suivrai vos conseils, ils sont des ordres pour moi.

Mon cher Théodon, lui répondis-je, vous m'embarrassez beaucoup. Donner des conseils généraux, rien n'est plus aisé ; mais prendre un parti et se décider pour un sujet préférablement à tout autre, voilà la difficulté : et Cidamon, qui veut absolument vous faire historien, hésiteroit sans doute à vous dire quelle est l'histoire qu'il attend de vous. Vous nous avez demandé notre parole d'honneur de vous critiquer avec la plus grande sévérité ; je vous la donne : et pour commencer à vous dire franchement ma pensée, je vous avouerai dès ce moment que malgré tout l'esprit que j'admire en vous, je ne sais point de quel côté vous porte votre goût. On naît historien, comme on naît poëte, orateur, etc. Si vous n'avez point été frappé d'une sorte d'émulation en lisant les grands historiens ; si les peintures de Tite-Live, de Salluste et de Tacite n'ont pas excité

en vous une sorte d'enthousiasme ; j'en demande pardon à Cidamon ; je vous conseillerois de ne point vous jeter dans l'histoire : car malgré votre talent pour écrire avec grace et même avec force, vous seriez incapable de lui donner cette ame qui la rend également utile et agréable.

En supposant que vous soyez né historien, personne n'est plus capable que vous-même de juger de l'histoire que vous devez entreprendre. Rappelez-vous quelles sont les idées auxquelles vous avez été le plus sensible en lisant nos grands modèles. Par exemple, si naturellement et par une sorte d'instinct, vous vous êtes arrêté dans Tite-Live aux détails particuliers qui servent à développer et former le génie des Romains ; si les lois ont eu une attrait marqué pour vous ; si les révolutions arrivées dans le gouvernement de la république vous ont porté à faire des réflexions ; n'en doutez point, vous pouvez entreprendre une histoire générale. Mais avez-vous été plus frappé des guerres des Romains, de leur discipline militaire et des exploits des consuls que de tout le reste ? Bornez-vous à écrire l'histoire de quelque

guerre mémorable et qui ait causé un changement dans la fortune des états. Si la partie des mœurs vous a intéressé, si vous aimez à réfléchir sur les passions, les vices, les vertus des hommes célèbres dont on vous a conté les exploits ou l'administration; marchez sur les traces de Plutarque, et tâchez de nous éclairer et de nous rendre meilleurs, en nous présentant le portrait des hommes dont les talens ont honoré l'humanité, et dont la vie doit être pour nous une leçon éternelle.

Il y a différens genres d'histoire, qui exigent des lumières et des talens différens. Etudiez vos forces, ont dit Horace et Despréaux aux jeunes poëtes, pour ne pas vous charger d'un fardeau sous lequel vous succomberiez. Ce précepte s'adresse à tous les écrivains, et il faut bien se garder de juger de l'ouvrage qu'on veut entreprendre, par son importance et sa dignité; ne consultez que vos talens, et croyez toujours que votre amour-propre vous les exagère. Si Anacréon et Catulle, par un orgueil mal-entendu, avoient dédaigné les bagatelles agréables qui les amusoient et les ont couverts de gloire; pour emboucher la trompette de Calliope ou s'armer du poignard de Mel-

pomène, ils se seroient rendus ridicules. J'en dis autant des historiens. De combien de connoissances et de talens Tite-Live n'avoit-il pas besoin, qui n'étoient nécessaires ni à Salluste ni à Tacite ? il offre une suite immense de tableaux dont les caractères demandent une touche et des couleurs différentes. Suivant les Romains dans tous les progrès et leurs révolutions, il faut qu'il en développe les causes et l'enchaînement. Pour attacher le lecteur, il doit peindre toutes les passions et successivement les vertus et les vices qui ont fait et détruit la grandeur des Romains. Vous sentez, mon cher Théodon, que ce vaste génie qui embrasse tout n'étoit pas nécessaire à Salluste pour rendre parfaitement la conjuration de Catilina et la guerre de Jugurtha. J'en dis autant de Tacite qui, ayant excellé à peindre les passions ténébreuses de Tibère, l'imbécilité de Claudius, la scélératesse de Néron, les intrigues des affranchis qui gouvernoient, la bassesse d'un sénat qui cédoit à la crainte ou se prostituoit à la faveur, n'auroit peut-être pas démêlé les ressorts de la fortune de Rome, puisqu'il semble ne pas prévoir sa ruine que pré-

pare et annonce le despotisme des successeurs d'Auguste. Je vous parlerai plus affirmativement de Plutarque qui est un modèle parfait, quand il n'est question que d'écrire la vie d'un homme illustre. Il peint toujours à la fois l'homme et le héros, il le met sous nos yeux, il nous ouvre son ame toute entière, démêle tous les ressorts qui la font agir et allume en nous l'amour de l'honnête et du beau. Cependant cet historien que peut-être on n'égalera jamais n'auroit sûrement pas été capable de faire l'histoire générale de la Grèce. Les passions ont dans le corps entier de la société un jeu, une marche et des caprices plus difficiles à suivre, et qu'il ne démêle pas toujours avec la même sagacité. Il y a grande apparence que faute de certains principes de droit naturel et de politique, il n'auroit pas été en état de rendre avec la même supériorité que Thucydide la guerre du Péloponèse ou tel autre événement particulier de cette nature.

Mais je m'arrête, mon cher Théodon, et avant que de vous parler des différens genres d'histoire qui exigent des talens différens, et sont soumis à des lois différentes; permettez-moi

de vous demander si vous avez fait certaines études que j'appellerois préparatoires, et dont aucun historien ne peut se passer. Avez-vous étudié le droit naturel ? Si vous ne connoissez pas l'origine de la puissance publique dans la société, les devoirs de l'homme comme citoyen et comme magistrat ; si vous ignorez les droits et les devoirs des nations les unes à l'égard des autres ; quelle règle, je vous prie, aurez-vous pour juger de la justice ou de l'injustice des entreprises que vous raconterez ? S'il s'élève quelque querelle domestique dans l'état entre le prince et ses sujets, vous la déciderez donc au gré des préjugés publics ; une erreur accréditée deviendra pour vous une vérité. Vous nous direz avec le père d'Orléans, « qu'à considérer la puissance des rois d'Angleterre, nulle autre n'est originairement plus absolue et plus arbitraire, puisqu'elle est fondée sur un droit de conquête ». De cette première sottise réduite en principes, ne doit-il pas se répandre dans toute une histoire une doctrine fausse, ridicule et dangereuse : vous déplairez aux gens éclairés, soit qu'on vous prenne pour un flatteur ou pour un ignorant. Vous tromperez les

autres ; et l'histoire, que Cicéron appelle *magistra vitæ*, nous conduira aux erreurs qu'elle doit nous apprendre à éviter. Vous serez d'autant plus pernicieux pour les personnes peu instruites, c'est-à-dire, presque pour tout le monde, que vous aurez écrit avec agrément, et semé par-ci par-là dans votre histoire quelques lieux communs d'une morale triviale et domestique ; je dis triviale et domestique, parce que sans le droit naturel on ne s'élèvera point jusqu'à connoître les devoirs du citoyen et du magistrat et les grandes vertus dont le nom nous est presque inconnu et que nous regardons presque comme des chimères. En vérité, mon cher Théodon, ce n'est pas la peine d'écrire l'histoire pour n'en faire qu'un poison, comme Strada, qui sacrifiant la dignité des Pays-Bas à celle de la cour d'Espagne, invite les sujets à la servitude, et prépare ainsi les progrès du despotisme. S'il en faut croire cet historien, il est permis à Philippe II de fouler aux pieds toutes les lois anciennes, tous les traités, tous les pactes de ses sujets, parce qu'il tient sa couronne de Dieu ; et ce casuiste dangereux condamne les Pays-Bas à souffrir patiemment la ruine

de leurs privilèges et l'oppression la plus cruelle pour ne se pas rendre coupable d'une désobéissance sacrilège.

Je ne sais, continuai-je, si je me trompe, mais il me semble que c'est à cette ignorance du droit naturel ou à la lâcheté avec laquelle la plupart des historiens modernes trahissent par flatterie leur conscience, qu'on doit l'insipidité dégoutante de leurs ouvrages. Pourquoi Grotius leur est-il si supérieur? C'est qu'ayant profondément médité les droits et les devoirs de la société, je retrouve en lui l'élévation et l'énergie des anciens. Je dévore son histoire de la guerre des Pays-Bas, et Strada, qui a peut-être plus de talens pour raconter, me tombe continuellement des mains. J'ai un autre exemple à vous donner du pouvoir de l'étude dont je parle; c'est Buchanan. Quand on a lu le savant morceau qu'il a fait sous le titre, *de jure regis apud Scotos*, de la souveraineté en Ecosse; on n'est point surpris que cet écrivain qui pensoit seul dans son tems, comme Locke a pensé depuis et sans doute d'après lui, ait composé une histoire qui respire un air de noblesse, de générosité et d'élévation qui fait facilement excuser les défauts

d'ordre et de liaison qu'on peut lui reprocher.

A cette étude du droit naturel, il faut joindre celle de la politique. Mais remarquez, je vous prie, qu'il y en a deux. L'une est fondée sur les lois que la nature a établies pour procurer aux hommes le bonheur dont elle les rend susceptibles; ces lois sont invariables comme elle, et le monde eût été heureux s'il les eût suivies. L'autre politique est l'ouvrage des passions qui ont égaré notre raison, et ne produit que quelques avantages passagers et sujets aux plus fâcheux retours. Il est nécessaire d'étudier d'abord la première; elle nous servira de mesure pour juger quelles nations sont plus ou moins éloignées du terme qu'elles doivent se proposer: mais on n'en développera les principes qu'en entrant dans l'examen des mouvemens du cœur humain, et de la manière dont notre esprit et notre cœur sont affectés pour les objets qui nous entourent. Cette étude est trop longue et trop difficile pour espérer d'y faire de grands progrès sans le secours des philosophes qui nous ont précédés. C'est dans leurs écrits qu'on apprendra ce que c'est que le bonheur auquel nous

devons aspirer, et par quels moyens les plus savans législateurs ont voulu le fixer dans leurs républiques.

Quoi donc, me dit Théodon en m'interrompant, il faudra s'occuper sérieusement des folies de Platon, de Thomas Morus et de je ne sais combien d'autres rêveurs qui ne parlent que d'une politique qui n'a peut-être jamais été connue, mais qui certainement ne sera d'aucun usage à un historien, puisque les monumens les plus anciens de l'histoire nous représentent déjà les sociétés dans un état de dépravation auquel toute cette belle philosophie ne peut être appliquée, et dont on ne peut par conséquent tirer aucun secours.

N'importe, repartis-je froidement, je n'en rabattrai rien, et je n'exige pas seulement que l'historien connoisse ce que vous appelez des rêveries; je le condamne à les méditer assez pour qu'elles lui paroissent autant de vérités incontestables. Je conviens que l'empire des passions est peut-être aussi ancien que le monde, et durera certainement autant que lui; mais de votre côté vous ne pouvez nier que les sociétés qui en éprouvoient les troubles, les désordres et les commotions, n'aient fait des

efforts continuels pour établir la sureté, l'union et la paix. De-là toutes les passions mises en mouvement, les guerres étrangères et domestiques, les partis, les factions, toutes les lois, les différentes formes de gouvernement qui se sont succédées les unes aux autres; de-là en un mot la ruine des empires, et de nouveaux états qui se sont élevés sur leurs débris pour éprouver le même sort. Voilà le tableau que les historiens doivent nous mettre sous les yeux, non pas pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour suppléer à notre inexpérience, et en nous rendant prudens, nous apprendre à éviter les mêmes malheurs, et nous donner une boussole sur cette mer orageuse et sans bornes. Or, je vous le demande, mon cher Théodon, comment l'historien s'acquittera-t-il de ce devoir essentiel, s'il n'a pas ce que Lucien dans sa manière d'écrire l'histoire appelle la science ou l'art de l'administration? Si je ne remonte pas jusqu'aux vues primitives de la nature, je donnerai comme autant de principes incontestables et salutaires les caprices, les préjugés et les erreurs des passions; et tandis que j'imiterai les magistrats et les législateurs qui ont

égaré les premiers hommes, croyez-vous que j'acquerrai cette science politique que Lucien désire dans un historien ?

Si en étudiant la nature de l'homme, je ne remonte pas jusqu'à la source de notre bonheur ou de notre malheur ; si je ne démêle pas le caractère de chacune de nos vertus et de chacun de nos vices ; si je ne découvre pas dans mes méditations par quels ressorts admirables nos vertus concilient les intérêts de tous les citoyens, développent leurs talens, et multiplient les forces de la société, tandis que les vices les divisent au-contraire, étouffent leurs talens, et les soumettent à tous les caprices de la fortune ; il faut nécessairement que j'égare mes lecteurs après m'être égaré moi-même. J'admirerai de bonne foi les ministres et les magistrats qui sans s'appercevoir de l'abîme qu'ils creusoient sous leurs pieds ont quelquefois réussi en étendant l'empire des passions ; j'accréditerai leurs erreurs ; comme eux, je prêterai un masque séduisant au vice ; et ce n'étoit pas certainement la peine de prendre la plume.

Je lis dans vos yeux, mon cher Théodon, que vous voulez me faire une

objection ; je la devine et j'y réponds. Les anciens législateurs dont nous admirons le plus la sagesse, n'ont pu dans des tems plus heureux que les nôtres ramener leurs citoyens à cette politique dont je parle ; de quelle utilité nous seroit-elle donc aujourd'hui ? J'avoue que, voyant les rivalités, les haines, les dissensions, que de mauvaises lois et de mauvaises mœurs avoient fait naître dans les républiques, ces grands hommes, pour détruire qnelques maux et commencer à produire quelque bien, eurent raison de céder en quelque sorte au torrent qui les emportoit. Je loue Lycurgue d'avoir laissé quelques vices aux Spartiates, parce qu'il ne seroit point parvenu à en faire les plus sages des hommes, s'il avoit voulu les rendre parfaits. A qui voulez-vous donc, me direz-vous, qu'un historien prêche votre politique qui ne paroîtra qu'un vrai radotage ; et pourquoi, à l'exemple des plus sages législateurs, ne céderoit-il pas au torrent qui l'entraîne ? Pourquoi ? C'est, vous répondrai-je, qu'une loi à laquelle les esprits ne sont pas préparés les révolte . et qu'un bon législateur ménage notre foiblesse pour nous corriger, et ne doit jamais avoir la conduite d'un

tyran. Un historien au-contraire ne peut jamais nous reprocher avec trop de force nos préjugés, nos erreurs et nos vices. Jamais sa philosophie ne causera aucun trouble ni aucun désordre; les sots ne l'appercevront pas, les gens d'esprit corrompus la siffleront; mais elle familiarisera peu-à-peu les bons esprits avec la vérité; elle leur fera connoître nos besoins, et nous disposera, s'il est encore possible, à ne pas nous refuser aux remèdes qui nous sont nécessaires.

Dès que l'historien se sera instruit de cette politique de la nature, il aura un fil pour conduire sa marche et l'empêcher de s'égarer. Sans crainte de se tromper, il jugera de la fortune des états, en comptant et en mesurant les distances par lesquelles ils se sont ou plus rapprochés ou plus éloignés des vues de la nature. Il ne se laissera point tromper par une prospérité ou par un revers, comme la plupart de nos historiens qui, ne sachant point ce qui fait la grandeur, la force ou la foiblesse des nations, en admirent la prospérité quand elles touchent à leur ruine.

Voyez au-contraire Salluste; c'étoit sans doute un fort malhonnête homme;

il profitoit de tous les vices accrédités chez les Romains pour s'abandonner mollement aux siens ; mais s'élevant par les lumières de son génie au-dessus de lui-même, il ne prend point le faste, les richesses, les voluptés et la vaste étendue des provinces de la république pour des signes et des preuves de sa prospérité. Il voit que Rome, qui chancèle sous le poids de ses richesses, est prête à se vendre si elle trouve un acheteur. Le père Rapin lui reproche d'être toujours mécontent du gouvernement, et de donner une trop mauvaise opinion de la république par ses réflexions sur le luxe dans lequel elle étoit abîmée. A ce reproche, je présume que ce critique qui dit ailleurs qu'on ne doit pas se permettre toutes sortes de vérités, n'auroit pas été malgré tous ses talens un meilleur historien que Strada, d'Orléans, Daniel et ses autres confrères. A la bonne heure que le père Rapin veuille des faits sans en connoître les causes. Pour moi j'aime une histoire qui m'instruit, étend ma raison et qui m'apprend à juger de ce qui se passe sous mes yeux, et à prévoir la fortune du peuple où je vis par celle des étrangers.

Si Tite-Live n'avoit pas connu cette politique dont je parle, il n'auroit sans doute point manqué, pour me paroître plus intéressant, de me faire trembler par le récit des premières querelles des patriciens et du peuple : j'aurois vu à chaque instant la guerre civile prête à s'allumer; c'est alors que triomphe l'éloquence d'un historien médiocre, et je me serois chargé d'erreurs et de préjugés. Me montrant au-contraitre que la liberté est le fruit de ces dissensions, que la liberté produira l'égalité, et que sans cette égalité, mille citoyens qui ont été l'honneur et l'ornement de Rome n'auroient été que de vils esclaves ; j'apperçois sur quels fondemens s'élève la grandeur romaine. J'acquiers sans efforts des lumières utiles à un citoyen. Je compare malgré moi les divers gouvernemens. Dès qu'on m'a prouvé que la liberté et l'égalité élèvent les ames et nous rapprochent heureusement des vues de la nature, je dois me dire que le gouvernement qui les proscrit nous en éloigne ; je dois en conclure qu'il ne tolérera que des vertus obscures, et sera même assez stupide pour gêner les talens dont il a le plus besoin.

Prenez de l'historien, mon cher

Théodon, l'idée relevée que vous devez en avoir, il doit exercer une sorte de magistrature ; et vouloir le réduire à ne coudre que des faits à des faits et les raconter avec agrément pour amuser notre curiosité ou plaire à notre imagination, c'est l'avilir, et n'en faire qu'un insipide gazetier ou un bel esprit : Mais puisque les passions ont renversé toutes les barrières que leur avoient opposées les plus sages législateurs ; puisqu'elles sont même parvenues à donner des lois aux sociétés dégénérées, c'est-à-dire, à gouverner le monde ; il faut connoître les ruses, l'artifice, et si je puis parler ainsi, la politique par laquelle elles affermissent leur despotisme. Si l'historien ne l'étudie pas, il se livrera, comme le peuple, à des espérances, des craintes et des joies insensées. N'ayant point appris à se défier des promesses, des passions, il en sera la dupe. Il louera des lois ou des établissemens qui procureront un bien passager, sans s'appercevoir que ce sont les germes d'une longue suite de calamités : et ses écrits, qui devoient enseigner la vérité, ne serviront qu'à multiplier et affermir l'erreur.

Vous m'effrayez, me dit alors Théo-

don, en me parlant de toutes ces études préliminaires; la vie d'un homme peut à peine y suffire. Mais supposons qu'on ait acquis toutes ces connoissances, ne nuiront-elles point à un historien ? Possesseur de tant de richesses, son amour-propre le portera malgré lui à les prodiguer. Comment résister à la tentation d'enchasser dans son histoire tant de belles réflexions sur le droit naturel et la politique ? Qu'en arrivera-t-il ? la narration qui veut de la rapidité marchera lentement. Ma qualité de philosophe fera tort à ma qualité d'historien. On bâillera, on s'ennuiera, mon histoire tombera des mains, et parce que j'aurois voulu être trop savant, je n'instruirai personne.

Vous avez raison, repartis-je, si votre historien sans goût est un pédant qui ne cherche qu'à faire parade de ses connoissances, et qui ne veut rien perdre de ce qu'il pense; ou un de ces philosophes ignorans que nous rencontrons par-tout, et qui ne laisse échapper aucune occasion de faire de longues réflexions sur les vérités les plus triviales. Mais je demande un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, un Salluste, un Tacite qui con-

noissoient le cœur humain, la nature des passions, et qui avoient trop de génie pour abuser de leurs lumières et les employer mal-à-propos. Je veux que l'historien soit en état de faire un traité de morale, de politique et de droit naturel, mais je ne veux pas qu'il le fasse : qu'il se contente d'en fournir les matériaux à un lecteur intelligent. Il n'est pas question entre nous dans ce moment de rechercher avec quelle sagesse, quelle sobriété et quel art un historien doit se servir de sa philosophie pour ne point ennuyer en voulant instruire. Nons y viendrons dans la suite si vous le désirez ; mais permettez-moi actuellement de continuer à vous parler des connoissances préliminaires dont un historien a besoin, s'il veut faire un ouvrage utile.

Pour connoître cette politique des passions dont je vous parlois, il faut étudier leur jeu, leur marche, leur progrès, le caractère propre de chacune d'elles, et apprendre comment elles s'unissent, se servent mutuellement, s'enchaînent les unes les autres, s'usent en quelque sorte, se cachent quelquefois, pour se reproduire avec une nouvelle force. C'est après cette étude qu'on voit que le pré-

sent

sent est gros de l'avenir, et dans le plus léger abus on découvre le germe des désordres les plus pernicieux. Un historien tel que je me le représente attachera nécessairement les bons esprits. Qu'il sera loin de vous présenter de ces réflexions niaises et insipides qui décèlent un homme, qui ne voyant que la superficie des choses, est étonné d'un événement qui devoit nécessairement arriver. Par exemple, que diriez-vous ? Je vous cite le premier trait qui se présente à ma mémoire quoiqu'il ne soit peut-être pas le plus ridicule : que diriez-vous d'un historien assez simple pour remarquer avec surprise « que les chrétiens se livrèrent à la vengeance, lors même que leur triomphe sous Constantin devoit leur inspirer l'esprit de paix » ? Oh l'admirable connoissance du cœur humain, s'écria Cidamon en éclatant de rire ! Votre historien, ajouta-t-il, ne savoit donc pas ce que personne n'ignore, que la prospérité étend et multiplie nos espérances. Vouloit-il donc que les chrétiens sans mémoire et sans ressentiment oubliassent dans un instant tous les maux qu'ils avoient soufferts ? Cet homme avisé et prudent leur auroit

sans doute conseillé de se venger quand l'idolâtrie étoit encore sur le trône, qu'il falloit la craindre, l'éclairer et non pas l'irriter pour se rendre dignes d'être tolérés.

On ne finiroit point, repris-je, si on vouloit entrer dans le détail de tout ce que cette réflexion contient de gauche et de puéril : mais, continuai-je, voici quelque chose de plus admirable encore. Le même historien convient que la cour voluptueuse de Léon X pouvoit blesser les yeux; et il ajoute tout de suite « qu'on auroit dû voir aussi que cette cour même poliçoit l'Europe et rendoit les hommes plus sociables ». Voilà la première fois que j'ai entendu dire que la société se perfectionnoit par des vices et non pas par des vertus. Ce qui m'étonne davantage de la part de cet historien, le patriarche de nos philosophes, et qu'ils nous présentent comme le plus puissant génie de notre nation, c'est qu'il ne soit qu'un homme, pardonnez-moi cette expression, qui ne voyoit pas au bout de son nez. Etoit-il donc si difficile de s'apperçevoir que les voluptés si indécentes de Léon X devoient avilir sa cour, son clergé, et scandaliser la chrétienté ? Que de ce scandale naî-

troit le mépris de la cour de Rome et même le mépris de son pontife ? De-là la tentation d'examiner sa doctrine et de la comparer à celle des premiers tems. Les esprits révoltés doivent s'échauffer. N'en résultera-t-il pas nécessairement des nouveautés dans les opinions ? De-là des disputes théologiques, des injures, des schismes, des persécutions, des partis, dont l'avarice et l'ambition des grands devoient profiter pour allumer des guerres civiles qui sans doute ont été bien propres à rendre nos pères plus sociables.

Velléius Paterculus n'étoit qu'un historien bel esprit ; cependant il se garde bien de tomber dans un erreur aussi grossière que celle de Voltaire au sujet de la liaison et de l'enchaînement des vices et des passions. Au-contraire voyez le comencement de son second livre ; le premier Scipion, dit-il, ouvrit la plus grande carrière à la fortune des Romains, et le second aux vices qui devoient les ruiner. Après la destruction de Carthage, la république n'étant plus contenue par une puissance rivale, ce ne fut pas peu-à-peu, mais précipitamment que les vices succédèrent aux vertus. Les plaisirs, les

voluptés, le luxe, suites nécessaires d'une ambition heureuse, et les sources d'une avarice insatiable, énervent subitement le courage des Romains. Viriathus, un chef de voleurs, devient un ennemi redoutable; et Numance qui ne pouvoit armer que dix mille citoyens réduit Rome à faire des traités honteux. Une république qui appesantit son joug sur tant de vastes contrées n'est plus en état de faire parler les lois contre des citoyens séditieux qui aspirent à la tyrannie. N'en soyez pas étonné, ajoute Paterculus, la moindre licence quand on la tolère conduit à un forfait; le vice qui s'essaie d'abord d'une manière timide lèvera bientôt une tête altière s'il est impuni, et cessera enfin d'être honteux dans un gouvernement assez corrompu pour le rendre utile à la fortune des citoyens.

Pardonnez-moi, mon cher Théodon, de m'arrêter si long-tems sur la connoissance des passions; mais rien à mon gré n'est plus nécessaire à un historien qui veut instruire, c'est son premier devoir, et même qui ne voudroit que plaire. S'il a bien étudié leur conduite, il verra sans effort comment elles dénaturent un gouvernement, et l'ont déjà détruit quand une nation

trompée par de fausses apparences croit encore avoir les mêmes lois, les mêmes magistrats et l'ancien mérite de ses pères. Quelles lumières utiles ne répandront pas ses profondes réflexions, s'il peint ces mêmes passions lorsque par un caprice elles remuent quelquefois un état et semblent vouloir le retirer de són engourdissement ? Alors le pinceau de l'historien sera hardi, sa touche sera fière, et si ses lecteurs ne sont pas de francs imbécilles, ils s'intéresseront malgré eux aux événemens d'une nation qui ne subsiste plus ; ils les compareront à ce qui se passe sous leurs yeux, parce qu'une histoire écrite par un homme habile dans la connoissances des passions n'est étrangère dans aucun siècle ni dans aucun pays. Convenez-en, jamais vous n'avez lu Tite-Live, Salluste, Tacite, sans vous écrier mille fois avec plaisir : *fabula de me narratur*, c'est nous. Pour moi, je sais bien qu'en lisant, il y a peu de jours, l'histoire de Thucydide, j'ai cru voir dans les passions insensées de la Grèce la peinture de celles qui agitent aujourd'hui l'Europe, et qui nous asserviront comme elles ont asservi les républiques grecques,

s'il s'élève parmi nous un Philippe de Macédoine.

Mais si on ne peut se flatter d'égaler les grands historiens que je viens de vous nommer, il faut du-moins assez étudier les passions pour ne pas débiter avec emphase des sottises, par exemple, que « l'Europe ne seroit aujourd'hui qu'un vaste cimetière si la philosophie n'avoit étouffé le fanatisme et l'enthousiasme ». Quelle ignorance du cœur humain de ne pas voir que le fanatisme s'use pour ainsi dire par les maux qu'il se fait à lui-même, et que les passions qu'il exalte doivent après de vains efforts devenir moins agissantes, plus molles et enfin disparoître entièrement. Il faut savoir que la nature nous a donné des passions opposées les unes aux autres, qui se combattent et dont nous nous servons pour les modérer toutes. Distinguant avec Cicéron les vices de l'homme et les vices du siècle, *non vita hominis sed vitia sæculi*, un historien s'en seroit pris à la foiblesse du gouvernement, et l'auroit accusé des maux dont la doctrine de Luther et de Calvin n'ont été que le prétexte et l'instrument. Il auroit jugé que le jansénisme, tout

métaphysique qu'il est, et par conséquent peu propre à remuer la multitude allumeroit encore des guerres civiles à la barbe de messieurs les philosophes et de messieurs leurs cliens, si nous avions le même caractère, les mêmes passions, les mêmes préjugés, les mêmes mœurs que nos pères ambitieux et sortant de l'anarchie féodale avoient encore sous les regnes de François premier et de son fils.

Otez à un historien la connoissance des passions, sa politique sera dès-lors aussi incertaine et chancelante que celle de certains hommes d'état qui se laissent balloter par la fortune. Dans un chapitre il sera machiaveliste, dans l'autre il louera la bonne foi. Partisan zélé du luxe, il se moquera des gouvernemens qui font des lois somptuaires; et ailleurs il vous dira que les Suisses ignoroient les sciences et les arts que le luxe a fait naître, mais qu'ils étoient sages et heureux. Les maximes raisonnables qui lui échappent quelquefois ne servent qu'à prouver qu'il a peu de sens. On ne trouvera dans son ouvrage que des demi-vérités qui seront autant d'erreurs, parce qu'il leur aura donné ou trop

peu de bornes ou trop peu d'étendue. Rien ne sera présenté dans ses justes proportions, ni peint avec des couleurs véritables.

Telle est, pour vous le dire en passant, l'histoire universelle de Voltaire. J'étois très-disposé à lui pardonner sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ignorance et la hardiesse avec laquelle il tronque, défigure et altère la plupart des faits. Mais j'aurois au-moins voulu trouver dans l'historien un poëte qui eût assez de sens pour ne pas faire grimacer ses personnages, et qui rendît les passions avec le caractère qu'elles doivent avoir. J'aurois désiré un écrivain qui eût assez de goût pour savoir que l'histoire ne doit jamais se permettre des bouffonneries, et qu'il est barbare et scandaleux de rire et de plaisanter des erreurs qui intéressent le bonheur des hommes. Ce qu'il dit n'est ordinairement qu'ébauché; veut-il atteindre au but? Il le passe, il est outré. Je n'en suis pas surpris depuis qu'un de ses plus zélés admirateurs nous a appris qu'il recommandoit aux jeunes gens qui le consultoient de frapper plutôt fort que juste. Précepte admirable pour plaire à la multitude; mais la multitude

ne donne qu'une vogue passagère, et il me semble qu'on doit plutôt en croire Lucien. Il recommande à un historien de la mépriser, de ne pas écrire pour elle, de ne pas même se conformer au goût de son siècle, et d'avoir toujours devant les yeux le jugement de la postérité qui ne se trompe jamais.

Si l'historien n'avoit à parler que des intérêts, des querelles, des guerres des états, de leur constitution, de leurs lois et de leurs révolutions, les connoissances dont je viens de vous parler pourroient lui suffire. Mais l'objet de l'histoire n'est pas d'éclairer simplement l'esprit, elle se propose encore de diriger le cœur et de le disposer à aimer le bien; tandis que les hommes supérieurs y puiseront les lumières nécessaires pour gouverner la république, il faut que les autres s'y instruisent des devoirs du citoyen. Je veux que l'historien ait le respect le plus profond pour les mœurs; qu'il m'apprenne à aimer le bien public, la patrie, la justice; qu'il démasque le vice pour faire honorer la vertu. Les principes d'honnêteté, que j'aurois puisés dans l'histoire, me prépareroient à seconder les lumières des magistrats qui sont à la tête des

affaires et qui veulent le bien. Ils craindront ma censure, et si je puis parler ainsi, je les soutiendrai contre les passions violentes auxquelles ils sont plus exposés que les simples citoyens, et je les affermirai dans la pratique de la justice.

Vous voyez donc, mon cher Théodon, que l'étude la plus approfondie de la morale est absolument nécessaire pour que l'historien soit en état de remplir le double devoir dont il est chargé. C'est par cette morale que la lecture des historiens anciens, je ne parle pas de tous, car Rome a ses Cotins, est si utile et même si intéressante, qu'on les relit sans cesse, tandis qu'après avoir ri une fois des plaisanteries de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les mépriser si on a quelque goût. La plupart de nos historiens modernes n'ont aucun principe sur l'ordre et la dignité des vertus; et les désordres plus ou moins grands que produisent les vices. Ils n'ont pour règle que les préjugés publics ou ceux de l'état auquel ils se sont consacrés. Les uns admireront l'ambition de Charles-Quint, et la magnificence ruineuse de Louis XIV. Les autres loueront la piété barbare de

Philippe II, ou Guillaume le conquérant, parce qu'il entendoit tous les jours la messe, et assistoit aux heures canoniales et même à matines. Etudions la nature des vertus, et connoissons les bornes qu'elles ne peuvent passer sans devenir des vices ou du-moins des minuties ridicules.

Soyez persuadé, disoit Cicéron à Brutus, que sans le secours de la philosophie on ne s'élèvera point à cette éloquence parfaite que nous cherchons et dont nous voulons nous faire une idée. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que la philosophie puisse fournir à l'orateur toutes les richesses dont il a besoin, mais elle lui donnera celles dont il ne peut se passer sans être maigre et décharné. J'en dis autant de l'histoire, et peut-être avec d'autant plus de fondement que l'éloquence ne veut souvent qu'éblouir et séduire, et que l'histoire se proposant constamment de nous instruire et nous rendre meilleurs, ne peut jamais se passer de connoître les vertus les plus importantes pour les hommes. Sans la philosophie, dit encore Cicéron, on raisonne mal de la religion, de la mort, de la douleur et de nos devoirs.

Elle est donc nécessaire à l'historien obligé de mettre sans cesse sous nos yeux tous ces différens objets.

Il n'auroit pas besoin de beaucoup d'habileté pour rendre notre âme sensible à l'attrait de la vertu ; si comme le poëte, maître des personnages qu'il fait agir et des événemens, il étoit libre de récompenser a son gré la vertu et de punir le vice. Mais la vérité, qui doit être toujours sacrée pour l'historien, le forcera à ne point déguiser que le vice heureux ne triomphe que trop souvent de la vertu. Qu'il fasse alors remarquer que ce malheur est le juste châtiment que mérite une société qui, s'éloignant des vues de la nature, se laisse gouverner par les passions. Je veux qu'en me peignant les succès passagers de l'injustice, de l'ambition et de l'avarice, on m'annonce les revers durables dont ils seront suivis. Que la vertu opprimée trouve en elle-même une consolation, tandis que le vice en apparence heureux est souvent dévoré de remords, et toujours déchiré par les craintes, les alarmes et les inquiétudes qui l'accompagnent. C'est dans cette partie que Plutarque est peut-être le premier des historiens. On ne le lit point sans aimer

davantage la vertu. Je voudrois être Aristide, dussé-je être exilé comme lui. J'admire les talens de Thémistocle, et plus je plains sa fin malheureuse, plus je m'attache à la vertu dont je connois le prix, et qu'il avoit abandonnée.

La vie d'Auguste n'est-elle pas une leçon importante de morale ? Quel triomphe glorieux pour la vertu, que de voir ce triumvir barbare et couvert du sang de ses concitoyens, ne se délivrer de ses craintes et des conjurations, qu'en affectant des vertus qu'il n'avoit pas ; et qu'il finit peut-être par aimer quand il vit qu'il leur devoit son repos et sa sureté. Que j'ai de regret, mon cher Théodon, que Tacite ne nous ait pas tracé ce tableau intéressant, lui qui a rendu le vice si odieux et la vertu si estimable dans la vie de Tibère ! Rappelez-vous avec quelles couleurs il peint ce maître du monde devant qui tout tremble et qui tremble lui-même au milieu des précipices dont il se croit environné. Las de lui-même, las de Rome et de sa puissance, fuit-il à Caprée ? Il éprouve qu'il ne se peut fuir lui-même. En vain il veut étouffer ses remords et faire taire ses craintes par les voluptés infâmes où il se plonge ;

il semble me dire à chaque instant : *Discite justitiam, moniti.* Malgré que j'en aie, j'apprends dans ma vie privée que les richesses et l'empire du monde entier ne peuvent rendre heureux. Si Tibère, me dis-je nécessairement, avoit imité Auguste, il auroit joui de la même tranquillité.

Vous voyez combien l'histoire s'embellit par la morale dans des mains aussi habiles que celles de Tacite. Je suis touché de la mort d'Helvidius, mais la tranquillité avec laquelle il la reçoit me fait presque envier son sort, ou du-moins m'élève l'ame. Aucun homme de bien ne périt par les ordres de l'empereur sans que Tacite n'en tire une leçon importante pour ses lecteurs. En effet, remarquez, je vous prie, que la morale s'associe d'autant plus naturellement à l'histoire, que par les lois éternelles de la providence il est établi que la vertu porte la paix dans le cœur de l'homme et que le vice y établit le trouble et la crainte. L'une me rend cher à mes concitoyens ; l'autre me rend odieux. J'ajoute et je n'ai pas besoin de le prouver que le bonheur ou le malheur des états est soumis aux mêmes lois. Une politique injuste peut procurer une prospé-

rité passagère; mais craignez un revers, car on ne se fie plus à vous, et vos ennemis se réuniront pour conjurer votre perte. Jamais vous ne verrez une nation se dégrader et tomber en décadence, qu'après avoir perdu ses mœurs, et quand ses vices ont affoibli ses lois.

Voilà la philosophie morale que doit avoir un historien; s'il la néglige, il manque à un de ses devoirs les plus essentiels. Sous prétexte d'exciter à la vertu, en prouvant que la providence ne l'abandonne jamais, ne faites point intervenir des miracles en sa faveur. Strada emploie la vierge et Saint-Jacques en toute occasion pour procurer des succès aux catholiques contre les novateurs. Ces inepties monacales ôtent à un historien la confiance qu'il doit inspirer à ses lecteurs; et dès qu'il est assez téméraire pour vouloir pénétrer les secrets cachés de la providence, il tombera dans une superstition puérile, et dégradera la sagesse divine. A entendre Strada, on diroit que Dieu a sommeillé pendant quelque tems, que Luther et Calvin ont profité de ce sommeil pour enfanter leur doctrine et se faire des sectateurs; et que Dieu en se réveillant a besoin des armées des

princes pour se venger des hérétiques. Combien n'est-il pas insensé de faire partager à Dieu les injustices cruelles de Philippe II, de Grandvelle et du duc d'Albe? Que jamais ses absurdités impies ne souillent une histoire. C'étoit bien la peine d'avoir imaginé vingt miracles pour empêcher les catholiques d'être vaincus, ou pour leur faire remporter quelque petit avantage; tandis que, dans l'occasion la plus importante et la plus décisive, la vierge et Saint-Jacques manquent leur coup, et permettent aux vents de détruire cette célèbre flotte dont Strada se promettoit la soumission des Pays-Bas, la conquête de l'Angleterre, et dans ces deux pays le rétablissement de l'ancienne religion.

Le merveilleux du poëme épique si agréable pour notre amour-propre et notre imagination, en nous mettant en commerce avec des dieux qui ont nos passions, déplaît dans l'histoire qui ne parle qu'à notre raison. Je lis avec plaisir dans Homère et dans Virgile qu'Achille et Enée reçoivent du ciel des armes fabriquées par Vulcain; mais je veux qu'un historien m'apprenne qu'un grand homme et les états n'ont point d'autre bouclier que leurs talens et la

sagesse des lois. Laissons agir les causes secondes, et sans recourir à des prodiges pour orner notre narration ou expliquer des événemens dont nous ne découvrons pas la cause, permettons au monde d'obéir aux lois générales que Dieu a établies à la naissance des choses.

J'approuve votre pensée, me dit alors Cidamon, et tous ces historiens qui font témérairement intervenir Dieu dans nos affaires me paroissent aussi ignorans et aussi grossiers que nos pères, quand ils croyoient à l'épreuve du fer chaud, de l'eau bénite et au duel judiciaire. Mais je vous prie, comment un Tite-Live que vous regardez comme un historien parfait, et qui raconte cependant autant de prodiges que Strada, échappera-t-il à votre critique ? Très-aisément, répondis-je, car écrivant l'histoire d'un peuple très-superstitieux, très-ignorant, qui croyoit voir dans des événemens naturels le signe avant-coureur de quelque calamité, ou la colère d'un dieu qu'il falloit appaiser par des sacrifices ou quelque cérémonie religieuse ; l'historien auroit manqué au devoir de peindre les mœurs et la religion des Romains, s'il eût passé sous

silence des faits qui occupoient très-sérieusement la prudence d'un sénat qui jette les fondemens du plus grand empire du monde. J'ose vous assurer que Tite-Live n'étoit point superstitieux. S'il avoit cru aux prodiges qu'il rapporte, il en auroit parlé sur un autre ton. Mais il ne s'en est point moqué comme nos philosophes. C'est qu'il ne pensoit point comme eux, que la superstition fût le plus grand des maux et la source de tous les autres. César, l'homme le moins superstitieux, et trop partisan d'Epicure pour croire a une providence incommode pour la paresse des dieux, ne rapporte-t-il pas lui-même les prétendus prodiges qui annonçoient sa victoire à Pharsale? Il n'y croyoit pas, mais son armée y croyoit: les prodiges qu'elle croyoit voir augmentoient sa confiance, et contribuèrent au succès de cette célèbre journée. Tite-Live écrivoit après César, et peut-on croire raisonnablement qu'il crût à tant de misères, dans un tems où la philosophie des Grecs étoit si familière aux Romains; et que les écrits philosophiques de Cicéron, sur-tout ses traités de la divination et de la nature des dieux,

avoient éclairé toutes les personnes qui cultivoient leur esprit.

Voilà à-peu-près, mon cher Théodon, les connoissances par lesquelles on doit se préparer à écrire l'histoire. Et en voilà assez, me répondit-il en riant, pour me bien convaincre que Cidamon me donnoit un conseil pernicieux : je m'y rendois sur la foi de Voltaire qui a dit quelque part avec son bon sens ordinaire, que « l'histoire ne demande que du travail, du jugement et un esprit commun. » Me voilà détrompé : mais quoique j'espère que désormais Cidamon préfèrera ma paresse et mon silence à une histoire médiocre pour ne rien dire de pis ; vous nous avez présenté des idées nouvelles qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Vous avez distingué différens genres qui demandent des talens différens et sont soumis à des lois différentes. Je ne vous en tiens pas quitte. Vous avez piqué ma curiosité, et Cidamon, qui ne vous a pas écouté avec moins d'attention que moi, a le même désir. Il fait beau, nous pouvons prolonger notre promenade. Quand vous nous aurez fait part de vos réflexions, Cidamon laissera les ignorans sans repos. De mon côté je

relirai les historiens anciens avec d'autant plus de plaisir que j'y remarquerai peut-être des défauts et surement des beautés qui m'échappoient faute de connoissances. Mon cher Théodon, lui répondis-je, je ferai très-volontiers ce que vous exigez de moi, car je compte sur votre amitié et celle de Cidamon. D'ailleurs j'y trouverai mon avantage, vous avez l'un et l'autre trop d'esprit et de goût pour que je ne sois pas ravi de vous communiquer mes idées : je les reformerai si vous m'apprenez que j'ai tort ; et si vous les approuvez, je m'y attacherai plus fortement.

Il ne faut que jeter les yeux sur ce que se propose Tite-Live en commençant son histoire, pour juger du plan que doit se faire l'auteur d'une histoire générale. Sans m'arrêter, dit-il, aux fables par lesquelles nos aïeux grossiers croyoient donner plus de lustre à leur origine, bornons-nous à connoîtres les mœurs, les lois, soit civiles soit militaires, et les hommes illustres qui ont étendu l'empire de la république sur le monde entier; et comment notre prospérité nous a trompés et conduits à ce terme fatal, où accablés sous le poids

de notre avarice et de notre ambition, nous n'avons plus même la force nécessaire pour nous corriger.

Il me semble que le plan de Tite-Live embrasse tout ce qu'un lecteur raisonnable est en droit d'attendre d'un historien. Que pourroit-il désirer au-delà ? On ne peut négliger aucun de ces objets sans que l'histoire ne perde de son intérêt, et ne devienne obscure. Si je ne suis pas instruit des mœurs publiques et des lois qui forment la constitution politique, vous me présentez en vain des événemens qui méritent d'être connus ; je n'en démêle point les causes, et j'en attribue les succès aux hommes qui ont commandé. Je crois que c'est le hasard seul qui les produit, comme il produisit autrefois Annibal chez les Carthaginois, et Charlemagne parmi nous, qui sont deux espèces de prodige dans leur nation. Au-lieu d'un grand tableau, vous ne m'offrez, si je puis parler ainsi, qu'un portrait. Mon intérêt diminue, la vérité m'échappe, et je ne trouve point dans l'histoire l'instruction que je dois y chercher. Si vous me faites connoître au-contraire les mœurs et le gouvernement de la république, je vois que les grands hommes

qui paroissent sur la scène sont l'ouvrage des lois. Je m'attache à la république qui leur communique son génie, l'intérêt s'agrandit et ma raison s'éclaire sans effort.

Tite-Live qui a connu cette vérité et que je n'ai découverte qu'en me rendant compte du plaisir que me fait sa lecture suit avec soin tous les établissemens des Romains; aucune des lois qui peut apporter quelque changement dans les intérêts et les passions des patriciens ou du peuple n'est oubliée. Je vois se former sous mes yeux les mœurs, les usages, les coutumes et le droit public de la république. J'apperçois le mélange des vertus et des vices qui se combattent avec des forces inégales. Tout citoyen qui par son exemple ébranle la constitution ou l'affermit, est mis sous mes yeux; de sorte que pour peu que je sois capable de réfléchir sur les faits qu'on me présente, j'en vois résulter la fortune prodigieuse des Romains. Quelques vices, l'avarice, par exemple, et l'ambition que les lois n'ont pu détruire, qui obéissent ordinairement à l'amour de la gloire et de la patrie, mais qui par bouffées se présentent encore quelquefois, m'annoncent quel

sera un jour leur empire : je prévois qu'elles s'empareront de la puissance publique, et feront succéder la tyrannie à la liberté.

Si une histoire générale est bien faite, on doit juger par la conduite que tient un peuple en se formant et par les efforts qu'il fait pour parvenir à la fin qu'il se propose de la manière dont il jouira de sa fortune. Dans cette jouissance même, l'historien doit me faire pressentir les causes de sa décadence. Alors tout se développe de soi-même, les faits naissent naturellement les uns des autres ; et c'est en cela que consiste dans une histoire générale tout l'art de préparer les événemens. La narration qui n'est point obligée de s'interrompre pour donner des éclaircissemens nécessaires marche avec rapidité, ne languit jamais et entraîne le lecteur. Mais, mon cher Théodon, n'attendez rien de pareil d'un écrivain qui, par les études dont je viens de vous parler, ne sera pas préparé à écrire l'histoire. Il faut qu'il ait long-tems médité son ouvrage, qu'il en ait étudié toutes les parties, et qu'il les embrasse toutes d'un coup-d'œil.

Je sais bien qu'aucune nation ne pré-

sente un aussi beau tableau que la république romaine ; mais distinguons, je vous prie, la matière sur laquelle travaille un historien, de l'habileté avec laquelle il la manie et la met en œuvre. Les Barbares qui ont fondé nos états modernes valoient certainement les brigands à qui Romulus ouvrit un asyle. Les uns ont vu détruire leur puissance avant qu'elle pût s'affermir, les autres ont jeté les fondemens de plusieurs états qui subsistent encore, et par un reste de leur barbarie primitive, croient dans leur faste et leur foiblesse offrir le modèle de la politique la plus parfaite. Pourquoi ces histoires n'intéressent-elles point le lecteur ? C'est qu'on a toujours négligé de m'instruire des mœurs, des lois, des coutumes et du droit public de ces Barbares. Je marche alors à la suite d'un historien qui ne sait lui-même où il va. L'ennui me gagne au milieu de ces combats, de ces guerres, de ces victoires dont on m'entretient sans me dire où tout ce fracas me conduira. Qu'on m'ait fait connoître, par exemple, le caractère des soldats de Clovis, l'esprit de liberté qu'ils avoient apporté de Germanie, et l'esprit de servitude qu'ils trouvoient dans les Gaules,

et

et il me semble que j'en aurois vu résulter tout ce qui est arrivé, c'est-à-dire le progrès du despotisme dans les uns et de la servitude dans les autres. J'aurois pu faire peu de cas de la nation qu'on auroit mise sous mes yeux, mais j'aurois admiré la sagesse et l'habileté de l'histoire. Je n'aurois pas approuvé, mais j'aurois plaint. Cet intérêt m'eût préservé de l'ennui. Ma raison se seroit éclairée, et peut-être n'aurois-je pas eu moins de plaisir à connoître comment un peuple reste dans une éternelle enfance, qu'à démêler des ressorts de la grandeur romaine.

Rappelez-vous Tite-Live; voyez comment en commençant son histoire il pique la curiosité du lecteur, et le rend attentif. *Res romana quæ ab exigius profecta initiis eo creverit ut jam magnitudine laboret sua.* Je me plais à considérer et à mesurer l'intervalle immense qu'il y a entre Rome naissante et Rome maîtresse du monde. Dès-lors je prends intérêt aux petites choses qu'on me raconte de Romulus et de ses successeurs. Rien ne m'annonce encore les prémices d'un grand empire; mais heureusement pour les Romains, Tarquin se rend odieux et se fait chas-

ser. L'historien réveille mon attention et ma curiosité en m'avertissant que ce n'étoit que sous Tarquin que la liberté devoit être établie, pour que les citoyens n'en abusassent pas. Ces mots me préparent à la grandeur et à la décadence de la république. Voilà l'objet que je me propose de connoître. Je dévore avec plaisir les premières guerres des Romains contre les Eques, les Volsques, les Toscans, les Sabins, etc. et les dissensions éternelles des patriciens et des plébéiens. Pourquoi? C'est que je vois un peuple qui, dans des entreprises et des démêlés en apparence peu importans, acquiert de grandes vertus et de grands talens, se prépare à faire de plus grandes choses, et approche quoique lentement du terme où les destinées, ou plutôt ses mœurs et son gouvernement l'appellent. En voyant rassembler les matériaux immenses d'un vaste édifice, vous les considéreriéz avec plaisir; parce que votre imagination se feroit d'avance un tableau magnifique du palais qu'on va élever: il en est de même de l'histoire romaine. Quand vous rencontrerez, mon cher Théodon, quelqu'un de ces lecteurs qui prétendent que la première décade

de Tite-Live est inférieure aux autres, ne balancez point à écrire que c'est un de ces lecteurs qui ne savent pas lire et ne voient pas dans l'événement qui est sous leurs yeux celui qui doit le suivre.

Cette unité d'action et d'intérêt, si recommandée au poëte épique, pour m'intéresser aux entreprises de son héros, n'est pas moins nécessaire à l'historien : car elle est fondée sur la nature même de notre esprit, qui ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois sans se partager, recevoir par conséquent une impression moins vive, se lasser, s'embarrasser, se dégoûter et ne tirer enfin aucun fruit de ses études. Homère m'intéresse au retour d'Ulysse à Ithaque, et Virgile à l'établissement d'Enée en Italie. Ils n'oublient jamais que c'est là le but de leur poëme, et pour fixer mon attention ils me le rappellent souvent. De même l'historien doit ne point me laisser perdre de vue le terme où il a promis de me conduire. Alors l'histoire devient en quelque sorte un poëme épique ; elle marche à son but à travers les obstacles qu'opposent les passions et les événemens de la for-

tune. Les Gaulois dans Rome embrasée, Pyrrhus et Annibal en Italie tiennent lieu du merveilleux d'Homère et de Virgile, et ne m'inquiètent pas moins sur le sort des Romains, que Junon et Neptune sur celui d'Enée et d'Ulysse.

Après Tite-Live, je puis vous citer Grotius. Son histoire des guerres qui ont donné naissance à la république des Provinces-Unies est un ouvrage qui mérite les plus grands éloges. Je ne vous dirai pas qu'il est rempli de maximes que la politique doit adopter; que les passions y sont peintes avec autant de force que d'adresse; ce n'est pas sous ce point de vue que je le considère actuellement. Rappelez-vous avec quel soin Grotius me fait connoître les mœurs et le génie d'un peuple qui peut souffrir un maître, mais non pas un tyran; qui s'essaie à secouer le joug, et conserve par habitude les préjugés qu'il doit à son ancien gouvernement. Vous le voyez qui se défie de lui-même, qui doute, qui hésite, qui suit sa colère en tâtonnant; et qui n'ayant plus le caractère convenable à la monarchie, n'a pas cependant encore celui qui convient à

des républicains. C'est pour mieux peindre cette situation incertaine que Grotius donne aux premiers livres de son ouvrage la forme d'annales : rapportant les événemens par ordre de leur date, je vois les succès et les revers se balancer, je flotte entre la crainte et l'espérance. En admirant la prudence de Guillaume, prince d'Orange, je voudrois quelquefois hâter son courage ; mais bientôt je blâme moi-même mon impatience ; et dans cette agitation je m'éclaire, et sens combien il est difficile d'établir la liberté sur les débris de la monarchie. Cependant Guillaume a jeté les fondemens de la république, son fils Maurice va élever l'édifice, et Grotius donne une nouvelle forme à son ouvrage ; j'avance à plus grands pas vers le terme que l'historien m'a proposé, et je connois tous les ressorts du gouvernement. En lisant Tite-Live, je devine toute l'histoire romaine. Rien ne m'arrête ; si j'ai réfléchi sur la première décade, j'ai le dénouement de tout. Les Romains, maîtres de l'Italie, seront exposés à des guerres plus dangereuses, mais le passé m'instruit de l'avenir, et je m'attends à trouver dans les plus grandes

adversités des Fabius, des Marcellus et des Scipion. De même, quoique Grotius termine son histoire à la fameuse trêve de 1609, il me semble que j'y vois le germe de tous les événemens qui sont arrivés depuis dans les Provinces-Unies, et des passions qui en ont été l'ame. L'ambition de la république et son goût pour la guerre qui la mêlent dans toutes les les affaires des Potentats ne m'étonnent pas; mais à travers tout cet éclat, je découvre cet esprit mercantile qui doit s'accroître au milieu des dépenses et des disgraces inséparables de la guerre; il parviendra à dominer, et la république, après son commerce, regardera la paix comme le souverain bien.

Vous l'avouerai-je? Par la disposition générale de son ouvrage, Grotius me paroît fort supérieur à Tacite. On diroit que ce dernier historien a pris la plume avant que d'avoir bien connu toute l'étendue du projet qu'il méditoit. Rien n'est plus beau que la peinture qu'il nous fait du règne de Tibère, et Racine a eu raison de l'appeler le plus grand peintre de l'antiquité; mais il me laisse quelque chose à désirer.

En ouvrant ses annales, je ne suis point préparé à la politique ténébreuse d'un tyran qui croit n'être jamais assez puissant et craint toujours de le trop paroître. Je vois le despotisme le plus intolérable se former; et je ne sais point à quoi cela aboutira. Je me lasse des cruautés et des injustices presque uniformes qu'on me rapporte, et je ne vois point qu'il soit nécessaire de multiplier ces détails pour me faire connoître Tibère, sa cour, la honteuse patience du sénat et la lâcheté du peuple.

Vous blâmez peut-être ma témérité, mon cher Théodon; convenez cependant que si Tacite, au-lieu de se borner à nous entretenir de Tibère, de Claude, de Néron et de quelques autres princes, eût fait l'histoire de l'empire et non pas des empereurs, il auroit attaché ses lecteurs par un plus grand intérêt, et répandu des lumières qui auroient instruit tous les siècles et tous les pays. Nos pères, pouvoit dire Tacite en commençant son ouvrage, ont vaincu le monde parce qu'ils ont aimé la vertu et la liberté. Les dépouilles de leurs ennemis les ayant corrompus, ils n'ont plus été

dignes d'être libres. Les dissensions nous ont asservis, en faisant passer la puissance publique dans les mains de quelques citoyens avares et ambitieux. Marius et Sylla avoient préparé la puissance de Jules-César qui usurpa l'autorité souveraine et en fut puni; mais Brutus et Cassius étoient destinés à être les derniers Romains. Un nouvel ordre de choses s'est formé; ayant les vices de la servitude, nous nous sommes accoutumés à portes nos chaînes: et les Barbares qui apprendront à nous mépriser détruiront jusqu'à notre nom.

Ou je me trompe fort, ou cette exposition auroit été bien plus propre que celle de Tacite à piquer la curiosité de ses lecteurs et à les intéresser. Au-lieu de quelques princes dont la cruauté et l'imbécillité font horreur, j'aurois été occupé du sort des Romains. Voilà donc, me serois-je dit, la postérité de ces hommes qui ont d'abord étonné le monde par leurs vertus et ensuite par leurs talens, condamnée à devenir la proie de quelques hordes de Barbares. Par quel venin secret, me serois-je demandé, les forces de cette puissance redoutable vont-elles s'engourdir? Si Tacite avoit voulu dé-

velopper les progrès de la monarchie, comme les historiens précédens avoient fait connoître ceux de la liberté, il est sensible qu'il auroit commencé son ouvrage par le commencement, et non pas par le règne de Tibère. Au-lieu de garder l'histoire d'Auguste pour occuper les dernières années de sa vie, c'est ce prince qu'il auroit d'abord mis sous nos yeux.

Que ne donnerois-je pas pour qu'il se fût tracé ce plan? Avec quel intérêt, avec quelle avidité n'auroit-on pas lu la vie du plus habile et du plus adroit des tyrans, écrite par l'historien qui connoissoit le mieux les ruses et l'artifice du cœur humain, et qui, d'un œil sûr, apperçoit chaque passion sous le masque dont elle se couvre. J'aurois frémi pour le sort de l'état, en voyant périr tous les citoyens dont les vertus font ombrage à l'usurpateur qui cessa d'être cruel en cessant de craindre. Quelle instruction pour moi, si Tacite m'eût fait connoître les ressorts de cette ambition qui se cachoit pour dominer plus sûrement, et qui appela à son secours toutes les passions basses qui devoient avilir les Romains et les rendre patiens. Je n'en

dis pas assez, cette ambition se fit aimer et regretter. Cet Octave qui n'auroit jamais dû naître, les Romains dégradés finirent par dire qu'il n'auroit jamais dû mourir.

Après avoir peint Auguste avec cette touche et les couleurs qu'on ne peut trop admirer, Tacite se seroit encore surpassé lui-même dans la vie de Tibère. Il auroit démêlé les vices que ce prince devoit à ses passions et ce que les circonstances y avoient ajouté. Auguste cachoit ses sentimens et ne vouloit pas qu'on le devinât. Tibère exigeoit qu'on le vît à travers le voile dont il cherchoit à se couvrir. De-là cette tyrannie sourde à laquelle les timides Romains ne peuvent se soustraire. Tous ces détails de délations et de supplices que Tacite s'excuse quelquefois de rapporter, parce qu'il craint de fatiguer ses lecteurs, je les lirois avec avidité, parce qu'ils me serviroient à former cette chaîne qui lie tous les événemens; et à comprendre comment les Romains qui se servoient encore du terme de république sous des empereurs absolus, devoient tomber dans un tel excès de bassesse et de corruption qu'ils regretteroient Néron.

Permettez-moi de vous dire encore une chose que je ne vous dis qu'en tremblant, c'est que Tacite, par le plan que je propose, m'eût fait penser, m'eût éclairé, et se fût éclairé lui-même sur la situation et la fortune de l'empire. J'ai de la peine à vous comprendre, me dit Cidamon avec un ton qui me marquoit sa surprise, expliquez vous. Est-ce que vous prétendez sérieusement, comme vous nous l'avez déjà laissé entrevoir, que Tacite pensât que les Romains, en obéissant aux empereurs, ne marchassent pas à leur ruine ? Et vraiment oui, répondis-je le plus doucement qu'il me fut possible, je le pense : car quoiqu'il dise dans sa Germanie que l'empire n'est plus en état de résister aux forces de ses ennemis, *urgentibus imperii fatis, nihil jam præstare fortunam majus potest quam hostium discordiam*, je vois que c'est une vérité qui lui échappe par hasard ou par humeur, et non par une conséquence de sa politique ; puisque dans le second livre de ses annales, sous Tibère, il dit qu'Arminius attaqua la puissance romaine dans le tems qu'elle étoit le plus florissante : je me rappelle ses expressions : *liberator haud dubiæ Ger-*

maniæ et qui non primordia populi romani, sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacessierit. Vous voyez par ces expressions, qu'il croyoit alors la fortune de Rome plus solidement affermie que quand les Samnites, Pyrrhus et Annibal tentèrent de la renverser.

Dans l'éloge d'Agricola, il loue Nerva d'avoir concilié la puissance du prince et la liberté du peuple, *res olim dissociabiles*, dit-il, il croyoit donc qu'après le règne de Nerva on pouvoit les associer. Il ajoute que Trajan affermit la sureté publique. Ce ne sont plus de simples espérances. *Nec spem modo ac votum securitas publica, sed ipsius voti fiduciam, ac robur assumpserit.* Tacite qui n'étoit pas un flatteur se repaît de chimères agréables; et il me semble que s'il eût commencé par écrire le règne d'Auguste, et démêlé avec sa profondeur ordinaire la politique qui trompoit les Romains et les accoutumoit à la servitude, il auroit jugé que Tibère pouvoit s'épargner les ruses, les perfidies et les cruautés qu'il crut nécessaires à sa sureté; mais qu'ayant appris aux Romains qu'il étoit dangereux d'avoir des vertus et des talens, l'Empire tomboit

dans une extrême foiblesse. Pour ne pas craindre les citoyens, il faudra ménager les soldats, et les corrompre pour les rendre dociles. Les armées disposèrent de l'empire après la mort de Néron, parce qu'il n'y avoit plus dans l'état de puissance publique. En étudiant le règne d'Auguste, Tacite auroit découvert que c'est à l'abri de cette puissance ou plutôt de son image, que ce prince avoit trouvé sa sureté, et que dès le moment que ce fantôme disparoîtroit, il n'y avoit plus à attendre que les plus déplorables calamités.

En voilà trop, car j'ai toujours présent à l'esprit le sage précepte de Quintilien, et ce n'est point sans scrupule que j'ose blâmer un homme tel que Tacite. Quoi qu'il en soit de mes réflexions, j'insiste sur la nécessité de faire connoître, en commençant une histoire générale, le terme auquel on veut la conduire, et tous les détails particuliers qui m'apprendront que tous les faits sont liés les uns aux autres, et que les dernières révolutions sont l'ouvrage des premières.

Un exemple va vous faire entendre ma pensée, et je vous citerai l'histoire

des révolutions romaines par l'abbé Vertot. Je le regarde comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'histoire. Il a l'ame élevée et généreuse ; son imagination vive ne le domine pas, et ne lui sert qu'à donner aux objets qu'il traite les ornemens qui leur sont convenables. Ses peintures sont dessinées avec hardiesse, ses réflexions courtes. Il connoît le cœur humain et la marche des passions, et sa narration est rapide. Voilà certainement les talens les plus heureux ; mais soit que trompé par la facilité et les graces de son génie, il eût négligé les connoissances préliminaires dont je vous ai d'abord parlé ; soit que content de plaire à ces lecteurs dont Paris est plein, et qui se croient toujours assez instruits quand ils se sont amusés, il forma le dessein de nous donner une histoire romaine dégagée des détails de Tite-Live. Toutes nos femmes beaux esprits, et cette multitude innombrable d'hommes qui ne sont que des femmes, l'ont lu avec avidité ; et en citant mal-à-propos des noms et des faits dont ils ont chargé leur mémoire, ils font le supplice des personnes sensées. Je l'ai souvent éprouvé par moi-même, en

lisant les révolutions romaines de l'abbé Vertot ; j'ai été obligé de suppléer à ce qu'il avoit passé sous silence. Si je n'avois pas été un peu au fait des affaires des Romains, il m'auroit été impossible d'y rien comprendre, parce qu'une histoire est nécessairement obscure pour un esprit raisonnable, quand elle ne développe pas les causes générales des événemens, et ne fait pas remarquer la liaison intime qu'ils ont entr'eux.

Mais quand je dis, mon cher Théodon, que les plus petits détails plaisent, instruisent et intéressent s'ils touchent aux mœurs, aux lois et au gouvernement d'une nation, je n'entends pas qu'il faille les prodiguer. Que ces détails soient nécessaires, que l'historien qui veut instruire et plaire, *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, choisisse parmi tous ces détails ceux qui sont les plus propres à rendre la vérité piquante et agréable. Ne fatiguez point vos lecteurs par une surabondance d'érudition et de faits uniformes ; l'esprit rassassié les rejette à l'instant. L'abbé Fleury, je l'avoue, n'a pas quelquefois fait assez d'attention à ce précepte de nos maîtres. Dans son histoire ecclésiastique il fatigue les gens qui ont plus de

pénétration et de goût que de piété par les détails qu'il rapporte ; ils sont entassés sans ménagement, et certainement inutiles pour faire voir comment la religion devoit triompher de la politique des princes, de l'orgueil des philosophes et de la jalousie des prêtres des faux dieux. Je me trompe peut-être ; peut-être que l'histoire ecclésiastique doit être soumise à d'autres règles que l'histoire profane. Je suis tenté de le croire, puisque l'abbé Fleury lui-même s'impose la loi de rapporter les faits comme un simple témoin sans se permettre de porter aucun jugement, ni même de faire aucune réflexion. Quoi qu'il en soit, n'oublions point que cet écrivain est un de ces hommes de génie, qui ont fait le plus d'honneur à notre nation. Nous lui devons des discours sur l'histoire ecclésiastique qu'on lira toujours avec admiration, et qui prouvent que leur auteur avoit en lui-même ce riche fonds de probité, de sagesse et de lumières, qui doit être l'ame d'un historien.

En se proposant le même plan, le même dessein, les mêmes vues que Tite-Live s'est proposés, il me semble que les historiens modernes, s'ils avoient

eu d'ailleurs le génie et les connoissances nécessaires pour écrire l'histoire, auroient pu présenter un tableau instructif, intéressant et agréable de leur nation. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, etc. ont eu des mœurs extrêmement barbares, et pendant plusieurs siècles, les lois ou les coutumes qui étoient l'ouvrage de ces mœurs ont conservé dans leurs habitans, que je n'ose appeler ni citoyens ni magistrats, une grossièreté, une ignorance, mais en même tems une force et une énergie qui leur ont fait exécuter des choses très-extraordinaires et précieuses pour qui veut connoître tout ce dont l'homme est capable. De révolutions en révolutions ces peuples ont été conduits à cette politesse dont nous nous glorifions aujourd'hui et qui dans le fond n'est qu'une barbarie différente, puisque nous la devons à des mœurs efféminées, à des vices bas et lâches, et non pas à des lois sages qui nous aient rapprochés des vues de la nature. Il falloit peindre ce tumulte des passions qui toujours mal à leur aise se choquent continuellement; et la fortune au milieu de ce cahos qui décide des intérêts des

rois, des grands, du peuple et se joue du sort des nations. Avec le génie et les connoissances de Tite-Live, quel tableau intéressant ne nous eût-on pas présenté. Ce grand historien profite des erreurs des hommes comme de leurs actions les plus sages; et le lecteur en s'instruisant de ce qu'il faut éviter apprend ce qu'on doit faire.

Si vous lisez le père Daniel, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer. Au-lieu d'étudier l'ancien tems, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie par-tout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes tantôt plus, tantôt moins grossières, qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mène de Clovis jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez ces révolutions, tantôt sourdes, tantôt bruyantes que nous avons éprouvées. Mézerai n'est point flatteur comme le père Daniel, mais il manque comme lui des connoissances nécessaires pour instruire. Sa morale est plus digne de l'histoire que celle de Daniel. Son style est moins languissant, mais il est dur. Ses tableaux sont grossièrement dessinés et n'ont point ce

coloris qui attache le lecteur. A l'égard de l'abbé Vely, il a voulu, dit-on, prendre une autre route, rendre compte de nos lois et peindre les mœurs ; mais il a tout confondu par ignorance. Il attribue à la première race des usages qui n'appartiennent visiblement qu'à la troisième. Son histoire est un cahos où tout est jeté, mêlé, confondu sans règle et sans critique. En un mot, je vois un historien qui s'est mis aux gages d'un libraire, et dont la stérile abondance fait la richesse. Ses continuateurs ont pris sans doute une autre méthode, et j'entends dire que le public les lit avec plaisir.

Je ne sais si les histoires étrangères ont été traitées plus heureusement que la nôtre. Je ne connois pas Mariana, et il seroit insensé à moi de vouloir en parler. Cependant j'oserois parier qu'un jésuite espagnol a dû composer une très-médiocre histoire d'Espagne. Un mauvais religieux ne connoît que l'intrigue ; et celui qui pratique régulièrement sa règle ne connoît pas les vérités politiques qu'il méprise. Un chanoine de Sainte-Geneviève dont j'ai oublié le nom nous a donné une histoire de l'empire. Après la lecture de quelques

pages, il a fallu me contenter de la parcourir, et bientôt même je me suis lassé de ce travail ingrat. Rapin de Thoyras a étudié les Anglais et leur constitution avec beaucoup plus de soin que les autres historiens : ses vues sont droites, il aime la justice, et sa politique tient aux principes du droit naturel ; mais sa narration marche avec une lenteur qui fatigue ; tous les matériaux qu'il s'est donné la peine de ramasser, il veut malheureusement les faire entrer dans son ouvrage. Il est savant, mais il manque de goût. Hume raconte avec plus de rapidité ; mais il ne connoît pas sa nation, et on ne découvre point l'influence du caractère national dans les événemens qu'il rapporte. Quand ses réflexions sont à lui, elles sont communes, et trop souvent d'une fausse politique que la morale ne peut approuver. Ayant commencé son ouvrage par la fin, et avant que d'avoir étudié et démêlé la chaîne qui lie tous les siècles et tous les événemens d'une nation, il n'est pas surprenant que le règne des Stuarts laisse mille choses à désirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons, mais on retrouve un historien qui n'a lu que les

chroniques, il a ignoré les lois des Normands : et tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du-moins je n'y ai rien compris. Le père d'Orléans a prétendu faire une histoire des révolutions d'Angleterre. Au-lieu de ne parler que des guerres que se faisoient les princes, il auroit donc dû faire connoître le gouvernement des Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands, parce que c'est de ces différentes constitutions que sont sortis, comme de leur foyer, les intérêts différens, les querelles, les troubles et les révolutions qui ont agité l'Angleterre. Oh le plaisant historien! qui néglige de me faire connoître la grande charte, et se contente de l'appeler l'écueil de l'autorité royale et la source des mouvemens qui agitèrent depuis les Anglais! Il en faut convenir, le père d'Orléans ne vouloit traiter que les changemens que la religion a soufferts depuis Henri VIII. Mais pourquoi ne donnoit-il pas à son ouvrage le titre qui lui convenoit? Quand il est parvenu à cette époque, il entend mieux ce qu'il veut dire; il marche d'un pas plus ferme et plus rapide, et on le jugeroit digne d'écrire l'histoire, si ses préjugés lui

eussent permis de voir et de dire toujours la vérité.

L'histoire d'Écosse par Buchanan ne doit point être confondue avec celle dont je viens de vous parler. Vous trouvez un écrivain d'un génie supérieur, et formé à l'école des grands historiens de l'antiquité dont il étoit plein. Sa narration est vive et animée, il apprécie avec justesse les vertus et les vices. Ses réflexions, toujours courtes, renferment un grand sens, et invitent le lecteur à méditer. Les mœurs et les passions sont peintes avec beaucoup de force et de vérité. Son histoire est courte, parce que pensant qu'elle étoit faite pour instruire la postérité, elle ne devoit point se charger de ces minuties qui peuvent amuser notre curiosité dans des mémoires qui tombent dans l'oubli, dès que de nouveaux mémoires présentent à une nouvelle génération les mêmes inepties et les mêmes sottises sous d'autres noms.

J'aurois souhaité que Buchanan eût été aussi attentif que les anciens à faire connoître le gouvernement et le droit public de sa nation. Ce n'est pas qu'il ne dise des choses très-instructives à cet égard, mais elles sont trop séparées

les unes des autres pour produire l'effet que je désire, comme l'a fait depuis le célèbre Robertson ; il falloit rassembler en une masse tout ce qui regarde la constitution féodale des Ecossois ; un historien ne peut trop se défier de la parèsse et de la négligence de ses lecteurs. Il faut les frapper par de grands et longs traits de lumière qui éclairent leur esprit distrait, les forcent de remonter à la cause des événemens, et les mettent à portée d'en suivre l'enchaînement sans peine ou plutôt avec plaisir : et c'est là peut-être l'art le plus rare et le plus difficile de l'historien.

Je ne conseillerois à personne, mon cher Théodon, d'entreprendre une histoire générale. La plupart des états de l'Europe doivent craindre la vérité ; ils veulent des flatteurs et non pas des historiens. Une histoire qui, remontant à l'origine de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs lois, de leurs droits et de leurs prétentions, dévoileroit les progrès de leur fortune ou de leur décadence, révolteroit leur amour-propre, et peut-être même passeroit pour l'ouvrage d'un mauvais citoyen. Mais indépendamment de ce premier obstacle, voyez dans quelles sources impures

nos historiens modernes sont obligés de chercher la vérité. Je sais que Tite-Live se plaint quelquefois des premiers monumens historiques des Romains, où les mêmes faits sont rapportés d'une manière différente ; mais cette incertitude ne regardoit que des événemens particuliers dont les circonstances différentes ne peuvent occasionner aucune erreur sur la nature du gouvernement, des lois, des mœurs et du caractère d'une république dont les citoyens ont les mêmes connoissances et sont renfermés dans les murs d'une même ville. Il n'en est pas de même des peuples modernes ; et pour se borner à ce qui nous regarde, rappelez-vous combien la Gaule comptoit dans son sein de différentes nations qui toutes avoient des coutumes, des lois, des préjugés différens et une ignorance égale. Jetez les yeux sur notre Grégoire de Tours et les chroniqueurs encore plus ignorans et plus barbares qui l'ont suivi. Aucun de ces historiens n'a connu la nature du gouvernement sous lequel il vivoit. Pour découvrir une vérité incertaine et toujours prête à nous échapper, il faudra donc se jeter dans l'étude de nos diplômes, de nos formules

mules anciennes, de nos capitulaires, et gémir sous ce fatras énorme de pièces propres à faire reculer d'effroi le savant le plus intrépide et le plus opiniâtre.

Après s'être desséché l'esprit dans ces études arides, comment ne composeroit-on pas une histoire barbare ? On aura acquis, j'y consens, les lumières nécessaires pour faire connoître les mœurs, le droit public et le caractère d'une nation, mais comment conservera-t-on ce goût et cette éloquence qui attachent un lecteur ? Voltaire se vante quelque part d'avoir lu nos capitulaires, mais il n'est pas donné à tout le monde d'y puiser assez de gaieté pour être le plus frivole et le plus plaisant des historiens. Je craindrois que tout écrivain qui voudra se mettre en état d'écrire raisonnablement une histoire générale ne passât les années les plus précieuses de sa vie à débrouiller le cahos historique d'une nation. Il ne lui resteroit pour l'écrire qu'une vieillesse languissante, une imagination presque éteinte et incapable d'échauffer assez la raison pour présenter avec autant de grace que d'énergie les événemens et les hommes qu'on veut mettre sous les yeux de ses lecteurs.

En racontant les disgraces et les succès d'une nation, que l'historien m'apprenne avec soin comment elle supporte sa bonne et sa mauvaise fortune. C'est par cette peinture, si elle est fidèle, que je démêlerai la liaison des événemens qui tour-à-tour, comme causes et effets les uns des autres, se succèdent sans conserver le même caractère. Alors l'histoire n'a pas besoin d'emprunter la morgue ou le ton étranger de la philosophie pour m'instruire du pouvoir des circonstances sur notre esprit, nos mœurs et nos lois; et dans les caprices de la fortune je découvrirai la source des caprices de notre conduite.

Si un historien, pour intéresser, exagère les malheurs d'une situation, et peint mal-à-propos un état sur le penchant de sa ruine, il pourra attacher un lecteur ignorant; mais un homme instruit rira de la bonhommie de l'auteur, et le livre lui échappera des mains. Il sait qu'un peuple ne fait des pertes véritables et essentielles, que quand il perd le caractère auquel il a dû ses succès.

La faute que je reprends est rare; celle des historiens qui se laissent éblouir par une fausse prospérité est plus com-

mune. Il est si doux de se flatter et de croire qu'on ne doit qu'à soi les faveurs de la fortune, qu'un peuple doit être moins attentif sur lui-même, à mesure que la prospérité lui exagère ses forces et que sa puissance augmente ses espérances et diminue ses craintes. Voilà l'écueil de presque tous les historiens, ils sont avec le peuple les dupes d'un état qui prépare et annonce une décadence. Ne découvrant d'abord dans cette révolution naissante qu'une vertu plus douce et plus facile, ils n'osent point prévoir, comme Caton, que les passions mises plus à leur aise introduiront bientôt une anarchie secrète dans le gouvernement, forceront les lois d'être plus indulgentes, et se porteront enfin aux excès les plus dangereux. Je voudrois de tout mon cœur qu'il me fût permis d'effacer les premières lignes du trente-quatrième livre de Tite-Live. Jusques-là la critique la plus sévère ne peut lui reprocher aucune erreur; et je suis d'autant plus étonné de lui voir traiter de bagatelle le débat qui s'éleva au sujet de la loi Oppia, qui fait tenir à Caton un discours digne de sa gravité et de sa prévoyante sagesse, tandis que le tribun

Valerius ne favorise le luxe des femmes que par les plus foibles raisonnemens. Homère et Démosthènes, selon Horace et Cicéron, ont sommeillé quelquefois ; pardonnons à Tite-Live une distraction. Je voudrois donc, mon cher Théodon, qu'une histoire générale, en me racontant les entreprises et les succès d'une nation contre ses ennemis, me rapportât avec une égale attention les progrès de ses vices domestiques, et la décadence des mœurs, qui annonce celle de l'état.

Il ne me reste qu'à vous dire un mot de la manière dont je croirois qu'une histoire générale doit être écrite, quand un peuple est parvenu à ce point de dépravation qui ne peut souffrir aucun remède. Remarquez d'abord que toutes les décadences ne sont pas égales, les unes éclatent par des convulsions violentes, les autres sont accompagnées d'un assoupissement léthargique, ou d'une sorte de délire encore plus dangereux. Une nation qui a été libre, et dont le gouvernement long-tems ébranlé sur ses bras est enfin détruit, mérite qu'on en trace le tableau. Les mœurs, les lois et les magistrats de cette république n'ont plus, il est

vrai, aucune force, mais le souvenir en subsiste. Les citoyens qui souffrent de cette anarchie réclament leurs droits, tandis que ceux qui en profitent veulent affermir leur tyrannie. L'injustice de ceux-ci rend les autres injustes. On ne voit plus que des vertus médiocres, mais il subsiste de grands talens, et l'histoire peut être encore aussi instructive qu'intéressante.

Pour vous faire mieux entendre ma pensée, permettez-moi de vous rappeler l'histoire de la guerre du Péloponèse par Thucydide. Cet historien, que toute l'antiquité a admiré, a fait un chef-d'œuvre en nous faisant l'histoire de la décadence de la Grèce. Ses républiques, ivres de la gloire qu'elles avoient acquise en repoussant Xerxès, ne sentent plus le besoin qu'elles ont d'être unies. Thucydide me peint les Grecs prêts à oublier les lois de leur confédération. L'orgueil d'Athènes blesse l'orgueil de Lacédémone, et toute la Grèce qui se partage est portée à servir l'ambition de ces deux villes avec le même courage et la même constance qu'elle auroit servi la patrie. Des vertus égales, des talens égaux offrent un spectacle intéressant; mais je m'ap-

perçois enfin que ces républiques s'épuisent en formant des entreprises au-dessus de leurs forces, et doivent bientôt se lasser d'un courage et d'une constance qui contrarient leurs nouveaux goûts. De cette situation d'Athènes et de Lacédémone doit naître l'anarchie de la Grèce, et de cette anarchie la grandeur de la Macédoine; et rien, comme vous voyez, n'est plus capable d'instruire et d'intéresser un lecteur pour qui le bonheur et le malheur des sociétés ne sont pas des objets indifférens.

Permettez-moi de vous citer encore l'exemple de la république romaine. Ses richesses, fruit de ses conquêtes, ayant détruit l'équilibre des magistratures et l'autorité des lois, il ne subsistoit plus de puissance publique; puisque Scipion Nasica, tant loué par les anciens, n'eut d'autre moyen pour s'opposer aux projets de Tiberius Gracchus, que de l'attaquer à main armée dans la place publique. L'audace généreuse de Nasica et le sang d'un tribun dont la personne étoit sacrée; voilà le germe de cette longue suite de guerres, de crimes et de malheurs toujours produits les uns par les autres. Ce tableau n'est ni moins instructif ni

moins intéressant que celui des beaux siècles de Rome. Je connois, si je puis parler ainsi, toutes les extrêmités de la nature humaine et dans le bien et dans le mal. Tandis que les Romains m'effraient par leur vices, ils méritent encore mon admiration par leurs talens. Si l'historien a fait son devoir, s'il n'a pas négligé de me faire appercevoir la chaîne qui lie tous ces événemens, il faut ou que je sois le plus stupide des lecteurs, ou que je rapproche ces tems dont j'ai lu l'histoire, que je les compare, et que je conclue de ce rapprochement et de cette comparaison que la politique ne conduit au bonheur qu'autant qu'elle puise ses principes dans la morale.

Mais il n'en est pas de même de ces décadences qui ne se manifestent que par des signes de foiblesse, de lâcheté et de bassesse. Que l'histoire connoisse sa dignité, et laisse perdre le souvenir de ces tems méprisables. Si dans les fastes de cette nation esclave vous trouvez un prince qui n'ait pas été accablé de sa fortune, et dont la sagesse et les talens suspendent la ruine de son empire, prenez la plume, c'est un hommage que vous devez à la vertu.

Si un monstre ou un imbécille d'une espèce distinguée hâte et précipite par ses vices ou ses inepties le moment fatal de sa nation, vous pouvez le retirer de son obscurité pour le punir, et apprendre aux princes qui ne peuvent pas être vertueux, qu'ils se contentent du-moins d'avoir des vices obscurs et médiocres.

Hérodien, l'un des historiens les plus judicieux de l'antiquité, me paroît s'être proposé cette règle. Vous vous rappelez qu'il choisit l'époque célèbre où les malheurs de l'empire suspendus par quelques bons princes depuis Trajan jusqu'à Commode, reprennent leur cours avec la violence d'un torrent dont les eaux arrêtées rompent leur digue. Vous voyez Commode qui est embarrassé de la réputation de son père. Vous diriez que ce scélérat essaie d'échapper à sa scélératesse, mais bientôt encouragé par les vices de sa nation, ce monstre abominable sera regretté comme Néron qu'il n'aura que trop imité. C'est alors qu'est portée au comble cette démocratie militaire qu'on pouvoit prévoir dès le règne même de Tibère; car les légions avoient dès-lors commencé à soupçonner que l'em-

pire devoit leur appartenir, puisque elles en faisoient la force. Les cohortes prétoriennes, familiarisées enfin avec ces idées ambitieuses, mettent l'empire à l'encan; à leur exemple, chaque armée veut faire et fait en effet son empereur pour n'en faire, si je puis parler ainsi, que son premier magistrat. Avec quelle heureuse brièveté Hérodien raconte des faits auxquels nos historiens donneroient aujourd'hui plusieurs volumes qui ne m'instruiroient point. Au milieu des guerres civiles, je vois subsister quelques traces des anciennes idées et se former le germe des révolutions qui doivent succéder aux dissensions présentes. Sévère qui craint Albin le fait César pour se donner le tems de détruire Niger, et revenir ensuite sur lui et le perdre. On imagine bientôt de mettre l'empereur en sureté en partageant l'empire, et Antonin régna avec Geta. Macrin, qui leur succéda, éleva son fils à la dignité de César pour être sûr des deux armées. Tout devient une instruction pour moi. Je vois comment la politique des passions n'a d'autre art que de se conformer aux circonstances et d'y obéir. Je sais gré à Hérodien de m'avoir

préparé à la révolution qui doit enfin donner une rivale à Rome, et faire de l'empire deux puissances séparées et indépendantes.

Un écrivain qui nous auroit donné l'histoire du règne de Constantin, et qui auroit eu autant de génie qu'Hérodien, n'auroit point manqué de nous faire connoître à quel genre de vices nouveaux on devoit s'attendre, dès que les légions auroient perdu leur courage avec leur esprit séditieux, et que les empereurs plus tranquilles dans leur cours s'endormiroient sur le trône. Vous ne trouverez plus que quelques princes qui méritent d'être connus, et l'histoire ne doit s'occuper alors que des barbares qui détruiront bientôt le nom romain. Je vous l'avoue, je ne devine point par quels motifs M. le Beau, dont plusieurs personnes de mérite estiment les talens et les connoissances, a pu entreprendre une histoire générale de l'empire d'Orient; un volume suffisoit pour en peindre la misère éternelle et toujours la même. La longueur de l'ouvrage de M. le Beau m'a effrayé. On y trouve, dit-on, beaucoup d'érudition, soit; mais à quoi sert une érudition qui ne m'apprend que

des faits dont je ne puis tirer aucune instruction utile ?

Voilà les premières idées qui se sont présentées à mon esprit au sujet des histoires générales ; j'aurois encore cent choses à vous dire, et nous les entendrons, me dit Cidamon, avec beaucoup de plaisir. Mais j'ai eu tort, ajouta-t-il en plaisantant, de n'avoir pas conseillé à Théodon une histoire universelle. Nous rîmes de cette plaisanterie. Si j'ai bien compris, reprit Cidamon en m'adressant la parole, la doctrine que vous venez de nous exposer, il me semble qu'on en doit conclure que le projet d'une histoire universelle est insensé. Comment seroit-il possible dans cette foule d'objets si différens, que l'historien trouvât cette unité si nécesaire dont vous nous avez parlé ? un intérêt si partagé ne me frappera pas assez fortement pour m'attacher. Quand je suis en train de suivre un peuple, l'historien me déplaît nécessairement toutes les fois qu'il l'abandonne pour me transporter dans une autre nation. De ces faits morcelés et hachés je ne puis tirer aucune instruction. Je ne vous parle pas de l'histoire universelle de Voltaire, qui

n'est qu'une pasquinade digne des lecteurs qui l'admirent sur la foi de nos philosophes. Mais je vous parle de M. de Thou ; j'ai éprouvé en le lisant l'ennui d'un voyageur qui allant de ville en ville, de province en province, tantôt à droite, tantôt à gauche, marcheroit toujours sans savoir où il va. De sorte que pour me débarrasser de ses narrations si longues, quoique courtes, si vagues, si incohérentes, j'ai pris enfin le parti de l'abandonner toutes les fois qu'il abandonnoit lui-même la France pour passer dans d'autres états dont je ne me soucie point, et même en Amérique et aux grandes Indes.

Mon cher Cidamon, repris-je alors, vous avez raison ; un historien doit être bien plus jaloux de montrer un bon jugement qu'une érudition dont je me défie malgré moi dès qu'elle veut tout embrasser. Si M. de Thou est répréhensible d'avoir entrepris l'histoire universelle d'un tems très-court, que penseroit-on d'un historien qui voudroit nous entretenir de tout ce qui s'est passé depuis la naissance du monde ; je ne croirois même pas qu'on pût faire un ouvrage raisonnable en se bornant à l'histoire de l'Europe depuis la ruine

de l'empire romain. L'exemple de M. Robertson doit nous rendre timides et circonspects. C'est certainement un homme d'un très-grand mérite, et la manière dont il a approfondi l'histoire de son pays est digne des plus grands éloges. Trop encouragé par ce premier succès, il a osé mettre à la tête de son histoire de Charles-Quint un tableau des révolutions que les états modernes de l'Europe ont éprouvées depuis leur établissement. Avant qu'on nous eût traduit cette introduction à la vie de Charles-Quint, je l'entendois louer comme un chef-d'œuvre. J'en attendois la traduction avec la plus vive impatience. Elle parut enfin, qu'y trouvai-je? Un ouvrage croqué, rien d'approfondi, et pour m'en tenir à ce qui regarde l'histoire de France, je rencontrai tous les préjugés et toutes les erreurs de nos historiens qu'on avoit parcourus trop légèrement. Robertson cite le président de Montesquieu, l'abbé du Bos, le comte de Boulainvilliers et moi indigne; mais il paroît qu'il n'entend aucun de ces écrivains, puisqu'il en adopte à-la-fois différentes opinions qui ne peuvent s'associer, et qui réunies forment un parfait galimathias historique.

Il est juste que les hommes que la misère de leur condition ne condamne pas à tout ignorer ne soient pas étrangers dans le monde qu'ils habitent. Ils doivent prendre dans leur éducation une idée générale de l'histoire universelle. Dans ces élémens destinés à instruire des jeunes gens dont la raison n'est pas encore formée, il n'est point question de développer les causes des événemens, et d'étaler les richesses de la politique. Que l'écrivain cependant soit assez instruit pour éviter des erreurs dangereuses et ne pas corrompre l'esprit et le cœur de ses lecteurs, en leur faisant prendre des préjugés nationaux pour des vérités. Il doit se borner à former le cœur de ses lecteurs, les instruire des préceptes généraux de la morale, élever leur ame, et tâter simplement leur esprit en leur offrant quelquefois des réflexions qui piquent leur curiosité, et, s'ils ont de l'esprit, les invitent à penser et étudier plus particulièrement l'histoire de leur pays ou celle d'une nation plus illustre. Pour faciliter cette étude, je croirois qu'au-lieu de suivre l'ordre des tems et de mêler et confondre des peuples qui n'ont rien de commun, il faudroit adop-

ter la manière de Puffendorff qui traite séparément chaque nation. Mais il faudroit ne point avoir sa sécheresse rebutante; et à son exemple, se contenter d'indiquer des faits qui, dénués de tout détail, ne laissent aucune trace dans la mémoire et rebutent par conséquent le lecteur. Cette histoire universelle dont je parle ne doit être qu'un recueil d'histoires particulières, faites à l'imitation de celle de Florus qui donne quelque idée des Romains.

On pourroit encore se former le plan d'une histoire universelle en ramenant tout à quelques peuples célèbres qui se sont succédés sur la scène du monde, et à quelques époques principales qui ont été autant de révolutions pour le genre humain. C'est ce qu'avoit exécuté Trogue Pompée que nous ne connoissons que par son abréviateur qu'on lit presque sans fruit. Si Justin n'a rien changé à l'ordre de l'auteur qu'il abrégeoit, on peut dire que cet historien n'avoit pas assez médité sur l'art d'arranger et de disposer les faits; mais j'aime mieux penser que l'abréviateur a gâté son original, en supprimant les liaisons et les transitions par lesquelles Trogue Pompée avoit uni toutes les

parties de son ouvrage. Je parle ainsi, parce qu'on rencontre quelquefois dans Justin de trop belles choses pour qu'elles lui appartiennent.

C'est sur ce plan que Bossuet a composé son discours sur l'histoire universelle, ouvrage inutile aux personnes peu instruites, mais qui fera éternellement les délices de celles qui sont dignes de l'entendre. Quel jugement profond dans le choix des événemens ! quelle habileté dans la manière de les présenter ! On voit les empires se former, s'accroître, chanceler, tomber, se succéder les uns aux autres. La curiosité des lecteurs est continuellement invitée à rechercher les causes de ces événemens qui présentent à-la-fois toute la grandeur et toute la foiblesse des choses humaines. Dans ce trouble où je suis, je trouve un maître qui m'instruit, qui me guide, qui m'éclaire. Un mot lui suffit pour me rappeler toute une histoire. Pyrrhus, dit-il, remportoit contre les Romains des victoires qui le ruinèrent. Tout est plein de pareils traits; et sans choix, je vous cite ceux qui se présentent les premiers à ma mémoire. Rome, accablée par Annibal, dit-il ailleurs, doit

son salut à trois citoyens ; Fabius, Marcellus et Scipion. Après avoir peint à grands traits la philosophie des Grecs et ses progrès, les Romains, dit il, avoient une autre espèce de philosophie qui ne consistoit point en dispute ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et de la guerre, dans l'amour de la patrie et de la gloire, ce qui les rendit les maîtres de l'Italie et de Carthage.

Dans sa troisième partie, Bossuet dit qu'il a passé trop vîte sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritent. Il a raison ; et je vous avouerai, par exemple, que venant au règne d'Augustule, c'est-à-dire, à la ruine de l'empire d'Occident, l'historien tourne un peu trop court. Sur les débris de cette puissance autrefois si formidable, je vois s'élever de nouveaux états et un nouvel ordre de choses ; et mon esprit étonné attend des réflexions qui m'aident à rapprocher le passé de l'avenir. Je me trompe peut-être ; mais permettez-moi de le dire, la lecture de la première partie auroit été encore et plus agréable et plus instructive, si l'historien, qui semble

prêter ses aîles à son lecteur, lui eût ménagé quelques lieux de repos où il se seroit arrêté avec son maître pour démêler et connoître les causes de la prospérité et de la décadence des nations. Si Bossuet avoit semé dans sa première partie ces profondes et sublimes réflexions qu'on ne lit que dans la troisième, il me semble que malgré lui, il auroit comparé aux états anciens ceux qui s'élevoient sur les ruines de l'empire. Il auroit jugé que des Barbares ignorans qui s'emparoient des vices et des richesses des Romains ne ramèneroient jamais les beaux siècles de la Grèce et de Rome.

On ne finiroit point sur cette matière, mais je ne veux pas vous ennuyer; d'ailleurs l'heure de la retraite approche, il faut nous séparer. Pas encore, me dit Théodon en me retenant par le bras, et je ne vous demande qu'un tour d'allée. Vous nous avez dit un mot de la sobriété avec laquelle un historien doit se servir de sa philosophie, et de l'art avec lequel il doit l'apprêter; *sed lateant vires, nec sis in fronte disertus.* Je sens la nécessité de cette sobriété et de cet art, mais je suis embarrassé à me faire

une idée claire et nette de la loi que vous imposez aux historiens. Plusieurs l'ont suivie, puisque plusieurs m'instruisent et me plaisent également, et je voudrois que vous m'aidassiez à démêler par quel artifice ils ont réussi.

Je ne sais, mon cher Théodon, si je pourrai vous satisfaire, mais essayons. Vous rappelez-vous, poursuivis-je, d'avoir lu Polybe? sans doute, me répondit-il, et je m'en souviens si bien que malgré la profondeur et la sagesse de ses réflexions, je suis bien déterminé à ne le plus relire. Il m'occupe de lui quand je voudrois n'être occupé que des personnages qu'il met sur la scène. Il coupe sa narration par des espèces de dissertations, et j'admire en bâillant. Fort bien, repris-je, mais je gage que si ces espèces de dissertations qui vous ont ennuyé, au-lieu de couper la narration et de la faire languir, la rendoient plus vive, plus animée et plus intéressante, vous les auriez lues avec le plus grand plaisir; et rien, poursuivis-je, n'étoit plus aisé; Polybe, n'avoit qu'à faire ce que Hérodote, Thucydide et Xénophon avoient fait avant lui, et Tite-Live et Salluste après ces grands modèles. Que Hérodote eût fait

une dissertation sur la monarchie, le gouvernement populaire et l'aristocratie en son nom, il auroit infailliblement ennuyé ; et le lecteur impatient auroit passé par-dessus ces judicieuses réflexions pour courir à l'événement. Mettant au-contraire toute cette politique dans la bouche d'Otanes, de Mégabyses et de Darius, le lecteur assiste avec plaisir à cette délibération, et partage avec ces chefs des Perses l'intérêt qui les anime. Autre exemple : que Tite-Live eût dit en son nom contre le luxe en faveur de la loi Oppia, ce qu'il met dans la bouche de Caton le censeur, on eût dû l'admirer, car il dit des choses admirables ; mais *non erat his locus*, lui aurois-je crié, contez et ne prêchez pas ; et j'aurois eu raison, parce que Tite-Live auroit fait le rôle insipide d'un pédant qui étale de la morale ; et que Caton fait celui d'un homme de bien, d'un homme de génie, d'un magistrat qui s'oppose à une corruption naissante dont il prévoit les progrès, et qu'il combat pour sauver la liberté de la république.

Votre réflexion est judicieuse, me dit Théodon, et je commence à me rendre raison du plaisir que m'a fait la

lecture de certains historiens. Mais faites attention que vous introduisez le roman dans l'histoire. Le lecteur se défie de toutes ces harangues, il sent qu'elles sont l'ouvrage de l'historien, et dès-lors l'histoire ne lui inspire plus aucune confiance. Ne craignez rien, répondis-je, le plaisir nous fait illusion. Les lecteurs qui ne songent qu'à s'amuser ne chicaneront point un historien qui leur plaît ; et ceux qui, ayant plus d'esprit, cherchent à s'instruire, savent bien que ces harangues n'ont pas été prononcées ; mais ils veulent connoître les motifs, les pensées, les intérêts des personnages qui agissent ; on exige que l'historien qui doit les avoir étudiés éclaire et guide notre jugement ; et on lui sait gré de prendre un tour qui frappe vivement notre imagination et rend la vérité plus agréable à notre raison. Ces harangues animent une narration, nous oublions l'historien, nous nous trouvons en commerce avec les plus grands hommes de l'antiquité, nous pénétrons leurs secrets, et leurs leçons se gravent plus profondément dans notre esprit. Je suis présent aux délibérations et à toutes les affaires ;

ce n'est plus un récit, c'est une action qui se passe sous mes yeux.

Jamais, mon cher Théodon, il n'y aura d'histoire à-la-fois instructive et agréable sans harangues. Essayez de les supprimer dans Thucydide, et vous n'aurez qu'une histoire sans ame; cet ouvrage, que tous les princes et leurs ministres devroient lire tous les ans, ou plutôt savoir par cœur, vous tombera des mains; parce que vous ne connoîtrez ni le génie, ni les passions, ni les entreprises des Grecs déchus de leur ancienne vertu. Otez à Tite-Live ses harangues, et vous lui ôterez à-la-fois ses traits de lumière qui éclairent et élèvent ma raison, et un de ces principaux ornemens par lesquels il réveille mon imagination et remue mon cœur. C'est là que j'ai appris le peu que je sais de politique; je l'ai admiré en m'instruisant, et peut-être m'eût-il dégoûté, si parlant en son nom, il eût fait de longues et par conséquent de froides réflexions.

Mais ces harangues sont soumises à des lois sévères qu'il n'est jamais permis de violer sans devenir un misérable déclamateur. J'exigerois d'abord qu'elles

fussent nécessaires, c'est-à-dire qu'on ne les employât que dans les occasions importantes où il s'agit du salut et de la gloire de l'état, ou de former une entreprise hardie; cela ne suffit pas, il faut encore que l'affaire qu'on agite puisse être envisagée par de bons esprits d'une manière différente. Fuyez alors les lieux communs d'une éloquence de collége. Que rien ne soit dit pour l'ornement et l'ostentation. Ne consultez que la raison, donnez des preuves, entraînez-moi, et qu'il me soit impossible de vous résister. Pour vous le dire en passant, mon cher Théodon, vous jugez actuellement combien il est nécessaire de ne pas négliger les études par lesquelles je vous ai dit qu'il falloit se préparer à écrire l'histoire. L'historien sous un masque emprunté, tantôt remontera jusqu'aux premiers principes du droit naturel, et fera connoître à quelles conditions la nature permet aux sociétés d'être heureuses. Tantôt se bornant à m'instruire de cette politique des passions qui gouvernent et agitent le monde, je découvrirai à travers leurs caprices et leurs erreurs la marche constante qu'elles tiennent; et je démêlerai d'avance dans les discours du

personnage qui m'entretient les causes du succès heureux ou malheureux qui l'attend. Je ne vous dis, mon cher Théodon, que ce que j'ai éprouvé en lisant Tite-Live. Je l'ai lu bien des fois, et toujours avec un nouveau plaisir; je le lirai encore, et j'y trouverai éternellement des beautés qui m'avoient échappé. Les faits que je sais le mieux me plairont encore, parce que je ne les sais point comme Tite-Live les raconte. Je n'ai pas oublié que les Romains après la prise et l'incendie de Rome veulent abandonner leur patrie pour se transporter à Veïes, et que Camille s'oppose à ce dessein pernicieux. Entre les mains d'un historien médiocre, ce fait n'est rien; mais dès que Camille prend la parole, je me sens intéresser : je jouis du spectacle de toutes les espérances qui agrandissent les vertus des Romains, et doivent leur donner l'empire du monde. Rome sort de ses ruines pour dominer; j'aime à suivre cette république dans ses progrès. La journée de Cannes rappelle-t-elle aux esprits la bataille d'Allia? Scipion destiné à vaincre Annibal est un second Camille. Le discours par lequel il rassura les Romains prêts à abandonner leur

patrie calme les inquiétudes du lecteur. Je ne cède point à la terreur que j'éprouve, j'espère comme Scipion, je m'attends à toute la politique courageuse, constante et sublime qui doit faire triompher la république.

Voilà pour ce qui regarde l'instruction : mais à l'égard de l'agrément, vous sentez sans peine combien les harangues doivent y contribuer. Elles réveillent l'attention du lecteur, interrompent la monotonie de la narration, et autorisent l'historien, ou plutôt le forcent à prendre tour-à-tour tous les tons d'une éloquence tantôt sublime et tantôt tempérée. Sans qu'on paroisse m'en instruire, on me fera connoître les opinions, les mœurs et le caractère de chaque siècle. L'historien mettra avec succès dans la bouche des personnages qu'il fait parler des choses qui choqueroient dans la sienne. Le goût est l'esclave des convenances; et il admire dans Camille cette confiance aux augures qu'il désapprouveroit dans Tite-Live dont l'histoire écrite sous le règne d'Auguste ne devoit pas porter l'empreinte des anciennes superstitions. Ces harangues servent encore à fixer dans l'esprit du lecteur l'objet principal qui doit l'occuper, et qui rendra intéressans

les plus petits détails. Si un historien, pour aider ma mémoire et se rendre plus clair, rappelle des situations ou des faits dont il m'a déjà entretenu, il me déplaît parce qu'il ne sait pas me plaire à mon insu. J'ai l'injustice de croire que je n'avois pas oublié ce qu'il me répète, et je me plains de son bavardage. Il n'en est pas de même d'un capitaine ou d'un magistrat qui veut persuader ; je me mêle, pour ainsi dire, parmi ses auditeurs, et j'approuve dans le capitaine ou dans le magistrat ce que je blâmerois dans l'historien. Rappelez-vous enfin avec quel art les historiens emploient quelquefois des harangues pour exposer avec autant de force que de grace la situation des affaires d'une république. Salluste, par exemple, s'est bien gardé de dire lui-même ce qu'il fait dire par Adherbal. Pourquoi ? c'est qu'il a senti qu'il ne lui auroit pas convenu de se servir des mêmes tours ni des mêmes expressions pour peindre l'esprit des Romains encore conduits par d'anciennes idées, et cependant déjà vendus à l'avarice. Enfin, car il faut finir, les harangues sont nécessaires quand l'historien raconte une action qui doit étonner et peut-être soulever les ames ordinaires. Je vous citerai Manlius qui

justifie l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre son fils pour avoir vaincu contre ses ordres. Quelque lâche qu'on soit, on ne peut s'empêcher d'admirer un père qui a la force de sacrifier à la patrie un fils qu'il aime tendrement. En écoutant Manlius, je le plains; je frissonne en aimant son courage, le titre et le nom de père me subjuguent. Je n'oserois imiter Manlius, et je serois honteux de ne le pas louer. Tandis que selon toutes les apparences j'aurois été révolté contre l'apologie que Tite-Live auroit voulu faire en son nom, je n'aurois cru entendre qu'un déclamateur qui auroit voulu se parer d'une magnanimité dont il auroit été incapable.

Quand vous ferez une histoire, mon cher Théodon, je vous conseille de faire parler chaque personnage suivant son caractère et celui de son siècle; cette règle prescrite aux poëtes par les maîtres de l'art est également faite pour les historiens. Qui pourroit souffrir qu'Alcibiade et Nicias eussent le même ton dans Thucydide? Marius, César et Caton ne s'expriment point de la même manière dans Salluste. Pour Tite-Live, il semble avoir eu l'éloquence différente de tous les grands hommes qu'il fait parler, et il faut le placer avec Cicé-

ron à la tête de ces génies rares qui ont toujours le style convenable à la matière qu'ils traitent. Chez lui le sujet de Philippe ou d'Antiochus ne s'exprimera point comme le citoyen d'une république de la Grèce. Les anciens portoient cette délicatesse jusqu'au scrupule. Si Thucydide met dans la bouche de Brasidas un discours plus long et plus orné qu'on ne l'attend d'un Lacédémonien, il a soin d'avertir qu'il étoit plus éloquent que ses concitoyens. Pour les harangues indirectes qui sont presque les seules dont nos historiens modernes fassent usage, elles sont par leur nature froides et languissantes. Les anciens les employoient rarement, et seulement dans les affaires moins importantes, ou quand la narration devoit marcher avec plus de rapidité.

Mais notre tour d'allée est fini. Tant pis, me répondit Théodon, car il s'en faut bien que vous ayez fini tout ce que vous avez à nous dire sur l'histoire. Je suis au désespoir que des affaires m'obligent de partir demain après-midi pour la campagne; permettez-nous donc, à Cidamon et à moi, de vous dérober votre matinée. De tout mon cœur, repartis-je, et je vous attendrai avec impatience.

SECOND ENTRETIEN.

Des histoires particulières ; quel en doit être l'objet. Observations ou règles communes à tous les genres d'histoire.

JE croyois, mon cher Cléante, que Théodon auroit oublié notre rendez-vous, je me suis trompé, et hier je le vis entrer chez moi avec Cidamon à l'heure dont nous étions convenus. Je viens, me dit-il, après les complimens ordinaires, vous demander de nouvelles armes contre Cidamon ; le croirez-vous ? ajoute-t-il en riant, malgré toute sa raison, malgré tout ce que vous nous avez dit d'effrayant sur l'histoire, il persiste à vouloir me faire historien. Il a la bonté, j'en conviens, d'avouer que je serois téméraire d'entreprendre une histoire générale, mais il ne me tient pas quitte d'une histoire particulière. Vous verrez, me disoit-il en nous rendant ici, que notre Aristarque ne sera pas aujourd'hui aussi sévère qu'il l'étoit hier. Avec toutes ses idées de perfection, on ne feroit

jamais rien. Sans être parfait, on peut être excellent; et croyez-vous que les historiens anciens qu'il admire, qu'il lit et relira toujours, ne lui laissent rien à désirer ? n'a-t-il pas osé critiquer Tacite ? On vous conseillera quelque morceau d'histoire qui ne demande point toutes les connoissances préliminaires qui vous ont fait peur. Je vous prie, continua Théodon, de réfuter cette opinion erronée, et de m'affermir ainsi dans ma précieuse oisiveté, que je préfère à tout et qui suffit à mon bonheur.

Cidamon, répondis-je, a raison, mon cher Théodon; il y a une grande différence entre une histoire générale et une histoire particulière; nous en convînmes hier, si je ne me trompe, et elles exigent en effet des connoissances et surtout des talens fort différens. Cependant je me garderai bien de vous conseiller d'écrire tel ou tel événement particulier. Ne vous en déplaise, ajoutai-je en m'adressant à Cidamon, ce n'est qu'à un homme sans talent, qui a cependant la facilité d'écrire, mais par malheur condamné à vendre sa plume à des libraires, qu'on peut commander un ouvrage. Ce ne fut pas sans raison que je me défendis hier de proposer un

sujet à Théodon. Il convient qu'il ne s'est jamais occupé des connoissances dont nous avons parlé, et je dois en conclure que quand on lui indiqueroit l'événement le plus favorable aux talens d'un historien, il seroit embarrassé de tant de richesses, ou plutôt ne les verroit pas. Il sera inférieur aux personnages qu'il mettra sur la scène. Il racontera les faits les plus importans sans en sentir toute l'importance, et arrêtera son lecteur sur des minuties qu'il auroit dû négliger. Vous trouverez un historien plein des préjugés de son tems. Dans la crainte de se compromettre, il n'osera se faire aucun principe fixe, et sa politique incertaine flottera au gré des événemens. Tels ont été la plupart de nos historiens. Des lecteurs peu éclairés leur ont fait d'abord une grande réputation, mais des lecteurs instruits les ont enfin condamnés à se cacher dans la poussière des bibliothèques. Il faut qu'un écrivain, avant que de commencer un morceau d'histoire, ait longtems médité sur le parti qu'il en peut tirer; et si vous vous rappelez ce que je pris la liberté de vous dire hier sur Tacite, vous conviendrez qu'il n'y a point d'historien qui ne doive avoir peur

s'il ne s'est accoutumé à découvrir les causes des événemens et la chaîne qui les lie.

Je conseillois hier à Théodon de consulter lui-même son goût ; aujourd'hui, mon cher Cidamon, j'en suis fâché ; je vais être plus difficile, je lui dirai qu'il doit se défier de son goût tant qu'il ne sera pas éclairé par nos études préliminaires. Je ne pense pas comme nos philosophes ; je sais bien que sans esprit on ne fait rien de bon, mais ils me prouvent qu'avec beaucoup d'esprit et de présomption, on ne fait que des ouvrages médiocres et presque mauvais. On s'expose à faire un choix bizarre, on l'envisage d'une manière petite et mesquine, et on finit par se faire quelquefois un plan ridicule. Ne croyez pas que je vous parle en l'air, j'ai devant les yeux un exemple qui me fait trembler pour les faiseurs d'histoire. Le père Bougeant étoit certainement un homme de beaucoup d'esprit ; et quoique sa robe de jésuite le tînt dans des entraves très-gênantes, on juge sans peine qu'il avoit de grands talens pour écrire l'histoire. Il connoissoit le cœur humain, le caprice et les ruses des passions. On sent en mille occasions qu'il voit la vé-

rité, et qu'il l'auroit présentée avec force, si ses supérieurs ne l'eussent forcé à des ménagemens utiles à leur société. Sa touche est fière et hardie. Voyez comment il peint Valstein qui se console de sa disgrace, en voyant les maux de l'Empire qui le rendent nécessaire. Ses peintures sont vives et animées, sa plume suit la marche rapide de Gustave-Adolphe. Ses réflexions ont souvent la briéveté de celles des anciens; mêlées avec art à sa narration, elles la soutiennent au-lieu de la faire languir, et font penser un lecteur capable de réfléchir.

Que de talens perdus pour le père Bougeant! et jamais il ne sera mis au nombre des bons historiens, parce qu'il a fait un mauvais choix, ou plutôt parce que dans un événement très-important il ne s'attache qu'à la partie qu'il auroit dû négliger. Confondant la politique avec l'intrigue, il s'est laissé subjuguer par la réputation du comte d'Avaux qui avoit en effet plus de mérite qu'il n'en falloit pour être le premier négociateur de son tems, et par l'amitié du président de Meme qui vouloit mal-à-propos faire de son parent le héros d'une histoire importante. Au-lieu des

grands objets que j'attends, la liberté de conscience, la liberté de l'empire et un nouveau systême de puissance, de vues et d'intérêts, qui embrasse et unit le nord et le midi de l'Europe, l'historien qui ne connoît ni sa dignité ni ses ses devoirs, ne m'entretiendra que de nos ruses et de toutes les plates manœuvres de nos négociations modernes. Il fera éternellement proposer des conditions de paix par des hommes qui n'en veulent point, et qui se défiant les uns des autres, perdront leur tems à discuter des bagatelles sur lesquelles ils ne peuvent rien décider.

Cependant le père Bougeant qui avoit plus de sens que la plupart des négociateurs qu'il veut faire valoir, a senti à chaque instant combien son sujet étoit ingrat et insipide. Il a vu que des négociations subordonnées par la nature des choses aux événemens de la guerre, et dictées par les petites passions des cours et les intérêts particuliers de leurs premiers ministres; ne pouvoient être racontées en détail sans déshonorer l'histoire. Je lui sais bon gré, et je loue son esprit de s'être lassé lui-même de nous débiter très-sérieusement toutes les niaiseries dont son ouvrage est plein,

Sa plume, si vive en traçant les expéditions militaires, languit dans le récit des négociations. L'ennui qui le gagne l'avertit qu'un lecteur intelligent en sera accablé. Il auroit dû alors renoncer à son entreprise, ou plutôt se débarrasser de toutes les finesses des négociateurs pour ne m'occuper que des véritables causes de la paix. Mais, soit faute de lumières, soit complaisance, soit mauvaise honte, il n'en fut plus le maître; et ce que je ne lui pardonne point, c'est que pour encourager son lecteur et se ranimer lui-même, il ait avancé que « ce seroit mal entendre l'art de négocier, que de se piquer de cette franchise qui ne sait rien dissimuler, et qui laisse pénétrer ses intentions les plus secrètes. Un habile négociateur, ajoute-t-il, ne s'explique que dans la nécessité, et le fait toujours avec réserve. Il affecte même quelquefois de se contredire, de paroître changer de vues et d'idées, de mépriser ce qu'il craint, et d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-là on se rend impénétrable, et à moins que l'autre parti ne soit extrêmement sur ses gardes, on perce aisément ses véritables sentimens. »

Voilà donc un homme de beaucoup

d'esprit, qui méritera la censure des personnes éclairées, et qui trompera les autres en leur faisant estimer je ne sais quel manège de fausseté dont on peut avoir besoin dans une cour intrigante, mais qui sera toujours inutile et même dangereux dans l'administration des affaires publiques. Si le père Bougeant se fût préparé à écrire l'histoire, il lui auroit été impossible de se faire illusion. La paix de Westphalie qui a donné une forme constante au gouvernement de l'Empire et des loïs égales à des religions qui se haïssoient, qui a changé le systême politique de l'Europe, abaissé la maison d'Autriche et élevé la France en fixant jusqu'à un certain point les intérêts des nations, lui auroit paru un des événemens les plus mémorables de ces derniers tems. Ne croyez-vous pas, mon cher Cidamon, que l'historien auroit pris alors une idée plus juste et plus relevée de son sujet? Au-lieu de me faire languir dans de longues négociations qui n'aboutissent à rien, il m'auroit dit comment l'ambition et le fanatisme, soutenus par de grands talens et même par quelques grandes vertus, ont allumé la guerre et l'ont soutenue pendant trente

ans en tendant et forçant tous les ressorts du gouvernement. Il m'auroit appris ensuite comment l'ambition et le fanatisme s'usent et se fatiguent en faisant des entreprises au-dessus de leurs forces. A mesure que ces passions s'affoiblissent, j'aurois vu que la paix s'approchoit. L'historien découvrant ainsi les causes de la paix n'eût parlé de négociations que pour me dire que la France et la Suède, toujours unies malgré leur jalousie, eurent l'art de débaucher à l'empereur ses alliés, et le forcèrent ainsi à consentir aux conditions d'un traité qui ruinoit la politique de Charles-Quint, ou plutôt qui en suspendoit les effets.

Vous me permettez, me dit Cidamon en m'interrompant, et d'un ton un peu chagrin ; vous me permettez de n'être pas tout-à-fait de votre avis. L'histoire, poursuivit-il, ne doit-elle pas être un tableau fidèle de ce qui s'est passé ? Répondez-moi. Sans doute, répondis-je. Je vous tiens, reprit Cidamon, et pourquoi donc trouvez-vous mauvais que le père Bougeant nous ait donné dans son ouvrage les détails dont vous vous plaignez ? Ne sont-ils pas nécessaires pour faire connoître les

mœurs de l'Europe, son génie, sa manière, sa politique ? Mais, repris-je à mon tour, si par hasard j'ai raison de ne me pas soucier de ces belles connoissances, le père Bougeant n'aura-t-il pas tort de me les prodiguer ? Ne me ferai-je pas une idée vraie et fidèle de nos négociations de Westphalie, quand l'historien me dira en deux mots qu'on négocia pendant long-tems la paix sans la désirer, et que chaque puissance, se flattant de suppléer par des ruses aux forces qui lui manquoient, eut recours à tous les moyens du mensonge et de l'intrigue ?

Rappelez-vous avec quelle dignité les négociations sont traitées par les historiens anciens. J'en conviens, me dit Cidamon, et je sais que les Grecs et les Romains dans leur beau tems négocièrent avec une bonne foi ou une fierté que nous ne connoissons plus. Leur histoire peignoit ce qui se passoit alors, mais la nôtre doit peindre ce qui se passe aujourd'hui. J'envie le bonheur des historiens anciens, et je plains les nôtres, mais sans les blâmer. Fort bien, repris-je, mais enfin, mon cher Cidamon, à force de prospérité et d'orgueil ces Grecs et ces Romains

se corrompirent. Cependant vous ne trouverez point que Thucydide ait barbouillé son histoire de ces misères, de ces ruses dont la Grèce ne commençoit déjà que trop à faire usage. Salluste vous entretient-il en détail des négociations de Jugurtha avec les Romains et des artifices de ses ambassadeurs? Non. Il se contente de nous apprendre que tout étoit vénal à Rome, et que Jugurtha y fit passer beaucoup d'argent. Suivez Sylla dans la cour de Bocchus. Jamais affaire ne fut plus importante ni plus épineuse. Sans doute que, suivant le beau précepte du père Bougeant, on dissimula, on mentit, on feignit d'avoir peur ou de ne rien craindre, et qu'on se fit de part et d'autre mille propositions illusoires et dont personne ne fut la dupe. Salluste fatiguera-t-il son lecteur de ces détails ennuyeux, dont Sylla à son retour pouvoit amuser ses amis familiers? Il s'en gardera bien. Tout est dit en deux pages, et après avoir représenté Bocchus comme flottant entre Jugurtha qu'il n'ose abandonner, et les Romains dont il craint le ressentiment, il se décide enfin en faveur de Sylla.

Je l'avoue, reprit Cidamon, ce

morceau est de la plus grande beauté ; mais à vous parler franchement, je ne serois pas fâché que Salluste l'eût un peu gâté en entrant dans tous les détails de la conduite d'un aussi habile négociateur que Sylla ; je me serois fait des principes certains sur une science ou un art si difficile et si nécessaire. Mon cher Cidamon, m'écriai-je, vous vous trompez ; car la conduite qui fit réussir Sylla en Mauritanie n'auroit peut-être rien valu dans un autre pays, et avec un autre prince que Bocchus. Je vous prie, qu'auriez-vous appris par tous ces détails ? Qu'un négociateur pour réussir doit commencer par plaire à la persenne avec laquelle il traite, et lui donner ensuite des craintes et des espérances. Salluste vous l'apprend en deux pages ; et voilà, si je ne me trompe, tout ce que désire un homme sensé. Quel fruit retirerez-vous de toutes ces négociations du père Bougeant qui ne laissent rien de fixe et d'arrêté dans votre esprit ? Si elles vous fatiguent, je vous en félicite, c'est une preuve que vous n'êtes pas la dupe de votre historien. Tant pis si elles vous amusent, car j'augurerois que vous seriez disposé à estimer la

finesse et faire peu de cas de l'habileté.

A la bonne heure, me dit Cidamon, comme je ne serai jamais chargé de manier les affaires d'aucune puissance, je vous abandonne ma politique. Mais, je vous l'avoue, je ne saurois m'accommoder de l'austérité de vos principes. J'aime les détails, ils m'amusent, ils m'apprennent comment se gouvernent les affaires de ce monde. Pensez-vous donc, repartis-je, que je les aime moins que vous ? Si j'ai bonne mémoire, je vous disois hier que les plus petits détails sont intéressans dans une histoire générale, quand ils servent à faire connoître de quelle manière le gouvernement, les lois, les mœurs, le caractère et le génie d'un peuple se sont formés, ou ont souffert quelque altération. Ils ne le sont pas moins dans une histoire particulière, s'ils servent à me développer les causes des succès heureux ou malheureux de l'événement qu'on me raconte. Mais tout ce qui ne tend pas à cette fin doit être impitoyablement retranché. C'est cette sobriété qui exige dans un historien un discernement, un goût merveilleux et un esprit vraiment philosophique. La première règle de l'histoire, c'est de mar-

cher rapidement à son terme : tout ce qui l'arrête dans sa marche déplaît et doit déplaire. Je veux connoître les obstacles qui s'opposent aux succès que j'attends; mais je veux que ces obstacles soient de vrais obstacles, et non pas de ces niaiseries qui ne peuvent embarrasser ni un homme de guerre, ni un politique, ni même un lecteur intelligent. Ne confondons point, mon cher Cidamon, les différens genres; cent petits détails, cent anecdotes qui sont très-agréables dans des mémoires ou dans des dépêches d'ambassadeurs, déshonoreroient une histoire. Permettons à ces écrivains de tout écrire; ils ne sont point inutiles à un historien, et même un philosophe pourra tirer de ce fumier d'Ennius des paillettes d'or, quand il nous donnera quelque traité sur une des branches de la politique ou de l'administration.

Quoi qu'il en soit, continuai-je, le choix d'un sujet dans une histoire particulière est une des choses les plus importantes. Prenez, dirois-je à un historien qui se défie de ses forces, un événement qui mérite l'attention des hommes; ou vous vous exposerez à ennuyer vos lecteurs. Si vos person-

nages ont un grand mérite, vous serez soutenu par leurs talens; alors votre esprit s'élèvera sans effort; si vous avez le talent d'écrire, votre style plus animé et plus noble attachera, et vous n'aurez pas besoin de me réveiller par des digressions ou des ornemens étrangers qui seront toujours vicieux dès qu'ils ne sont pas nécessaires. Si un homme tel que Tacite me faisoit l'honneur de me demander mon avis; tout sujet, lui répondrois-je, est digne de vous et s'embellira sous votre plume. Un grand prince, un tyran, un homme de bien, un sénat prostitué à la faveur ou à la crainte; une cour corrompue par des affranchis, des esclaves et des histrions; n'importe, vous m'offrirez toujours un tableau sublime et intéressant. A l'exception de certains lecteurs qui ne devroient lire que des romans, les autres ne se contentent point d'un plaisir stérile; ils cherchent l'instruction, parce que l'instruction est l'aliment d'un bon esprit. L'historien doit donc me présenter une vérité morale et politique dans l'événement qu'il me raconte. C'est la règle que se sont proposée Thucydide, Salluste, Hérodien et Plutarque même, qui pour nous

instruire plus surement, a toujours voulu que ses héros tinssent à de grands événemens.

Nos tems modernes ne manquent pas de ces riches sujets. Depuis la chûte de l'Empire romain, l'Europe a éprouvé cent révolutions qui ont décidé impérieusement de nos mœurs, de nos préjugés, de nos lois et de notre politique. Le goût des Médicis pour les beaux arts, la découverte de l'Amérique, et l'établissement des Européens dans les Indes, quelle vaste carrière n'ouvrent-ils pas à un historien ? Mais sans nous arrêter à des sujets étrangers, ne trouvons-nous pas dans nos annales plusieurs époques qui mériteroient d'être écrites par une main habile ? Les événemens ne nous manquent pas, mon cher Cidamon, mais des historiens capables d'en développer les causes et les effets.

Nos historiens se sont trouvés, pour ainsi dire, au milieu des plus grandes révolutions sans s'en appercevoir. Les règnes de Saint-Louis, de Philippe-le-Bel, de Charles V ne m'apprennent rien de ce que je voudrois savoir. Les historiens se succèdent, et tombent successivement dans l'oubli qui les at-

tendoit. Je suis fâché que le président de Montesquieu, si rempli de Tacite, ait malheureusement perdu la vie de Louis XI qu'il avoit écrite. J'aurois pu selon les apparences vous proposer un modèle à imiter. Ses considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains sont un excellent traité de politique, et il avoit médité sur notre ancien gouvernement. Ayant vu que les François s'étoient abandonnés, si je puis parler ainsi, au courant de leurs passions et des événemens, qui pouvoit être plus capable de démêler les mystères secrets de cette époque célèbre où Louis XI mit ses successeurs hors de page. Il auroit peint le combat des anciens préjugés contre les nouveaux. Ceux-ci doivent triompher, et de nouveaux abus vont succéder aux anciens.

Mais si je ne puis vous citer un ouvrage qui auroit mérité les plus grands éloges, je puis parler d'une autre histoire du même prince; elle est un véritable chef-d'œuvre en son genre, c'est l'histoire de Duclos. Nayant pas même eu le mérite de recueillir ses matériaux, ce qui l'auroit mis quelquefois dans la nécessité de réfléchir et

de penser, il a travaillé sur les extraits informes et décousus de l'abbé le Grand; aussi voit-on que l'historien ignore tout ce qui a précédé les faits qu'il raconte, les circonstances précieuses qui les accompagnent, et les suites nécessaires qui doivent en résulter. On n'écrira jamais bien un événement particulier d'une nation sans connoître son histoire générale, et je gagerois presque que Duclos n'avoit pas même lu Mézerai ni Daniel pour se préparer à écrire l'histoire de Louis XI. Gâté par cette philosophie qui a fait tant de progrès parmi nous, en associant commodément la présomption la plus insensée et l'ignorance la plus profonde, il se vantoit d'apprendre aux savans à écrire l'histoire. Mais par malheur il est allé se perdre dans la foule de ces historiens obcurs qu'on ne lit plus, et je crains que ses successeurs, sans chercher à l'imiter, n'éprouvent la même disgrace.

Nous avons un morceau d'histoire qu'à bien des égards on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau; c'est l'histoire des révolutions de Suède par l'abbé Vertot. Quel charme ne cause pas cette lecture! Je vois par-tout un historien qui ayant médité sur le cœur

humain avoit acquis une grande connoissance de la marche et de la politique des passions. Tite-Live, dont il s'étoit rempli en écrivant les révolutions de la république romaine, lui avoit appris les secrets de son art. Je vous parlois hier de l'espèce d'embarras qu'on éprouve en lisant les révolutions romaines, vous ne le rencontrerez point dans la lecture des révolutions de Suède. L'historien me développe les causes des événemens, je ne perds point de vue la chaîne qui les lie, et je marche à sa suite en éprouvant toujours un nouveau plaisir.

Mais, mon cher Cidamon, continuai-je en souriant, pour faire ma cour à la paresse de Théodon qui me demande des secours contre votre persécution; je vous avouerai que cet ouvrage, d'ailleurs si beau, est défiguré dans quelques endroits où l'auteur laisse entrevoir qu'il lui manque quelqu'une de ces ennuyeuses connoisssances préliminaires dont nous avons tant parlé. Par exemple, je voudrois qu'il n'eût pas accusé vaguement l'excessive liberté des Suédois d'être la cause de tous leurs malheurs. Je vois avec chagrin que l'historien confond la licence qui ne veut

souffrir aucun frein, et la liberté qui sait qu'elle ne peut subsister que par son respect et son amour pour les lois. S'il se fût préparé à écrire l'histoire, en méditant sur la nature des différens gouvernemens, et des vices et des vertus qui les accompagnent, et qui doivent les conserver ou les détruire, je crois qu'il se seroit bien gardé de se servir de l'expression vague de liberté excessive, en me parlant de l'anarchie gothique des Suédois. Je ne sais plus où j'en suis, et j'ai besoin de faire quelques réflexions pour ne pas adopter comme une vérité l'erreur que l'abbé Vertot me présente.

Ce n'est pas tout. Si cet historien avoit médité sur les vues de la nature et la politique qu'elle exige de nous, il ne nous auroit sans doute pas présenté les changemens que Gustave-Vasa fit dans le gouvernement comme le bonheur suprême des Suédois. Il falloit se contenter de dire que dans les circonstances malheureuses où se trouvoit la Suède, l'hérédité du trône et l'abaissement d'un clergé ambitieux qui ne pouvoit dominer qu'à la faveur des troubles et de l'intrigue, étoient ce qu'on pouvoit exécuter de plus sage; parce

parce que les factions, les partis, les haines ne permettoient pas de recourir à des moyens plus efficaces. Il falloit m'apprendre que les Suédois encore incertains entre les mœurs que leur avoient donné leur ancienne anarchie et celles que préparoit l'hérédité du trône, se trouvoient dans une situation douteuse : on avoit échappé à Sylla, mais n'iroit-on pas échouer contre Charibde ? Voilà ce que devoit prévoir l'historien; ses idées plus nettes et plus précises auroient fixé les miennes. Si je ne me trompe, en me faisant trembler pour l'avenir, on m'auroit inspiré un intérêt plus vif et plus tendre pour la fortune des Suédois. En m'occupant de Gustave-Vasa, j'aurois jeté les yeux sur ses successeurs, et flottant entre mes craintes et mes espérances, combien ne leur aurois-je pas dû des réflexions qui m'auroient éclairé. C'est à me faire penser que consite le grand art, l'art suprême de l'historien.

Tous les sujets qu'on propose dans une histoire particulière ne sont pas aussi heureux que ceux dont je viens de vous parler, et qui changent les mœurs, les lois et la constitution d'un état. Dans cette seconde classe des

histoires particulières, je placerois les événemens importans qui méritent d'être sauvés de l'oubli. Choisissez, dirois-je encore à l'historien, un fait propre à m'inspirer des sentimens de noblesse et de grandeur, ou a porter dans mon esprit de grandes lumières; car j'aimerai toujours un écrivain qui m'elève pour ainsi dire au-dessus de moi-même, ou recule les bornes de ma raison. Il faut que cette histoire me présente de grands dangers dont on triomphe par de grandes vertus et de grans talens. Vous piquez alors ma curiosité, vous êtes sûr de mon attention, j'éprouve en vous lisant cette douce émotion qu'on éprouve au théâtre, vous suppléez à mon inexpérience, et je suis content de vous parce que je suis plus content de moi; telle est l'histoire de la retraite des dix mille par Xénophon. Le lecteur se met malgré lui à la suite des Grecs; il partage leurs peines, leurs périls, leur travaux, leurs inquiétudes. Il craint, il espère, il admire et se demande quelquefois : pourquoi dans l'Eropè entière ne trouveroit-t-on pas aujourd'hui dix mille Grecs et un Xénophon ? et s'il est attentif, l'historien lui en apprendra la raison.

Un modèle également parfait en ce

genre, et qu'on ne peut trop étudier, c'est César dans ses commentaires sur la guerre des Gaules. Cicéron a eu raison de dire qu'en ne présentant en apparence que des matériaux ou des mémoires pour l'histoire, il en a composé une parfaite. On seroit tenté de croire que ces morceaux particuliers n'exigent pas d'un historien toutes les connoissances que je lui demande. En effet il n'aura pas occasion de les montrer comme dans une histoire générale ou le récit d'une révolution. Mais s'il ne les a pas, trouverai-je un historien comme Xénophon et César, supérieurs à la matière qu'il traite? Dans le général des dix mille, j'aime à voir le disciple de Socrate. S'il eût été moins habile, il auroit été moins simple, et m'auroit moins attaché. César ne doit-il pas son heureuse briéveté à ce génie profond qui avoit médité sur les vices, les ressources, la liberté de sa patrie, et qui en conquérant les Gaules se préparoit à la subjuguer? Une phrase, un mot même comme jeté au hasard suffisent à ces historiens pour m'éclairer. Je marche rapidement et n'éprouve point l'ennui que cause un narrateur qui hésite à

chaque pas, et ne voit qu'à demi ou d'une manière trouble les causes des faits qu'il rapporte.

Salluste avec une manière différente raconte un événement qui n'a causé aucune révolution chez les Romains, mais également propre à m'instruire et à m'attacher, parce qu'il m'apprend que la république qui ne se soutient plus par ses institutions, mais seulement par le mérite de quelques citoyens, doit perdre sa liberté dont elle n'est plus digne. Pourquoi, me demandé-je, Jugurtha, ce prince si inférieur à Annibal, balance-t-il comme lui le génie et la fortune des maîtres du monde ? C'est que les Romains, me répond l'historien, sacrifient tout à leur avarice, et qu'ils sacrifioient tout autrefois à l'amour de la patrie. En voyant leurs inquiétudes sur le sort d'une guerre qui n'auroit été rien pour leurs pères, Salluste m'apprend qu'on peut avec un grand empire n'avoir que des forces très-médiocres, et que ces grandes conquêtes par lesquelles on croit se rendre plus puissans ne servent qu'à nous rendre plus foibles. Cette première vérité m'en découvre mille autres. Je me rappelle ce que j'ai lu dans la conjuration de Catilina ; je le relis une

seconde fois avec plus de plaisir que la première. Pourquoi ? C'est que plus je lis Salluste, plus il me semble que je suis digne de le lire. Tout est lié chez les hommes. Je vois les vices qui par un malheureux progrès, mais nécessaire, ont produit un Catilina, et ne cesseront de produire des citoyens également dangereux ; j'aime un historien qui m'a rendu philosophe, quand je ne songeois qu'à m'amuser.

Permettez-moi, mon cher Cidamon, d'en revenir à mon père Bougeant. De bonne foi croirez-vous que les trois historiens dont je vous parle n'eussent rien vu de plus grand dans la guerre de trente ans que le comte d'Avaux qui négocia la paix ? Salluste n'a point la mal-adresse de faire jouer le principal rôle à Sylla qui n'auroit rien obtenu de Bocchus sans la terreur que répandoit Marius. A travers la fausse prospérité de la France, n'auroit-il pas vu que nous allions en abuser, et avoir l'ambition que nous reprochions à la maison d'Autriche ? Ces trois historiens qu'on doit prendre pour ses modèles négligent tous ces détails oiseux qui n'ont aucune influence et qui ne décident de rien. Pour m'instruire, ils

m'apprennent ce qu'on doit aux lumières, aux talens et à la sagesse des chefs et des subalternes. Pour me rendre plus précautionné et plus circonspect, ils me font connoître ce qu'on doit aux caprices de la fortune qu'un grand homme corrige quelquefois, et dont un homme médiocre ne profite que très-rarement et d'une manière imparfaite. En écrivant, Xénophon et César ont sans doute voulu former de grands capitaines; mais pour les instruire ils n'ont point voulu commencer par les ennuyer. Si le père Bougeant vouloit faire d'habiles négociateurs, il devoit avec la même prudence supprimer tous les détails inutiles, et sur-tout ne pas inviter ses lecteurs à estimer beaucoup des finesses et des ruses qui nuisent aux succès de toute négociation, parce qu'elles détruisent toute confiance.

Ce n'est pas tout, mon cher Théodon, il y a encore des morceaux d'histoire qui ne sont point destinés à faire connoître un événement particuliers, mais seulement les hommes célèbres qui ont paru dans quelques nations. Tel est l'objet intéressant que s'est proposé Plutarque, et cet historien est

le modèle le plus parfait dans ce genre. Il manque, il est vrai, de quelques-unes de ces connoissances dont je ne cesse point de vous parler, parce qu'elles n'ont jamais été plus rares ni plus négligées ; mais je pardonne tout à un historien qui a le secret de gagner ma confiance et mon amitié. S'il me trompe, c'est qu'il se trompe lui-même de bonne foi ; il n'auroit montré la vérité si elle ne lui avoit pas échappé. D'ailleurs, les erreurs d'un historien en politique ne seront jamais bien graves ni bien dangereuses, quand sa morale sera toujours très-exacte. En effet lisez Plutarque avec attention, et il vous fournira lui-même des armes pour le combattre. Jamais il ne s'écarte des routes de la nature. Il fouille les abîmes du cœur humain, et y saisit sans effort et sans subtilité le germe des vertus et des vices. Jamais il ne nous présente des hommes fantastiques, comme ces historiens mal-adroits qui croiroient dégrader leurs héros en leur permettant quelquefois d'être hommes. Ceux de Plutarque descendent jusqu'à moi, et me donnent l'envie ou la témérité de m'élever jusqu'à eux. Quel est le secret de Plutarque pour m'attacher et me

plaire ? C'est qu'il semble vouloir moins m'instruire que s'entretenir simplement avec moi. D'ailleurs, il ne met sous mes yeux que de grandes vertus ou de grands talens; bien différent en cela de ces insipides historiens qui ont écrit tant de volumes de l'histoire des hommes illustres de nos tems modernes. Ils ont cru qu'il suffisoit de posséder de grander dignités dont on est accablé pour être digne des regards de la postérité. Faut-il vous dire ma pensée ? Je crois que nos constitutions politiques en classant les citoyens en différens ordres ont rétréci leur génie, et ne permettent pas d'espérer un Plutarque.

On loue le syle de Cornélius Népos, on trouve même en lui quelque légère étincelle de ce génie politique qui étoit encore commun à Rome, dans un moment, sur-tout, où l'on voyoit s'écrouler une république qu'on regrettoit, si on n'étoit pas à portée de s'élever sur ses ruines. Cependant l'ouvrage de Cornélius Népos ne peut plaire qu'à des enfans. Pourquoi cet historien n'entre-t-il dans aucun des détails nécessaires pour faire connoître ses héros ? Vous croyez être court, lui dirois-je, mais vous n'êtes que stérile, en suppri-

mant des choses essentielles qu'un lecteur curieux et intelligent attend de vous. En effet, mon cher Théodon, les détails les plus minutieux et les plus frivoles en apparence acquièrent un prix infini, quand ils me servent à démêler les caprices et les bizarreries de la nature, qui se plaît quelquefois à faire les hommes si grands et si petits à différens égards, en associant des qualités et des passions qui se contrarient. Dans toute autre histoire, courez rapidement à l'événement; dans celle-ci, hâtez-vous lentement; on veut connoître les replis du cœur humain. Les hommes illustres de Plutarque m'aident à connoître ceux avec lesquels je vis.

Je ne sais si je dois vous parler de Suétone, qu'on ne se donneroit plus la peine de lire, si le tems ne nous avoit dérobé une partie des écrits de Tacite. Cet historien né sous les premières années de Vespasien, avec peu d'esprit et moins encore d'élévation dans l'ame, n'a pas vu qu'il avoit à traiter de la révolution la plus importante pour un peuple maître de l'univers, autrefois si jaloux de sa liberté, et qui s'étoit façonné à la servitude sous le joug que lui imposoit la main légère et adroite

d'Auguste. Suétone, si je puis m'exprimer ainsi, n'apperçoit aucune des différentes nuances de cette révolution. Tibère également jaloux de son autorité, timide, soupçonneux et cruel, ne voyoit pas que les Romains étoient incapables de recouvrer leur liberté, et que bientôt après lui ils ne la regreteroient même pas. Mais son historien devoit être plus éclairé. Tout ce qui est grand, ou ne frappera pas grossièrement les sens, échappera à Suétone. Ne vous attendez point à connoître le génie, l'ambition, la politique de César; il ne verra jamais le prince dans l'empereur, et ne jugera l'homme que d'une manière stupide. Il vous dira qu'Auguste, qui avoit toute l'autorité d'un prince absolu, regardoit comme une injure le titre de maître ou de seigneur. *Domini appellationem ut maledictum et opprobrium semper exhorruit*. Ailleurs il vous apprendra que cet empereur le plus adroit des tyrans et le plus jaloux de son pouvoir travailloit sans cesse à rapprocher les esprits et à concilier les intérêts les plus opposés; *promptissimus affinitatis cujusque et amicitiæ conciliator et fautor*.

Rappelez-vous, je vous prie, com-

ment ce pauvre historien qui croit tout ce qu'on lui dit, et qui succombe sous le poids de son histoire, traite la vie d'Auguste. Il ne se propose pas, dit-il, de suivre l'ordre des tems, mais de distribuer les actions de ce prince en différentes classes et relativement à leur objet. Il se flatte de mieux faire connoître Auguste par cette méthode, et précisément elle n'est propre qu'à produire un effet tout contraire. Il n'est plus possible de suivre la naissance, le développement et les progrès de sa fortune, de ses espérances, de ses craintes, de ses mœurs et de sa politique. On n'apperçoit point l'influence du caractère d'Auguste sur les événemens, ni celle des conjonctures sur son caractère. Ce Prince qui a toujours été le même change à chaque instant de conduite; et je ne démêle plus cet ambitieux qui est assez souple pour prendre tour-à-tour toutes les formes utiles à son ambition. Si on n'a ni plus d'esprit ni plus de connoissances que Suétone, on pourra se contenter de ce galimathias, mais si on veut avoir des idées claires et justes, il faut décomposer son ouvrage, et se faire une autre méthode. Ce n'est qu'en donnant une

nouvelle place à ces matériaux informes et mal arrangés, qu'on parviendra à connoître un hommes très-extraordinaire, et dont les passions habiles constantes et toujours les mêmes, mais tantôt plus libres, tantôt plus génées, ont enfin triomphé de celles des Romains en paroissant les ménager.

Il faut encore vous dire un mot de la sottise avec laquelle il fait deux hommes de Néron. J'ai d'abord rassemblé, dit-il, toutes les actions de ce prince qui sont indifférentes, ou qui méritent même des louanges pour ne les pas confondre avec ses lâchetés et ses attentats. Quelle folie de partager ainsi un homme en deux! peut-on rien imaginer de plus propre à irriter un lecteur qui a le sens commun? J'aimerois à connoître les progrès des passions et des vices, et comment l'habitude de quelques vertus leur résiste. La morale n'a-t-elle rien à gagner, en voyant l'extrême fragilité du cœur humain, et la monstrueuse audace avec laquelle il parvient enfin à se familiariser? J'aimerois à voir les passages par lesquels Néron, retenu d'abord par la crainte, ensuite par quelques remords inutiles, est enfin parvenu au comble

de la perversité. Il me semble que j'en retirerois de grandes vérités morales et politiques.

Si je n'étois pas las, mon cher Cidamon, de ce ton sévère et critique, je pourrois vous entretenir de je ne sais combien d'historiens modernes qui ont fait des histoires de princes, et presque aussi mal-adroitement que Suétone. Je le crois, me répondit Cidamon, et tandis que vous nous parliez, j'ai fait l'application de votre doctrine à plusieurs de nos Suétones. Je les excuse, je les loue même, et je leur sais gré du plaisir que m'ont fait leurs recherches : mais laissons tout cela. Quel fruit, poursuivit-il, attendez-vous de vos réflexions trop austères ? Je ne voudrois pas qu'il vous prît envie d'exposer tous ses raisonnemens dans un ouvrage, vous décourageriez la plupart des écrivains. Théodon que j'avois converti est prêt à m'échapper, et plusieurs autres, à son exemple, seroient les dupes d'une terreur panique. Personne n'osera écrire lh'istoire.

Rassurez-vous, repartis-je ; tant qu'il y aura dans le monde des ignorans, des bavards et des curieux, on ne manquera point de mauvais historiens.

Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Plus on manque de talens et de lumières, moins on est en état de juger de sa capacité; et de sots lecteurs feront toujours de sots auteurs. Pour les hommes de génie, ils obéiront à leur talent; et plus ils se feront une idée juste de l'histoire, plus ils se prépareront à l'écrire par leurs méditations et de sages études. Bien loin que cette connoissance les décourage, elle leur donnera des forces nouvelles; et ils travailleront à se surpasser eux-mêmes, en voulant s'approcher de cette perfection dont ils seront toujours éloignés. Si Cicéron a eu raison de nous tracer le portrait de cet orateur qu'on ne trouvera jamis, pourquoi aurois-je tort de chercher, à son exemple, un historien parfait? Comptons, mon cher Cidamon, sur l'amour-propre des hommes; il augmente la confiance des sots, mais il soutient les gens d'un mérite supérieur dans leur entreprise. Croyez-vous que Tite-Live ne fût pas content de lui, en voyant qu'il ne pouvoit atteindre à cette perfection qui le fuyoit quelquefois? Soyez-en persuadé, si Théodon

étoit né pour écrire l'histoire, mes réflexions, loin de l'intimider, lui inspireroient un nouveau courage; et il verroit avec plaisir combien il y auroit plus de gloire pour lui à triompher de tous les obstacles qu'il rencontreroit dans sa carrière.

Fort bien, me dit alors Théodon, je suis entièrement de votre opinion. Je sens à merveille que vous ne me décourageriez point, si les connoissances préliminaires que vous exigez ne m'étoient pas étrangères; si je me connoissois cette constance lente et patiente qui peut seule discuter et trouver la vérité; et enfin si je pouvois me flatter que mon imagination ne s'attiédiroit point dans cette sorte de travail, et conserveroit encore assez de vivacité pour présenter les faits avec la force, l'énergie ou les graces dont ils sont susceptibles. Mais, continua Théodon, si vous m'avez dégoûté d'écrire l'histoire, il me semble que vous m'avez appris à la lire avec plus de plaisir. Je vous prie de continuer vos réflexions. Je vois comment un historien doit instruire, mais apprenez-moi, je vous prie, par quel art il parviendra à me plaire et à m'attacher? comment sa narration vive,

rapide et animée, ne me lassera-t-elle jamais ? par quel secret réveillera-t-il mon attention sans cesser de parler à ma raison ? Je veux me rendre compte du plaisir ou de l'ennui que j'éprouve en lisant l'histoire. Les bons historiens y gagneront, et je me consolerai de la lecture des autres par le plaisir que j'aurai à découvrir la source ou les causes de mon dégoût.

Continuons donc, repris-je, puisque cette conversation ne vous déplaît pas. Il me semble, mon cher Théodon, que dans ce que j'ai pris la liberté de vous dire jusqu'à présent, je vous ai fait connoître les principes de l'art par lequel un historien peut plaire à des lecteurs intelligens et les attacher. Pour les autres ce n'est pas la peine d'y penser; l'histoire la plus décousue et la plus disloquée les enchantera, pourvu qu'elle les étonne, flatte les préjugés à la mode, et prodigue sans choix et sans nécessité des réflexions longues, entortillées ou hardies. Mais cette multitude prompte à admirer abandonnera cette histoire quand il paroîtra un autre mauvais historien. Pour moi qui, je crois, puis me mettre au nombre des lecteurs raisonnables, une histoire ne me plaira

point, qui ne parlera pas à ma raison; c'est par là qu'il faut commencer. L'instruction que j'attends ne doit point être pédante, elle me fatigueroit et me dégouteroit. Pour plaire aux bons esprits, elle doit en quelque sorte échapper à tous les autres. C'est la méthode qu'ont suivie les grands historiens dont je vous ai tant parlé. La plupart des lecteurs ne voient dans Thucydide, Tite-Live, Salluste et Tacite que des faits cousus les uns aux autres; ils lisent avec un plaisir médiocre, parce qu'ils n'apperçoivent aucun de ces traits de lumière qui fixent l'attention d'un lecteur éclairé. Pour moi, j'aime qu'un historien en me frappant vivement m'oblige quelquefois à suspendre ma lecture. Je ferme mon livre, j'admire, je réfléchis pendant une demi-heure, et je reviens avec un nouveau plaisir à une histoire qui me fait méditer.

Un lecteur raisonnable exige qu'une narration soit rapide, et veut cependant que rien ne soit oublié de ce qui doit la rendre très-claire et très-intelligible. Le principal art consiste donc à préparer le lecteur aux événemens qu'on va mettre sous ses yeux. Est-il rien de plus fastidieux qu'un M. Guibbon, qui dans

son éternelle histoire des empereurs romains, suspend à chaque instant son insipide et lente narration pour vous expliquer les causes des faits que vous allez lire ? Rien ne doit m'arrêter dans un récit, et il faut être clair, c'est la première loi de tout historien ; mais il faut l'être avec art pour ne pas me rebuter, et cette seconde loi n'est pas moins nécessaire que la première. Je me refroidis, je languis, si vous me laissez perdre de vue le terme où vous me conduisez. Je n'ai qu'une mémoire ordinaire, et sans doute il est de votre devoir de la soulager, en me rappelant ce que je puis avoir oublié dans un long ouvrage, et dont j'ai besoin dans ce moment pour vous entendre. Si l'histoire le fait comme M. Guibbon, je crois que sans son secours je me serois rappelé ce qu'il m'a déjà dit plusieurs fois, et je le repousse avec dédain. *Ars casum simulet*, disoit Ovide, dans une matière fort différente de celle que nous traitons ; et cette adresse n'est pas moins nécessaire aux historiens qu'aux amans. Les anciens dans cette partie comme dans tout le reste sont nos maîtres. Je vous parlois hier des harangues, et je vous prie, en relisant Tite-Live, de remar-

quer l'habileté avec laquelle il en sait tirer parti pour aider la mémoire de ses lecteurs, et soutenir leur attention.

Dans une histoire générale on prend une nation à sa naissance, et si l'historien est attentif à ne pas négliger le développement de son caractère et les progrès de ses mœurs et de sa politique, chaque événement qu'il présentera se trouvera naturellement préparé par celui qui l'a précédé, et préparera celui qui doit suivre. Si je ne me trompe, la première décade de Tite-Live m'explique les prodiges de constance, de patience, de courage ou plutôt de magnanimité que je dois lire dans la troisième. A côté des grands hommes qui doivent triompher d'Annibal, je ne serai point étonné de trouver quelques généraux avares qui profitent des malheurs publics pour accroître leur fortune domestique aux dépens des peuples d'Italie; car Tite-Live m'a peint les passions qui troublèrent la république naissante après la mort de Tarquin; elles se cachent, mais il a soin de m'apprendre qu'elles fermentent secrètement dans tous les cœurs, et je ne serai point étonné des excès monstrueux où se portera l'avarice, lorsque excitée par les dépouilles

de Carthage, de l'Asie et de la Macédoine, les richesses du monde entier ne pourront plus lui suffire.

On a besoin d'exposition dans une histoire générale, lorsque le peuple dont on écrit les événemens a affaire avec un nouvel ennemi. Alors l'historien doit s'étendre plus ou moins pour me le faire connoître, suivant qu'il est plus illustre, plus puissant, et qu'il expose ses ennemis à de plus grands dangers. Quel dommage que nous ayons perdu la seconde décade de Tite-Live ! Ce qu'il auroit d'abord dit du royaume de Pyrrhus et du caractère de ce prince, avant que de faire descendre son armée en Italie, et ensuite des Carthaginois avant que de raconter la première guerre punique, auroit été d'une grande instruction pour les historiens. Quoique bien inférieur à Tite-Live, Freinshemius, qui l'avoit pris pour modèle et n'avoit pas encore épuisé ses forces, traite dans son supplément ces deux objets d'une manière élégante et précise. Mais voulez-vous un modèle parfait en ce genre ? vous le trouverez dans Thucydide. On ne peut mieux faire connoître, ni la situation ni les intérêts des différens peuples qui habitoient la Sicile, où les

Athéniens vont témérairement porter la guerre.

Dans une histoire particulière, il n'en est pas de même. Comme dans les pièces de théâtre, il doit y avoir une exposition qui me fasse connoître les tems antérieurs par l'influence qu'ils ont sur l'événement qu'on va m'exposer, les maîtres de l'art en poésie ordonnent aux poëtes dramatiques de rendre cette exposition la plus courte qu'il est possible, et de se hâter d'en venir à l'action qui doit toucher et intéresser. L'historien n'est pas moins soumis que le poëte à cette loi ; elle est fondée sur la nature de notre esprit avide de connoître et pressé d'en venir à l'événement que vous lui avez annoncé. Ne dites que ce qui est indispensablement nécessaire pour l'intelligence de votre histoire. Instruisez assez le lecteur pour qu'il n'éprouve aucun embarras au milieu des faits que vous allez raconter. Plus vous serez simple, plus il saisira avec facilité vos idées, et se les rappelera quand il en aura besoin.

Dans tout le reste imitez Salluste, si vous le pouvez, mais non pas dans l'exposition de son Catilina. Après avoir fait le portrait de ce fameux conjuré,

pourquoi remonter jusqu'à l'arrivée d'Enée en Italie ? Salluste a beau parcourir cet espace de plusieurs siècles avec sa rapidité ordinaire, il est long malgré sa briéveté ; car ce qu'il dit n'étoit pas nécessaire pour les Romains de son tems ni même pour nous. Il suffisoit de dire que Rome, accrue par ses vertus, avoit vaincu le monde entier, et en avoit pris tous les vices qui ne pouvoient s'associer avec les anciennes lois et sa liberté. Il falloit passer brusquement au dixième chapitre, qui est la peinture la plus admirable des mœurs corrompues des Romains. Je m'attendrai à tout ce que la scélératesse peut imaginer de plus monstrueux ; cependant je serai encore étonné des projets de Catilina et de l'empire qu'il a pris sur ses complices. Je suis préparé à tout, et n'ayant rien prévu, ma curiosité excitée soutiendra mon attention.

Dans son histoire de la révolution de Gustave-Vasa, l'abbé Vertot fait son exposition avec toute la briéveté qu'on peut désirer, et cependant n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour l'intelligence des événemens. Aussi sa narration marche-t-elle avec une rapi-

dité admirable. Tout se développe sans efforts, et pour peu que je sache me rendre compte du plaisir que j'éprouve, je sais gré à l'historien qui ne me permet pas de m'égarer, et qui m'a mis à portée d'appercevoir la chaîne qui lie les causes aux effets.

Après vous avoir offert un modèle qu'on doit suivre, je vous citerai l'exposition de l'histoire de Charles XII, par Voltaire, qu'il faut se garder d'imiter. Que de choses inutiles qu'un historien ne se permet que quand il est fort ignorant ! Étonné de ce qu'il vient d'apprendre il ne doute point que ses lecteurs ne lui sachent gré de son érudition ; il ne veut rien perdre, il prodigue tout ce qu'il sait. Cependant que m'importe d'apprendre qu'on ne connoît en Suède que deux saisons, l'hiver et l'été ? A quoi bon m'entretenir vaguement des lois barbares et des mœurs sauvages des anciens Suédois ? elles avoient influé dans la révolution de Gustave-Vasa, mais il ne s'agissoit plus de tout cela dans l'histoire de Charles XII. Il falloit se borner à dire que la couronne héréditaire depuis Vasa, sans que la Suède se fût sagement précautionnée contre le pouvoir arbitraire,

étoit devenue despotique sous le père de Charles XII; et que ce prince, abusant des divisions de ses sujets pour les dégrader et les avilir, n'avoit pu cependant étouffer tout-à-fait cette élévation et cette grandeur d'ame qu'ils devoient au règne de Gustave-Adolphe. Au-lieu de l'exposition inutile que fait Voltaire, vous voyez qu'il auroit pu la rendre très-belle et très-intéressante, s'il eût su qu'elle doit servir à expliquer les causes des événemens.

Malheureusement Voltaire a fini tous ses ouvrages avant que d'avoir bien compris ce qu'il vouloit faire. N'êtes-vous pas étonné qu'un historien qui oublie de vous exposer la situation actuelle de la Suède, et qui ne prévoyant pas que le caractère extraordinaire de son héros doit causer une révolution dans les mœurs et le gouvernement des Suédois, ne s'occupe que du moment présent, porte tout d'un coup ses regards sur l'avenir pour ne faire qu'une nouvelle faute? En effet, au-lieu de me peindre dans son exposition le czar Pierre I, tel qu'il étoit encore quand la guerre commençoit, il le représente tel qu'il parut lorsque ses disgraces, qui n'avoient pu l'abattre, eurent

eurent développé toutes les ressources de son génie. Il naît de tout cela un embarras dont certains lecteurs ne s'apperçoivent pas, mais qui gêne ceux qui cherchent à se rendre compte des événemens. Après une exposition si vicieuse, vous auriez tort de vous attendre à une histoire raisonnable. Le héros agira sans savoir pourquoi, et l'historien marchera comme un fou à la suite d'un fou.

Je ne dois pas oublier de vous parler de l'exposition d'Hérodien, qui réunissant toutes les qualités qu'on peut désirer, est présentée de la manière la plus ingénieuse. Marc-Aurèle parvenu à un âge fort avancé, et touchant à sa fin, ouvre la scène la plus touchante. Je partage les vives inquiétudes dont ce prince et agité, en pensant qu'un pouvoir sans bornes va passer dans les mains d'un enfant de quinze ou seize ans. Ce père si vertueux se rappelle les excès de Dénys le tyran, les violences, les cruautés, le délire des successeurs d'Alexandre, et je tremble pour le sort des Romains. Ma crainte augmente, quand passant à des exemples domestiques il me présente les excès monstrueux de Néron, les cruau-

tés plus récentes de Domitien, et cette patience des Romains qui sollicite en quelque sorte les vices de leurs maîtres. Je ne doute plus alors que Commode ne soit corrompu et par sa fortune et par les mœurs publiques. Je suis attendri en lisant le discours que Marc-Aurèle mourant tient à ceux de ses amis qu'il a chargés de l'éducation de son fils. Servez-lui de père, leur dit-il, et répétez-lui souvent les dernières instructions que je viens de lui faire entendre. Voilà un de ces traits de génie qu'on ne peut trop admirer; et pour juger des malheurs que l'empire doit éprouver, soit au-dedans soit au-dehors, et des causes qui les produiront, je n'ai qu'à me rappeler les derniers momens de Marc-Aurèle que je ne puis oublier; tous les faits naissent les uns des autres, et je démêle d'avance la ruine de l'empire.

Mais avant que d'abandonner cette matière, permettez-moi d'observer que l'exposition d'une histoire particulière exige des détails plus circonstanciés, suivant que le peuple dont vous voulez m'entretenir a un gouvernement, des lois, des mœurs et un caractère qui ont une plus grande influence

dans les événemens. Mais une nation n'est-elle plus composée de citoyens, est-elle sans action sous la main qui la meut et la gouverne ? Il vous suffira de me faire connoître le caractère, les mœurs et les talens de ce personnage important.

Je suis ravi, me dit Cidamon en m'interrompant, et j'attendois avec impatience que vous en vinssiez à ces portraits qui répandent en effet la plus grande lumière sur l'histoire, et en sont un des plus beaux ornemens. Je les rencontre toujours avec plaisir. Tant mieux pour vous, mon cher Cidamon, repartis-je ; nos historiens ne vous en laisseront pas manquer, et leur imagination les sert à merveille. Mais pour moi, je vous l'avoue, je suis plus difficile, et ce n'est qu'à de certaines conditions que j'aime ces ornemens. Quand il paroît sur la scène un homme extraordinaire par ses vertus, ses vices ou ses talens, qui change les intérêts de son pays, donne une nouvelle force à sa constitution ou y porte atteinte, ayez soin de m'en faire un tableau. Ce seroit négliger de m'instruire, de me porter au bien ou de me détourner du mal, que de ne pas peindre un Aristide, un

Thémistocle, un Périclès, un Alcibiade, un Camille, un Décius, un Fabricius, un Scipion, etc. Entrez dans tous les détails, il n'en est point de petits pour de pareils hommes ; les bagatelles prennent alors un air de dignité et de grandeur. Mais que l'historien se garde bien de m'arrêter sur un personnage qui n'est pas digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Peignez-moi les hommes qui ont fait des révolutions et conduit de grandes entreprises dont ils ont été l'ame. Apprenez-moi comment leurs mœurs et leurs talens ont changé la face des empires et des républiques. J'aime à voir comment les événemens naissent de leur caractère ; et je sais gré à un historien qui découvre dans leurs passions et leurs talens la cause des faits que je pourrois regarder comme l'ouvrage de la fortune. Un caractère, fût-il méprisable, il me plaira, il m'attachera, pourvu qu'il en résulte un grand effet. C'est ainsi que nos historiens auroient pu tirer le plus grand parti de notre Charles VI, dont la folie tantôt stupide, tantôt furieuse, donna aux passions françaises un cours nouveau, et détruisit les opinions anciennes pour faire place à de nouvelles erreurs.

En me peignant un grand personnage, que l'historien se garde bien de me présenter un héros qui ne tiendroit point à son siècle ou qui n'auroit aucun défaut. Ce seroit ne pas connoître la nature. Le caractère personnel de chaque homme est toujours subordonné au caractère national, soit parce qu'on y tient par son éducation, soit parce qu'on est obligé de s'y prêter pour réussir dans ses projets. Les passions sont toujours les mêmes ; mais plus ou moins contraintes par les lois et les mœurs publiques, elles se montrent d'une manière différente. Manlius Capitolinus avoit toute l'ambition de Marius; mais Tite-Live se gardera bien de peindre le premier avec les mêmes couleurs qu'il a peint sans doute le second dans la partie de son ouvrage que nous avons perdue. Ces nuances délicates sont le fruit du génie, et j'aime à découvrir dans un homme extraordinaire ce qu'il tient de la nature et ce qu'il tient des circonstances. Manlius dans Tite-Live cache son ambition sous le masque des vertus les plus propres à plaire aux Romains ; et Marius, dans une ville déjà teinte du sang de ses citoyens, gouvernera en tyran une république

encore libre, mais qui ne mérite plus de l'être.

Rien n'est plus beau que le caractère de Catilina dans Salluste. Vous voyez un homme extraordinaire qui tient à-la-fois à la plus infâme corruption de son tems et aux idées de grandeur que Rome conservoit encore. J'aime à voir comment, du sein de la débauche, et avec le secours des coquins qu'il rend dignes d'être ses complices, il ose former une conjuration qui intimide ceux qui l'ont découverte. Tout ce morceau d'histoire est un chef-d'œuvre de caractères. Catilina agit avec la confiance que lui donnent son audace et les vices des Romains. Cicéron n'ose se fier aux loix dont il connoît la foiblesse dans le moment même qui les fait triompher pour la dernière fois. Caton, qui dans un siècle comme le nôtre enseveliroit sa vertu dans la retraite, doit à la philosophie stoïcienne une vertu qui n'est plus connue à Rome. Occupé de la justice seule et du salut de la république, quoi qu'il en puisse arriver, il opine dans le sénat comme s'il parloit encore à des Fabricius et à des Régulus; tandis que César, unissant à quelques vertus une ambition plus vaste que

celle de Catilina, regarde les troubles, la confusion et les vices des Romains comme les bases de la tyrannie qu'il médite.

Fuyons le merveilleux dans les caractères. Ce n'est pas sans raison, mon cher Cidamon, que je voulois hier que l'hitorien fît une étude sérieuse des passions. Sans ce secours, comment pourroit-il discerner ce que nous devons à la nature, et ce que nous devons à la fortune? La nature répand au hasard ses dons; d'une main libérale elle prodigue ces demi-vertus, ces demi-vices, ces demi-talens qui nous rendent propres à prendre tous les caractères qu'on voudra nous donner, ou plutôt à n'en avoir aucun. Quand elle veut traiter quelqu'un de nous plus favorablement, et former de ces hommes qui honorent l'humanité, elle leur donne une inclination dominante, et en même tems un esprit assez prompt, assez fertile, et assez juste pour la servir et préparer les succès dont elle a besoin pour se conserver, s'accroître et se fortifier. Jusqu'ici l'ouvrage de la nature n'est qu'ébauché, et ce sont les circonstances et les événemens qui nous entourent, nous frappent, nous intéressent, qui

excitent ou retardent les progrès de notre caractère, l'attiédissent ou lui donnent une nouvelle force : la fortune met la dernière main à l'ouvrage.

Les caractères des hommes les plus extraordinaires ont, si je puis parler ainsi, leur enfance, leur jeunesse, leur virilité et leur vieillesse ; c'est à ne pas confondre ces différens âges, et à distinguer ce que la nature et la fortune ont fait séparément et de concert, que paroît la grande habileté de l'historien. C'est à ce discernement que Tacite doit le charme secret qui m'attache à sa lecture. Il me montre dans Tibère l'ambition de César, qui ne peut être satisfaite que par le pouvoir le plus absolu ; mais elle est timide et circonspecte, parce qu'elle s'étoit façonnée sous un prince soupçonneux, timide lui-même, jaloux et plus à craindre que ne l'avoit été la république. Je vois avec plaisir qne Tibère, enchaîné par l'habitude, n'ose montrer son ambition à un sénat qui tremble à ses pieds. Il règne en esclave : de-là cette tyrannie dissimulée qu'il n'auroit point eue en régnant dans un pays accoutumé à la monarchie. Sa jalousie du pouvoir, toujours accrue et gênée par les obstacles

que lui présente son imagination, et sa timidité le suivent à Caprée; il n'y est pas voluptueux, il essaie seulement d'y consoler ou de tromper son ambition par des voluptés insipides.

Voilà comment un peintre habile des passions peint un caractère, et non pas en confondant tout, comme Sarrazin, dans le portrait qu'il nous fait de Valstein. Nos historiens modernes n'entasseroient point toutes ces belles antithèses dont ils sont si curieux, s'ils avoient étudié ce que les hommes doivent à la nature qui n'a qu'une marche égale et constante; et aux circonstances qui changent continuellement et obligent les passions à emprunter une forme différente pour parvenir à la même fin. Tous ces portraits de fantaisie qu'on met à la tête d'un ouvrage sont souverainement ridicules, et l'historien ensuite, pour soutenir son dire, tombe dans mille absurdités. Quoi qu'il en soit, je loue Sarrazin d'avoir abandonné son histoire à peine commencée; il auroit été prodigieusement embarrassé à faire agir son héros. En mettant sur la scène un grand homme, ne me parlez que des vertus qu'il a montrées jusqu'alors. C'est la règle que se sont faite les grands

historiens; et en effet que penseriez-vous de Salluste, si voulant peindre l'ambitieux Marius dans sa guerre de Jugurtha, il lui eût attribué, comme tenant à son caractère tous ces vices d'emprunt que les circonstances le forcèrent d'adopter? Si vous le voulez, à la fin de votre histoire, aidez-moi à me faire le portrait fidèle d'un grand homme. Indiquez-moi la qualité dominante qui ne l'a jamais abandonné, mais qui, comme un Protée, a pris des formes différentes. Je tirerai alors de vos écrits une instruction utile, j'apprendrai à connoître les hommes qui sont sous mes yeux, j'apprendrai à me connoître moi-même, et à me défier de la fragilité des vertus humaines.

Je n'y puis résister, continuai-je, et pour vous donner un modèle du plus ridicule et du plus mauvais portrait que je connoisse, il faut, avec votre permission, que je vous dise de quelle manière le père du Cerceau barbouille le caractère du célèbre Rienzi. Il nous apprend que « cet homme étoit né dans la lie du peuple, mais qu'il fit d'excellentes études, et qu'ayant autant d'esprit que d'élévation dans les idées, il devint très-habile, acquit la réputa-

tion d'un homme extraordinaire, et mérita l'estime et l'amitié de Pétrarque. Il étoit éloquent, dit l'historien, il étudia l'antiquité et la compara au tems où il vivoit; et tiroit de là des réflexions sur lesquelles il régla tout le plan de sa conduite. Cet homme est occupé à méditer Cicéron, Valère-Maxime, Tite-Live, Sénèque et surtout les commentaires de César. Sa taille est avantageuse, son air est noble ». A quoi aboutira tout cela? A nous dire des choses incroyables: « qu'il avoit un mêlange singulier de vertus et de vices, de belles qualités et de défauts, de talens et d'incapacité, qui sembloient se contredire, et qu'il réunissoit cependant au suprême degré ». Concevez-vous après cela le bon esprit de Rienzi, son élévation d'ame, ses bonnes études? Du Cerceau court ensuite à bride abattue dans les antithèses et les absurdités ». Son héros est spirituel et grossier, fourbe et simple, fier et souple, prudent et aventurier. On pourroit le prendre, ajoute-t-il, pour un profond politique et pour un insensé, capable des entreprises les plus téméraires; il avoit une frayeur naturelle qui ne lui permettoit pas de

les pousser. Trop peu de jugement pour s'embarrasser des obstacles, trop de lâcheté pour les suivre. Sa bravoure alloit jusqu'à l'intrépidité, et devenoit incontinent foiblesse ». Que d'absurdités ! ce n'est pas tout, il nous apprend que « la fourberie de Rienzi étoit fondée sur la simplicité même, que son hypocrisie avoit sa source dans une espèce de simplicité. Il étoit assez ambitieux pour concevoir le dessein d'une sorte de monarchie universelle ; fou jusqu'à l'extravagance (ce sont ses termes je m'en souviens bien) et sensé jusqu'au raffinement de la sagesse ».

Vous avez raison, dit Théodon en riant, et voilà sans doute un chef-d'œuvre dans le genre impertinent. Mais je crois, ajouta-t-il, qu'après l'avoir lu vous n'avez pas été tenté d'aller plus avant. Je vous demande pardon, répondis-je, et j'ai eu la curiosité de voir comment l'historien se tireroit d'affaire. J'ai été étonné de trouver un homme de mérite que son historien n'avoit pas compris ; fort supérieur à ses contemporains, et qui dans un siècle plus heureux auroit exécuté de grandes choses. Vivement frappé de la différence qu'il voyoit entre le gouvernement des an-

ciens Romains et celui des papes exilés alors de leur capitale où ils ne savoient pas régner, il s'indigne de l'humiliation de sa patrie et veut la venger. N'espérant de secours que d'un peuple qui n'étoit qu'une vile canaille opprimée par les barons, et ne pouvant agir ni comme un prince ni même comme un grand seigneur, il est obligé de sonder les esprits avec une extrême circonspection, de s'expliquer d'une manière hiéroglyphique, et avant que de vouloir établir la liberté, il veut savoir si la multitude la désire, et mérite d'avoir un tribun. Je conviens que tous les moyens que Rienzi emploie sont très-extraordinaires; mais relativement au point d'où il partoit et à la fin qu'il se proposoit, ils sont très-sages et très-prudens. Ce tribun de la nouvelle Rome, qui sans doute auroit fait un rôle considérable dans l'ancienne, ne fit qu'une faute, mais capitale et qui ruina nécessairement ses espérances et ses projets. L'ambition de Rienzi, en le faisant armer chevalier, ne paroît plus que celle d'un bourgeois. Pour faire le gentilhomme, il ne s'apperçoit pas qu'il dégrade sa qualité de tribun qui l'élevoit au-dessus de la noblesse. Un moment

de distraction, un moment de foiblesse le perd entièrement. Il ne peut plus réussir, parce qu'il est méprisé de la noblesse qui l'adopte, et haï du peuple dont il se sépare. De-là des efforts impuissans pour ranimer une autorité expirante, et les moyens tout nouveaux qu'il employoit pour se rétablir, mais qui n'inspiroient plus ni la même confiance, ni la même crainte. En voilà assez sur un morceau d'histoire qui demandoit un Salluste, et malheureusement défiguré par un poëte très-médiocre qui a eu l'ambition d'être le dernier des mauvais historiens.

Pour juger avec fidélité les hommes qui ont paru sur le grand théâtre du monde, que l'historien étudie et démêle la passion qui forme, si je puis parler ainsi, la partie principale de leur caractère. Comparez leurs différentes actions entr'elles. Suivez, étudiez votre héros dans les différentes conjonctures où il s'est trouvé. Quoique altérée par différens accidens, et même déguisée sous des formes nouvelles, la même passion se montre-t-elle toujours ? Vous êtes bien avancé, vous connoissez le principe qui fait agir l'homme que vous voulez peindre. En y réfléchissant, vous décou-

vrirez même de quelles modifications ce principe dominant est susceptible, soit par différence des conjonctures, soit par celles des passions subalternes qu'il s'associe. En voyant le point d'élévation où Sylla est parvenu, je suis tenté de lui attribuer une ambition sans bornes; mais je ne verrai en lui que l'ambition ordinaire d'un citoyen, quand j'aurai remarqué qu'il a été forcé de se rendre le maître du monde pour résister à Marius qui le vouloit perdre; qu'il a abdiqué la dictature, et n'a pas attendu qu'on l'assassinât. Marius a véritablement une ambition sans bornes. Quelle que soit sa fortune, il n'en est jamais satisfait, les succès agrandissent son ambition, les disgraces l'irritent, et les moyens les plus odieux lui paroissent légitimes s'ils sont utiles à ses vues. Qu'un historien se garde de penser que la passion dominante, l'ambition par exemple, ait toujours la même marche. Celle de César et de Pompée n'est pas la même. L'un machine la ruine de la république, il ne voudroit pas que la dictature fût un bienfait de ses concitoyens qu'il méprise, il veut la conquérir à Pharsale. L'autre, élevé et formé dans le parti de Sylla, désiroit que les

Romains, incapables de se gouverner, lui eussent déféré en supplians le pouvoir souverain. Pour se dépouiller de l'habitude de ses premières années, il a besoin que l'ambition de César exalte la sienne en la rendant plus active; et sa colère auroit rendu sa tyrannie aussi dure que celle de César devoit être douce et tempérée.

Qu'on ne se hâte point de prononcer sur le caractère d'un homme. On courroit risque de se tromper, si on en vouloit juger par ses premières actions. Richelieu et Mazarin, si différens l'un de l'autre dans tout le cours de leur vie, se sont élevés à la fortune par les mêmes moyens; dans leur intrigue basse et artificieuse je ne vois d'abord que la même ambition. Attendons, les circonstances vont bientôt développer et me découvrir les passions subalternes qui se louent pour ainsi dire au service de la passion dominante, et lui donneront des teintes différentes. Il faut, me diraije, que Mazarin n'eût qu'une ambition timide, sublime, soupçonneuse, et patiente, puisqu'il intrigue encore en maniant l'autorité absolue du roi, comme il avoit intrigué pour s'en emparer. Il me paroît que Richelieu a dû faire un

effort pour s'abaisser à l'intrigue, et qu'il s'en consoloit par l'espérance du succès. Dur, fier, impérieux dès qu'il peut l'être, il subjugue Louis XIII pour faire trembler les courtisans et l'intrigue. Vous diriez qu'il veut se venger de ses premières bassesses et les réparer. C'est plus par la force de son caractère qu'il étonne ses ennemis et réussit, que par les lumières de son esprit et la sagesse de ses projets.

A la tête des états et des affaires on ne voit que de fausses vertus, et si je puis parler ainsi, de faux vices. Comment parviendrai-je à les démêler, si le tems ne vient à mon secours en me montrant ces grands personnages dans des attitudes et des circonstances différentes ? Tandis que la multitude, toujours prête à s'engouer, croit voir un modèle de désintéressement, de générosité et d'amour du bien public, je suspends mon jugement. Toute vertu qui veut étonner me paroît suspecte. Je sais qu'une passion dominante est capable de faire de grands sacrifices, et que dans des tems plus heureux elle espère de dédommager les passions qui la servent. Mais on ne finiroit point sur cette matière, abandonnons-la cependant,

mon cher Théodon, pour passer à l'ordre, sans lequel un historien ne jouira jamais que d'une réputation très-médiocre.

L'ordre est ce qu'il y a de plus nécessaire dans un ouvrage; et il n'en faut pas d'autre preuve que cette foule de livres, pleins d'excellentes choses, qui cependant n'instruisent point, parce qu'ils fatiguent et dégoûtent la plupart des lecteurs. Nous l'avons tous éprouvé; une vérité paroît douteuse si elle n'est pas préparée par ce qui la précède; et une beauté déplacée est un défaut; mise à sa place, elle acquiert un nouveau prix.

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor;
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici;
Pluraque differat, et præsens in tempus omittat.

Si ce que vous venez de m'apprendre m'explique d'avance ce que vous allez dire, mon esprit ne sera point arrêté, et je dévorerai une lecture qui m'entraîne. Mais je ne sais si un historien n'a pas plus de peine à trouver cet ordre que tout autre écrivain. Il est accablé sous le nombre prodigieux de ses matériaux; s'il ne sait pas les arranger pour former un édifice régulier, je me

perdrai dans un labyrinthe sans issue. Je l'ai éprouvé en lisant l'histoire de la maison de Stuart par Hume. Au-lieu de ce qu'on m'avoit promis, je n'ai trouvé que des mémoires pour servir à l'histoire ; et comment pourrois-je approuver un ouvrage que, soit par ignorance de son art. soit par paresse ou lenteur d'esprit, l'historien n'a qu'ébauché ? Tous ces faits décousus échappent à ma mémoire, j'ai perdu mon tems, et je ne puis juger des événemens qu'on a mis sous mes yeux.

C'est en vain que vous vous flatterez d'établir cet ordre lumineux dans votre histoire si vous n'en avez pas médité séparément toutes les parties. Rapprochez-les les uns des autres pour appercevoir leur rapport le plus naturel. Avec le secours de nos études préliminaires, cherchez à les placer de façon qu'elles se prêtent une lumière réciproque. En un mot, suivez le précepte d'Horace, rendez-vous maître de votre matière.

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Cet ordre consiste en grande partie dans l'exposition dont je vous parlois

il n'y a qu'un moment. Dès que l'historien se sera fait une idée bien nette de ce qu'il se propose, il lui sera, je crois, facile d'écarter les faits stériles ou étrangers et de faire appercevoir à ses lecteurs l'influence des événemens les uns sur les autres. Remarquez, je vous prie, qu'il y a dans tous les états, dans toutes les entreprises, dans toutes les affaires, un ou deux points principaux qui décident du succès, et entraînent comme un torrent les accidens particuliers. Dans le gouvernement ou l'administration d'une société, c'est la connoissance de ces points décisifs qui fait le grand homme d'état, et ce n'est qu'autant qu'il ne le perd jamais de vue et qu'il s'y attache fortement qu'il peut s'assurer du succès. Il en est de même de l'historien; c'est sur ces objets qu'il doit fixer son attention et la mienne. Alors il trouvera sans peine l'ordre le plus lumineux. Tout devient simple; je m'instruis sans effort; les faits se gravent dans ma mémoire, parce que je ne perdrai point de vue la chaîne qui les lie, et cette chaîne sera le fil d'Ariane qui empêchera ma raison de s'égarer. Tel est l'art admirable de Tite-Live dans toute son his-

toire ; et pour ne vous en donner qu'un exemple, rappelez-vous comment dans sa troisième décade, ayant à nous présenter à-la-fois une foule d'objets, il attache nos regards et notre attention sur Annibal seul, dont le génie balance et la fortune des Romains et la fait chanceler. Tout ce qui se passe hors de l'Italie n'est relatif qu'à ce général des Carthaginois. Rome par ses diversions ne songe qu'à diminuer les forces d'Annibal, et empêcher que Carthage ne puisse réparer les pertes qu'il fait par ses victoires mêmes.

Quand un état est assez heureux ou assez sage pour connoître ses forces, les ménager et ne point tenter plusieurs entreprises à-la-fois, son historien sera plus à son aise ; et pour mettre un grand ordre dans sa narration, il n'aura qu'à suivre avec fidélité celui des événemens. Mais si cet état, par ignorance de ses intérêts, ou par une sorte de fatalité, se laisse engager dans plusieurs affaires à-la-fois, sans distinguer celle qui doit être la principale et celles qu'il ne faut regarder que comme de simples accessoires ; je craindrai que l'historien ne fasse pas de

meilleure besogne que la république dont il écrit l'histoire. Tandis que les administrateurs ne sauront ni ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent faire, vous verrez que l'historien, qui n'est pas plus habile qu'eux, enfilera les uns à la suite des autres, des événemens qui vous ennuiront, parce qu'ils n'aboutissent à rien. L'auteur, fatigué lui-même de sa maigre narration, ne vous offrira que des peintures mesquines et rebutantes. Ne se proposant aucune vue principale, il abandonne mal-à-propos l'objet qu'il traite ; pour le reprendre mal-à-propos et l'abandonner encore sans raison. Il coupe les événemens, il les hache, et ne les présente jamais dans leur juste proportion.

Quelle ressource reste-t-il alors à un historien ? Celle d'être un peu plus habile que ses héros. En sentant l'embarras où le met leur politique embarrassée, qu'il ne le dissimule point, et qu'il en avertisse son lecteur : il me semble que je suis moins impatient quand on m'a demandé de la patience. Que par des réflexions profondes, mais toujours très-courtes, il m'avertisse des fautes du sénat et des généraux ; qu'il s'élève au-dessus d'eux, je le suivrai ;

et dans une narrasion fastidieuse je serai soulagé et soutenu par le plaisir de me croire supérieur aux hommes dont je lis l'histoire ; leur fautes, en m'éclairant, me dédommageront de mon ennui. Cependant au milieu de cette confusion, l'historien ne doit pas négliger de se faire un ordre. Il y en a un qui se présente naturellement à tout le monde, c'est de s'attacher à l'affaire principale, d'en faire le centre de son tableau, et de placer les personnages moins importans à la bordure. Les lecteurs faits pour admirer une histoire médiocre seront contens ; mais les autres demandent plus d'habileté. Il me semble que dans ces sujets ingrats je désirerois que l'historien me fît connoître par quels accidens ou par quels hasards on arrive enfin au dénouement sans s'en douter. Puisque l'imprudence laisse alors une libre carrière à la fortune, je voudrois qu'elle y jouât son rôle ; je voudrois voir comment en épuisant leurs ressources, les états se détachent de leurs espérances, et renoncent enfin à une entreprise dont les revers et les succès sont compensés et se succèdent lentement.

Indépendamment de cet ordre gé-

nésal qui doit être l'ame d'une histoire instructive et intéressante, il y a un ordre particulier qui me montre la place où chaque chose doit être mise. Par exemple, l'abbé Dubos dans son histoire de la ligue de Cambrai réserve pour son dernier livre un morceau sur le commerce, auquel les Vénitiens devoient les richesses dont ils eurent besoin pour soutenir la guerre contre tant d'ennemis conjurés. Ce détail préparatoire devoit visiblement être placé au commencement de l'ouvrage. Quand l'historien m'explique comment Venise a pu suffire aux frais de la guerre, je n'en suis plus curieux si je suis un de ces lecteurs qui ne s'embarrassent point de connoître les causes des événemens; je suis faché qu'on m'arrête quand je cours avec impatience au dénouement, et de dépit je ferme mon livre. Si je suis un lecteur plus intelligent, je maudis en termes assez durs l'historien mal-adroit qui vient m'éclairer trop tard.

Je n'ai point lu l'hsitoire de l'Amérique par Robertson; mais si on ne m'a point trompé dans l'espèce d'extrait qu'on m'en a fait, il me semble que cet ouvrage rempli de choses curieuses et même excellentes ne peut pas cependant

pendant être proposé comme un modèle. Pourquoi, je vous prie, perdre tout le premier livre à me parler de la navigation des anciens, de leur commerce et de leurs découvertes géographiques? Tout ce morceau peut être fait avec beaucoup d'érudition, de justesse et de précision; mais ce n'est pas cela que je cherche, je veux savoir sur quelles raisons on soupçonnoit l'existence d'un nouveau monde; je veux connoître Christophe Colombet les rares et grandes qualités qui le mettent en état d'exécuter l'entreprise prodigieuse qu'il médite. Tout le second livre, m'a-t-on dit, est destiné à satisfaire cette curiosité; mais par le détail qu'on m'en a fait je demande si Tite-Live n'auroit pas été plus court. Se seroit-il permis de m'apprendre mille choses qu'il est bon de savoir, mais dont je ne me soucie point dans le moment où je suis impatient d'apprendre comment les Européens ont soumis un vaste pays, qui en nous prodiguant l'or et l'argent nous a appauvris, et dont la possession est devenue parmi nous un nouveau germe de querelles, de dissensions et de guerres?

Le troisième livre contient l'histoire

de la découverte et de la conquête des îles et le récit de quelques tentatives sur le continent. C'est dans le livre suivant, m'a-t-on ajouté, que l'auteur traite de la vie des Sauvages, la compare à la vie civilisée, et commence à parler des mœurs américaines. Je crois que tous ces différens morceaux sont dignes du plus grand philosophe; mais je crains toujours que la grande envie d'étaler de la philosophie et des connoissances ne gâte l'histoire qui doit marcher sans ostentation, rejeter tout ce qui n'est pas nécessaire, et ne séparer que des ornemens qui lui conviennent: ne sentez-vous pas que tout ordre est bouleversé? En plaçant le quatrième livre avant le troisième, il me semble que j'aurois lu avec plus de plaisir et d'intérêt les exploits de Colomb et des Espagnols. Robertson n'auroit pas dit, il est vrai, une foule de choses que je ne lui demande pas dans ce moment, mais il auroit fait une excellente exposition dont j'ai besoin.

C'est dans son exposition qu'un historien doit avoir tout l'art qu'un grand poëte dramatique emploie pour me préparer à sa tragédie ou à sa comédie. Un personnage s'abandonne-t-il

au plaisir de dire de belles choses? Un censeur sans être trop sévère le sifflera, et il aura raison. On ne sauroit trop se hâter dans le commencement d'un ouvrage d'aller au fait, car l'esprit est impatient et n'a encore aucun besoin de se reposer.

Le même désordre, à ce qu'on m'assure, règne dans tout cet ouvrage. L'auteur consacre le cinquième livre à la conquête du Mexique, et le sixième à celle du Pérou; et revenant ensuite sur ses pas, il nous entretient dans le septième livre de la civilisation à laquelle ces deux royaumes étoient parvenus. N'auroit-il pas été infiniment plus convenable, en faisant entrer Colomb dans le Mexique, de nous avertir que ce capitaine n'auroit plus affaire à des Sauvages grossiers, paresseux, énervés et timides comme ceux de Saint-Domingue et des autres îles? mais à un peuple civilisé qui s'étoit fait une forme régulière de gouvernement, et qui auroit résisté aux Espagnols et à leur courage enflammé par l'avarice; si n'étant pas confondu par la nouveauté du spectacle et des dangers qui le menaçoient, il n'avoit éprouvé cette surprise et cette terreur qui glacent l'esprit, et dont les

peuples de l'ancien monde ont souvent été les victimes. Je le répète, mon cher Théodon, en suivant l'ordre dont je parle, l'auteur auroit été obligé d'abandonner une grande partie de ses remarques et de ses réflexions; et pour employer le reste, de façon que la narration toujours claire ne fût point surchargée et ralentie dans sa marche, il auroit fallu se donner beaucoup de peine. Mais ce n'est pas mon affaire, et comme Despréaux se vantoit d'avoir appris à Racine à faire difficilement les vers, je ne serois pas fâché qu'on me reprochât d'apprendre aux historiens à faire difficilement leurs histoires. On ne sauroit trop les avertir de ne rien négliger pour ramasser beaucoup de faits et de réflexions; mais il est encore plus important de leur dire qu'ils ne doivent pas se servir de toutes leurs richesses, et si je puis m'exprimer ainsi, que les rognures de tout ouvrage et sur-tout d'une bonne histoire doivent être plus considérables que l'ouvrage même.

On ne vous a point trompé, me dit alors Théodon, j'ai lu l'histoire d'Amérique avec la plus grande avidité, et j'ai voulu la relire une seconde fois; mais je vous l'avouerai, je n'ai point eu

alors le plaisir auquel je m'attendois, cette seconde lecture a été froide et languissante; je quittois mon livre sans regret, je le reprenois sans empressement; et les réflexions que vous venez de faire me découvrent les causes de ce changement. De quelque manière que soit faite une histoire, je sens qu'elle peut plaire d'abord et attacher, quand elle expose des événemens également ignorés et importans. Alors on confond en quelque sorte le mérite de l'historien avec celui de ses héros, mais à une seconde lecture tout ce cahos se débrouille, on ne juge plus que l'historien et son art, et des événemens qui ne sont plus nouveaux et qui sont mal contés nous ennuient. L'ouvrage est relégué dans le coin d'une bibliothèque, et sans le lire on se contente quelquefois de le consulter.

A présent, continua Théodon, que je commence à avoir des idées plus nettes des devoirs de l'historien, j'aurois beaucoup de choses à vous dire sur l'Amérique de Robertson. Faute d'embrasser à la fois tout son sujet et de l'examiner en politique, il me donne des espérances et les trompe; il m'annonce que la découverte de l'Amérique

est l'événement le plus heureux pour les hommes, et en avançant dans ma lecture, je vois que les seuls géographes y ont gagné quelque chose. Le Nouveau-Monde vaincu et dévasté n'obéit pas à de meilleures lois que celles de Monthésume et des Caciques; tandis que le nôtre n'a gagné que des richesses inutiles et tous les vices qui en devoient naître. Mais en voilà assez, et je suis fâché de vous avoir interrompu; revenons, je vous prie, à l'ordre dont vous nous entreteniez.

Soit, mon cher Théodon, répartis-je, cet ordre que vous aimez est l'écueil de la plupart des écrivains. On diroit que les uns, tant ils sont négligens à cet égard, n'ont jamais fait attention que c'est de là que résulte cette magie, ce charme secret qui embellit les beautés mêmes, et attache et entraîne le lecteur sans qu'il s'en apperçoive. Les autres, dominés par une imagination qui fait tort à leur jugement, ne voient jamais que le morceau qu'ils traitent; et sans égard ni à ce qui précède, ni à ce qui doit suivre, se contentent de faire de belles tirades; croyant que c'est de là que dépend la perfection d'un ouvrage. Mais contentons-nous de

quelques réflexions relatives à l'art d'écrire l'histoire.

Quoique la chronologie, c'est-à-dire, l'ordre des tems, doive être respectée, l'historien cependant n'en doit point être esclave. Quand vous avez entamé un fait important, gardez-vous, en le hachant et en le découpant, de le dégrader; ne l'abandonnez point dans le moment que vous avez excité ma curiosité. Cette règle est d'autant plus certaine, que les plus grands historiens, tels que Tacite et Grotius, s'y sont soumis dans leurs annales mêmes; forme d'histoire qui étant très-propre, comme nous en sommes convenus, à faire connoître comment se sont formées les lois, les mœurs et les coutumes d'un peuple, à sa naissance ou dans le cours d'une révolution importante, se fait une loi de rapporter les faits par ordre de date. Ces deux historiens connoissoient les hommes, et sachant que pour les instruire il faut leur plaire et les attacher, ils ont quelquefois anticipé sur les tems, et se sont contentés d'en avertir leurs lecteurs. Tacite s'est oublié une fois dans le troisième livre de son histoire. C'est quand, frappé des grands troubles de

la Germanie qui faillirent à ruiner les affaires des Romains sur cette frontière, il les annonce et promet d'en parler bientôt. C'est, si je ne me trompe, une mal-adresse d'annoncer les faits importans qu'on ne raconte pas sur-le-champ. L'esprit inquiet du lecteur se partage, il se porte en avant, est distrait de l'objet qui est sous ses yeux et se laisse échapper.

On a dit que l'art des transitions est l'art le plus difficile pour un historien, et j'avoue que dans la plupart de nos histoires elles sont triviales, insipides, plates, dures ou forcées. Mais je crois avoir remarqué que ce défaut rebutant tient à la précipitation avec laquelle on commence son ouvrage, avant que d'avoir sérieusement médité sur toutes ses parties et sur la place qu'elles doivent occuper. Tant que je n'ai point découvert la liaison la plus naturelle des événemens, il faut nécessairement que, pour les coudre les uns aux autres, j'emploie une ou deux phrases dégoûtantes, ou que dans ce passage trop brusque mon lecteur éprouve un soubresaut violent. Je marche au-contraire sans embarras à la suite d'un historien ami de l'ordre; un mot lui

suffira pour faire une transition ; et souvent même lui sera inutile, si sa narration est rapide et son style serré.

Si vous être obligé d'interrompre votre narrasion pour donner un éclaircissement nécessaire, soyez sûr que vous avez manqué l'ordre que vous deviez suivre. Retournez sur vos pas, voyez s'il ne manque rien dans votre exposition. Peut-être qu'un mot heureusement placé deux ou trois pages plus haut auroit suffi à votre lecteur. Quoi qu'il en soit, travaillez, méditez jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de vous passer de cet éclaircissement ou de le rendre agréable. Les habiles historiens se servent alors d'une harangue qui anime la narration, ou m'instruiront en me peignant les inquiétudes et les alarmes publiques. Enfin j'aimerois encore mieux ces historiens grossiers qui bonnement mettent au bas des pages en guise de notes, ce qu'ils n'ont pas l'art d'enchasser dans leur narration.

Il me semble que l'histoire du concile de Trente par Fra-Paolo est à l'égard de l'ordre, un modèle qu'on ne peut trop étudier et imiter. Cette histoire particulière est en quelque sorte l'histoire générale de l'Europe, pendant

les tems qu'elle fut barbarement déchirée par les querelles envenimées des théologiens, le fanatisme aveugle des peuples, et l'ambition malentendue des princes et des grands. Dans ces fatales circonstances on crut qu'un concile général, en rapprochant les esprits, pourroit calmer les haines, éclairer l'erreur et rendre à la religion sa dignité. Jamais exposition d'une histoire particulière n'embrassa à la fois plus d'objets différens; et bientôt Fra-Paolo va présenter sur le même théâtre une foule de personnages tous importans, mais dont les intérêts, les vues et la conduite sont nécessairement opposés. Tandis que quelques princes demandent avec empressement que les pères du concile s'expliquent et fassent connoître la vérité, d'autres moins religieux qui se défient, si l'on peut parler ainsi, des décisions du Saint-Esprit, et craignent qu'il ne soit contraire à leurs intérêts, favorisent la politique tortueuse de la cour de Rome plus jalouse, selon Fra-Paolo, de son pouvoir que du dépôt de la foi, et qui étoit alors, disoit-on, opiniâtrément résolue de ne pas réformer les abus du clergé. Cependant il faut développer

les intrigues des légats, et la servitude des évêques ultramontains, faire haranguer des théologiens dont la scholastique épouvante les oreilles et la raison, peindre l'obstination des novateurs, et donner une idée des guerres fatales qui continuent, et dont les succès ne sont jamais indifférens à la politique de la cour de Rome, et des états qui désirent ou craignent les décisions du concile.

Je sais que Fra-Paolo est suspect à notre religion. On dit qu'il n'étoit pas ennemi des novateurs ; cela peut être, et on a fait le même reproche à plusieurs grands hommes de ce tems-là. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit, je ne considère ici cet historien que par l'art avec lequel il arrange et dispose les différens événemens qu'il met sous nos yeux. Voyez avec quelle simplicité tout ce cahos se débrouille, par quelles transitions naturelles l'historien passe d'un objet à l'autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, et me conduit à un dénouement auquel je suis préparé.

Cidamon m'interrompit par quelques plaisanteries sur les théologiens ; car sans cela on ne seroit pas aujourd'hui

philosophe. Fort bien, lui dit Théodon en riant, mais avec votre permission revenons à nos historiens qui sont meilleure compagnie. Puisque vous le voulez, repris-je, je voudrois que pour instruire ses lecteurs et leur plaire, un historien ne négligeât rien pour en mériter la confiance. Nous l'éprouvons tous les jours : les mêmes faits rapportés par une personne dont nous estimons le jugement et la probité ne nous affectent-ils pas différemment que quand ils nous sont racontés par un homme prévenu de quelque passion, ou incapable de juger de ce qui se passe sous ses yeux? Un historien, qui par ses études se sera rendu digne d'écrire l'histoire, méritera surement l'estime et l'amitié de ses lecteurs. Ses lumières nous préviendront en sa faveur, il nous apprendra à trouver en nous-mêmes ces sentimens de noblesse, de grandeur et de liberté qu'une mauvaise éducation et les mœurs de notre siècle peuvent avoir étouffés, mais qui sont si naturels et si vrais que nous en retrouvons le germe en nous, quand un historien habile sait intéresser notre cœur. Que voulez-vous attendre d'un écrivain qui, se mettant aux gages d'un libraire,

émousse ou déguise la vérité pour n'offenser personne et mériter une pension? Comment un pareil historien auroit-il les qualités que Lucien désire ? Qu'il soit libre, dit-il, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien, qu'il préfère la vérité à ses amis, qu'il songe à plaire à la postérité plus qu'à ses contemporains, qu'il n'ait rien de flatteur ni de servile, au-dessus des préjugés de tous les gouvernemens, qu'il ne soit d'aucun pays ni d'aucune religion.

C'est par l'amour de la vérité qu'on méritera une confiance générale; mais croira-t-on que l'historien sacrifie à cette vérité, quand il s'affectionne pour des personnages qui ne paroissent pas dignes de son admiration ? L'engouement indique toujours un esprit faux dans l'historien, et sert mal le héros qui le fait naître. Ne donnez des louanges que très-sobrement pour ne pas dégrader la personne que vous voulez élever. Strada est insupportable, à force de me louer Alexandre Farnèze, il me feroit presque douter de sa probité et de ses talens. Pourquoi le comparer à César, à Scipion, et à Alexandre ? Le ton du Panégyrique avilit l'histoire. Dans sa relation du siége de Dunkerque, Sar-

razin a la même mal-adresse, et je suis persuadé que le grand Condé rioit de la sottise de son flatteur. On pourroit peut-être le blamer avec moins de danger, parce que la malignité humaine est assez indulgente à cet égard, et que la critique a un air de fierté et d'indépendance. Cependant on a reproché à Tacite de chercher dans le fond des cœurs des vices secrets et d'interpréter en mal les actions de ses personnages. Il le fait souvent; mais peut-on croire qu'il ait tort? En écrivant l'histoire du siècle le plus corrompu, dans un tems où toutes les vertus et tous les vices étoient masqués, n'auroit-il pas passé pour une dupe, s'il eût ajouté foi aux vaines apparences par lesquelles on vouloit tromper la multitude? Nos historiens modernes auroient très-souvent besoin de la précaution sage de Tacite. Quoi qu'il en soit, évitez tout trait de satyre. Ne relevez que les fautes qui ne seroient peut-être pas apperçues par les lecteurs; et n'allez pas faire le rôle ennuyeux de déclamateur, quand vous racontez un événement infâme et odieux.

La vérité n'est pas quelquefois vraisemblable, et il n'en faut pas davan-

tage pour qu'un historien qui se pique d'être philosophe, sans avoir trop étudié les travers de l'esprit humain et les caprices de nos passions et de la fortune, rejette comme une erreur tout événement qui lui paroît extraordinaire : c'est la manière de Voltaire. Un autre assez docile à son imagination pour avoir peu de jugement, voudra embellir l'histoire et la rendre plus piquante en mettant une couche de merveilleux sur les faits qu'il raconte. Je veux, par exemple, que la conjuration du comte de Fiesque ait été conçue, ménagée et conduite comme le rapporte le cardinal de Retz dans un ouvrage de sa première jeunesse. Si je ne suis pas le plus fou des conjurés, je ne comprendrai rien aux manœuvres du comte de Fiesque. Le merveilleux par lequel on a voulu m'étonner et m'intéresser, me paroîtra un délire insensé ; et loin d'applaudir à l'historien, je le plaindrai de n'avoir pas supprimé cette production de son imagination, quand l'âge et l'expérience eurent mûri son jugement.

Dans une histoire qui ne court point après le merveilleux, on trouve quelquefois un air de roman qui la défigure. Qui pourroit lire avec quelque confiance

le don Carlos de l'abbé de Saint-Réal, et son histoire de la conjuration de Pison contre Néron ? Le romancier se décèle à chaque page, et peut-être que cette idée me suit malgré moi quand je lis les ouvrages où il n'est qu'historien : je crains de donner ma confiance trop aisément à un écrivain qui a voulu se jouer de ma crédulité, et qui ne se faisoit pas un scrupule de gâter à-la-fois l'histoire et le roman par leur mélange insipide. A plus forte raison défendrois-je donc à un homme, connu par des ouvrages qui blessent les mœurs et la morale, d'oser écrire l'histoire ; à moins que par l'effort d'une raison supérieure il ne fût capable, comme Salluste, de se séparer de ses vices, de les condamner et de présenter aux hommes les vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Tout ce qui décèle la bassesse de l'ame nuit à l'historien qui veut m'instruire et me plaire ; si je ne me laisse pas séduire et corrompre, je dois le mépriser.

Mais laissons la morale, et bornons-nous à l'art de l'historien. Si un poëte épique, qui va faire agir les dieux et créer des héros à sa fantaisie, se rend ridicule par un début amphatique ;

combien un historien qui ne met sur la scène que des hommes, doit-il être plus modeste ? Imitez Tite-Live. Si par hasard je vous parois trop sévère, prenez-vous-en à Lucien. Il se moquoit des historiens de son tems qui promettoient des merveilles, il les compare à des enfans qui se joueroient sous le masque d'Hercule ou de Titan. Ne mettez point, dit-il encore, la tête du colosse de Rhodes sur le corps d'un nain. Pourquoi donc ne serois-je pas blessé de lire au frontispice d'une histoire, *Histoire politique et philosophique* ? je gagerois que l'historien aura fait un mauvais ouvrage, puisqu'il ignore que toute histoire raisonnable doit être politique et philosophique, sans affecter de le paroître. Un autre dans son épigraphe invitera-t-il l'auguste vérité à descendre du haut des cieux pour instruire les rois ? La prophétie d'Horace s'accomplira : *nascetur ridiculus mus*.

Certainement l'historien, pour mériter la confiance de ses lecteurs, doit paroître instruit ; mais pour le paroître, il faut l'être en effet. Un ignorant a beau faire, son ignorance perce de tous côtés. Voltaire, par exemple, veut être savant, et m'assure qu'il a lu nos anciens

capitulaires ; mais moi, qui ai lu aussi ces monumens de notre histoire, m'est-il possible de le croire ? Pour ne pas l'accuser mal-honnêtement d'un mensonge, ne suis-je pas contraint de penser qu'il entendoit mal quelquefois ou même n'entendoit point ce qu'il lisoit ? Pour me prouver ailleurs combien sa critique est circonspecte et sévère, il me dira que l'aventure de Lucrèce ne lui paroît pas appuyée sur des fondemens bien authentiques, de même que celle de la fille du comte Julien. La preuve qu'il en donne, c'est qu'un viol est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Un goguenard sans goût peut rire de cette mauvaise plaisanterie, mais elle déshonore un historien. Il y a une érudition facile et méprisable dont un ignorant seul peut imaginer de se parer. Pourquoi dans la vie de Charles XII, m'apprendre que *balta* en turc signifie cognée, et *coumour* charbon ? J'ai sans doute beaucoup de plaisir à savoir que les Tartares appellent *Han* leur prince que nous nommons Kan ; et que *Jussut* veut dire Joseph. Il nous plaît d'appeler du nom de Confucius le sage célèbre auquel les Chinois rendent une espèce de culte religieux. Nous en sommes,

je crois, les maîtres, et ce changement de nom ne peut jeter dans aucune erreur. N'importe, M. de Voltaire, dont l'exactitude va jusqu'au scrupule, nous avertit que nous estropions le nom de ce sage, et qu'il s'appeloit *Cong-fut-sée*. Comme si nous n'étions pas libres de faire notre langue à notre fantaisie; il voudroit que nous appelassions les échecs, le jeu de stack. Pour prouver qu'il ne sait pas moins l'italien que l'arabe, le turc et le chinois, il se plaît à nommer Christophe-Colomb, *Colombo*. Que n'appelle-t-il donc Rome, *Roma*, et Londres, *London*? Toutes ces belles connoissances ont sans doute leur prix; mais il y a des lecteurs délicats et difficiles qui voudroient que l'historien ne les prodiguât pas et qu'il les gardât pour lui.

Toutes ces misères dont je viens de vous parler rendent un écrivain ridicule; mais son érudition, fût-elle d'un meilleur goût, il doit me la cacher si je n'en ai pas besoin. Pour peu qu'un lecteur soit intelligent, il s'apperçoit bientôt de la capacité d'un historien. Il me semble que sans trouver dans quelques histoires de ces fautes grossières qui décèlent l'ignorance, j'ai cru

voir que l'auteur étoit peu instruit ; je ne sais, mais j'avois quelque chose à désirer. Les faits me paroissoient tronqués et mutilés ; dans cette espèce d'obcurité, mon esprit n'étoit point tranquille, et je me défiois des lumières de mon historien. Dans d'autres ouvrages au-contraire, j'ai cru m'appercevoir que l'auteur étoit supérieur ou du-moins toujours égal à sa matière ; et pour produire cet heureux effet, souvent il ne faut qu'un mot ou une courte réflexion qui se mêle à la narration sans en suspendre la rapidité. Une excellente critique est le flambeau de l'histoire ; mais l'abbé Fleury n'a jamais eu plus raison que quand il l'a comparée aux échaffauds qu'on est obligé de dresser pour élever un édifice, et qu'on abat quand il est fini. Cachez votre critique, elle ennuieroit la plupart de vos lecteurs. Votre modestie ne nuira point à votre réputation ; soyez sûr que les savans, qui seuls à la longue décident de la fortune des historiens, vous rendront justice, et vous feront lire et louer par les ignorans.

En effet, dans l'histoire de la ligue de Cambrai, n'êtes-vous pas excédé des longues discussions de l'abbé Dubos

pour relever je ne sais quelle méprise, peu importante, de Guichardin, et qui a porté Varillas à confondre deux traités? Ce n'étoit pas la peine de suspendre la narration qui ne peut jamais être trop rapide. Songeons toujours que le lecteur impatient et paresseux cherche la vérité, mais ne veut pas juger un procès. Il suffisoit à l'abbé Dubos de ne faire ni la faute de Guichardin ni celle de Varillas. Quand vous relirez cette histoire, je vous prie de me dire si vous ne serez pas ennuyé de la longueur avec laquelle l'historien discute l'authenticité de la harangue que Justiniani fit à l'empereur Maximilien. Si la harangue paroît vraie et raisonnable à l'abbé Dubos, qu'il la rapporte. Juge-t-il qu'elle est l'ouvrage de l'imagination de Guichardin, et peu digne du courage et de la sagesse des Vénitiens? qu'il n'en parle pas, ou qu'il en fasse une meilleure. Un fait est-il rapporté différemment par deux écrivains d'une égale autorité, et n'avez-vous aucun motif pour préférer l'un à l'autre? exposez les deux manières différentes dont on le raconte. Le lecteur qui jugera favorablement de vos lumières et de votre circonspection,

sera content et vous louera. Mais gardez-vous bien d'entrer dans la discussion des argumens dont on prétend autoriser chacune de ces deux différentes narrations. Ce n'est pas la peine de m'arrêter pesamment sur un fait, pour m'apprendre que je ne le saurai pas mieux que vous, qui n'en démêlez pas la vérité.

Pour instruire, nous en sommes convenus, il faut plaire; et si l'historien a ce goût délicat des convenances, sans lequel, quoi qu'en disent les beaux esprits, on n'est jamais homme de génie; il jugera que l'histoire n'admet point indifféremment et sans choix toutes sortes d'ornemens : *caput artis decere*. Toujours noble et tour-à-tour simple, majestueuse et sublime, elle n'a pas un même ton pour tous les événemens. On est fatigué des antithèses continuelles de Velleius Paterculus et de Florus, et plus encore de ces exclamations qui décèlent un petit jugement si elles ne sont pas placées à propos, et pour ainsi dire, arrachées à une juste admiration. Tandis que je suis touché de la grandeur d'ame de Codrus qui se dévoue pour le salut des Athéniens, et se dépouille des marques

de la royauté, afin de n'être pas épargné par les ennemis : *quis non miretur*, s'écrie Paterculus, *qui his artibus mortem quæsierit, quibus ab ignavis vita quæri solet ?* Mon plaisir se dissipe ; et je suis indigné contre un historien qui s'amuse à rapprocher des idées éloignées et à faire le bel esprit. Encore un exemple, je vous prie, et je vous ferai grace de tout le reste. Pompée après la journée de Pharsale prend le parti de se retirer en Egypte. Ecoutez Paterculus. *Sed quis in adversis beneficiorum servat memoriam ? aut quis ullam calamitosis deberi putat gratiam ? aut quando fortuna non mutat fidem ?* C'étoit bien la peine d'entasser trois exclamations l'une sur l'autre, au sujet d'une chose aussi commune et triviale que l'ingratitude politique des princes et des états, et celle en général de presque tous les hommes.

Florus a tous les défauts de Paterculus, et je suis presque fâché de vous avoir promis de ne vous en pas parler. Quoi qn'il en soit, l'un et l'autre font souvent les beaux esprits mal-à-propos ; mais aucun n'auroit osé dire, comme Voltaire dans son histoire universelle, que « les enfans ne se font

point à coups de plume » ; ils auroient cru se déshonorer par une bouffonnerie si indécente. Vous trouverez dans cet ouvrage une foule de plaisanteries qui ne sont pas mauvaises ; elles ont quelquefois du sel, je les louerois dans une comédie ou dans une satyre ; mais elles sont déplacées, et par conséquant impertinentes dans une histoire. M. de Voltaire est le premier qui ait voulu y transporter les graces de la gaieté et de la plaisanterie ; mais parler sur ce ton de tout ce qu'il y a de plus important et quelquefois de plus malheureux pour les hommes, c'est manquer de goût, c'est manquer de jugement. Il me semble même qu'avec un peu d'honnêteté dans l'ame, on ne tomberoit point dans ces écarts. Elle avertiroit l'historien de ne pas sacrifier sa raison au bel esprit, et les lecteurs de ne pas applaudir à des facéties qui blessent encore plus la morale que le bon goût.

Il est aisé, je crois, de n'être pas bouffon dans un sujet grave ; mais il faut beaucoup de jugement et de goût pour rejcter des choses belles en elles-mêmes, mais qui seroient déplacées. Quinte-Curce a plusieurs de ces beautés

ou

ou de ces morceaux de pourpre dont il auroit pu se passer ; car quelquefois il paroît avoir tout le goût et toute l'élévation de Tite-Live et de Salluste. *Scribendi rectè, sapere est principium et fons.* Et à ce propos, continuai-je, je vous raconterai ce qui m'arriva il y a bien des années, et que je n'oublierai jamais. J'allai chez un de mes amis que je trouvai gravement occupé de la lecture d'un *in-quarto*. Que je vous lise, me dit-il, un morceau admirable dont je suis tout enchanté ; et sur-le-champ j'entendis une espèce d'hymne à l'amour. Vraiment, m'écriai-je, vous avez raison, cette ode en prose me paroît d'une grande beauté ; en le priant de me la relire je me lève précipitamment pour voir quel étoit cet *in-quarto* précieux. Que trouvai-je ? l'histoire naturelle, et tout mon plaisir s'évanouit. O Pline ! m'écriai-je ! est-ce ainsi que vous avez traité l'histoire naturelle qui demande encore plus de simplicité que toute autre ? Mon ami voulut me prouver que son faiseur d'odes avoit raison ; que ces beautés éparses dans un ouvrage y répandent un grand éclat, et montrent que l'auteur qui a plus d'une sorte d'esprit est supérieur à la matière

qu'il traite. Il ajouta qu'il falloit beaucoup de génie pour délasser son lecteur par ces agréables digressions.

Je pris le parti de me taire. Mon ami ne m'auroit pas entendu, si je lui avois dit dans ce moment qu'il ne faut avoir dans un ouvrage que l'esprit qu'on y doit avoir, et qu'il abusoit étrangement du mot de digression. Tant pis si un historien est assez long, assez lourd, assez insipide pour avoir besoin de désennuyer son lecteur. La digression qu'Hérodien fait sur Cibèle dans son premier livre n'a que deux pages; et pour la faire excuser l'historien qui en sent l'inutilité dit qu'elle plaira aux Grecs qui pour la plupart ignorent les antiquités romaines, et la finit en disant : « mais c'est assez parler de la déesse, et je n'en ai peut-être que trop dit ». Cette excuse d'Hérodien fait voir avec quelle sobriété l'histoire doit se permettre des écarts. Dans une histoire particulière il faut s'interdire les digressions, et dans une histoire générale elles doivent être très-rares. Ne les placez même jamais dans le moment où vous avez entamé le récit d'une grande affaire; mais à la fin et quand la curiosité de votre lecteur est satisfaite. C'est ainsi que Tite-Live, au-

tant que je puis me le rappeler, ne se permet que deux digressions ; l'une sur Alexandre qu'il suppose faisant la guerre aux Romains ; et quoique ce morceau jette un grand jour sur la situation, les intérêts et la destinée de la république, il en demande pardon au lecteur. La seconde regarde Philoppémen, c'est un hommage qu'il rend à la mémoire du dernier des Grecs ; cependant il craint de faire une faute en manquant à la loi qu'il s'est faite décarter tout ce qui est étranger à son sujet.

Si un écrivain traite une histoire riche et abondante, pourquoi faire des incursions au dehors ! Si sa matière est stérile, il a tort de l'avoir choisie ; et il ne réparera pas ce premier tort, en y joignant encore celui de faire des digressions inutiles. Tout ce qui n'est pas nécessaire pour me faire connoître la nation, l'événement où l'homme illustre dont vous m'entretenez doit être impitoyablement supprimé. Qu'ai-je affaire, dans la vie de Rienzi, de tout ce long morceau sur la peste qui parcourut et désola l'Europe entière en 1348, et que du Cerceau coud ridiculement à son ouvrage, en disant

que la providence permit que Rienzi échappât à la contagion, parce qu'il étoit destiné à servir au châtiment des Romains? Portez-vous la guerre dans un nouveau pays? Ne me dites que ce qui est nécessaire pour me mettre au fait de ses ressources, de ses richesses, de ses mœurs, de son caractère et de l'espèce de guerre qu'il y faudra faire. Peignez-moi en gros des provinces ouvertes ou coupées par des rivières, des montagnes, des défilés, mais ne descendez point dans les détails d'une description topographique, et sur-tout ne faites point le naturaliste.

Tous les jours on lit une histoire avec plaisir, parce que les événemens en sont curieux : *historia quoquo modo scripta delectat* : vous l'avez éprouvé, mon cher Théodon. Mais on sent à merveille, que la curiosité une fois satisfaite, on n'y reviendra pas ; à moins que l'écrivain n'ait l'art de plaire et d'attacher par sa manière d'écrire. Un historien veut-il qu'on le lise, et qu'on le relise éternellement, et toujours avec l'attrait de la nouveauté? Qu'il apprenne à être un grand peintre de ces passions qui gouvernent le monde, que la philosophie nous instruit à diri-

ger, mais dont elle ne nous délivre jamais. C'est par cette peinture qu'une histoire est animée. Je ne suis plus un lecteur qui lis, je suis un spectateur qui vois ce qui se passe sous mes yeux. Mon cœur échauffé communique à mon esprit une sorte de chaleur qui l'éclaire. A travers les formes et les voiles différens sous lesquels les passions se déguisent, je les vois se reproduire toujours les mêmes et toujours nouvelles, et jeter une prodigieuse diversité entre des événemens qui ont été, qui sont et qui seront éternellement les mêmes, et éternellement variés.

C'est en vain qu'on aspirera à ce mérite, si on n'a pas fait une étude particulière non-seulement de la nature, de la marche et du cours des passions, mais comment elles se mêlent, se confondent, se modifient réciproquement, et empruntent du gouvernement, des lois et des mœurs publiques, un caractère différent. Me peindrez-vous les Spartiates et les Athéniens, les Romains et les Carthaginois, nos pères et nous avec les mêmes couleurs? Vous ne me les ferez connoître que très-imparfaitement, et j'ignorerai les causes des événemens et des révolu-

tions. Les poëtes et les orateurs peuvent, ou plutôt doivent se montrer passionnés, parce que les passions se communiquent, et que leur objet principal est de m'entraîner. Il n'en est pas de même de l'historien, il doit conserver son sang froid, c'est un témoin qui dépose; et un témoin, s'il veut être cru, ne doit pas parler le langage des passions. Je compare l'historien à un peintre qui ne paroît point sur la toile qui s'anime sous sa main, mais qui doit m'y présenter des personnages dont les traits et les attitudes me découvrent les pensées et toute l'agitation de leur ame. Je le compare encore à un poëte dramatique qui ne monte pas lui-même sur la scène, mais qui y porte la confusion, le trouble, et le désordre reglé des passions.

C'est par cette peinture du cœur humain, que Tite-Live, Salluste et Tacite sont admirables. Tout s'anime sous leur plume, et si je suis capable de penser, mon esprit est toujours occupé. Dès le moment que l'indignation publique a détruit la tyrannie de Tarquin, j'en vois naître une foule de passions, qui en se heurtant et se choquant, vont donner à la république ce

caractère de grandeur, de force et de courage qui doit la conduire à sa ruine, après l'avoir rendue la maîtresse du monde. C'est de l'art avec lequel un historien développe les progrès des passions, peint leurs caprices et tour-à-tour leur calme et leur emportement, que résulte cet intérêt qui anoblit les événemens les plus communs, et diversifie ceux qui m'auroient peut-être paru trop semblables. Quand je dis que nos historiens modernes glacent leurs lecteurs, parce qu'ils ne savent point chercher nos passions dans le fond de notre cœur; on me répond qu'elles n'ont point la force et la majesté de celles des Grecs et des Romains. J'en conviens, mais en méditant sur Tacite et sa manière de présenter les objets, que n'apprend-on à tirer parti des passions les plus viles, les plus déraisonnables et les plus abjectes?

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Claude, Néron, des femmes perdues de débauches, des histrions, des affranchis qui gouvernent leurs maîtres en tremblant et des sénateurs aussi vils

qu'eux, ne m'attacheront-ils pas, quand leurs passions seront bien peintes, et que j'en verrai dépendre le sort du monde ? La liberté donne, il est vrai, aux passions une activité et une hardiesse favorables à l'histoire, et le despotisme, dit-on, les engourdit et les enchaîne : c'est une erreur. Quoique plus timides, les passions n'en sont pas moins actives, parce que l'homme est toujours homme ; elles sont plus circonspectes, plus rusées, plus dissimulées : et pourquoi, à l'exemple de Tacite, nos historiens ne portent-ils pas la lumière dans les ténèbres où elles se cachent ?

Je me demande quelquefois par quelle raison nos historiens, à l'exception de l'abbé Vertot, me jettent dans une espèce d'engourdissement dont j'ai de la peine à me délivrer ; c'est si je ne me trompe, que, ne satisfaisant que médiocrement ma raison, ils ne cherchent jamais à émouvoir les passions qui m'attacheroient à leur lecture. On l'a dit aux poëtes ; si vous voulez me faire pleurer, que vos héros versent eux-mêmes des larmes. Je dirai la même chose aux historiens ; si vous voulez m'attacher, que vos personnages ne soient pas des mannequins que des

ressorts cachés font agir. Montrez-moi leur ame, pour que je puisse aimer ou haïr, montrez-moi leurs passions, et je les partagerai. Quel secours Tite-Live et Salluste n'ont-ils pas tiré des harangues, pour faire passer en moi les sentimens des personnages dont ils me racontent les actions? Par je ne sais quel charme magique, je me trouve transporté au milieu des ruines fumantes de Rome après la retraite des Gaulois; quand je crois entendre, quand j'entends Camille qui retient ses concitoyens prêts d'abandonner leur patrie désolée pour s'aller établir à Veïes; et j'adore un historien qui me rend digne de penser comme Camille, dont j'admire les vertus et les talens. Je vous cite les premiers exemples qui se présentent à ma mémoire. Y a-t-il une narration plus vive, plus sublime, plus intéressante que celle de Papirius qui veut punir Fabius, son général de la cavalerie, pour avoir vaincu contre ses ordres? Ne partagé-je pas les sentimens de l'armée, du vieux Fabius, du sénat et du peuple? Tous ces mouvemens se succèdent avec rapidité, et aucune scène au théâtre ne me remue avec plus de force. Que dans Salluste,

Marius n'eût pas harangué le peuple ; je ne l'aurois pas suivi en Affrique avec cette ardeur, ce plaisir, et cet intérêt que je dois au génie de l'historien.

Je veux vous lire dans le Catilina de Salluste la peinture du trouble et de l'agitation de Rome, lorsque le sénat eut disposé des corps-de-garde dans différens quartiers de la ville sous le commandement des magistrats inférieurs. *Quibus rebus permota civitas, atque immutata facies urbis erat : ex summâ lætitiâ atque lasciviâ, quæ diuturna quies pepererat, repentè omnes tristitia invasit. Festinare, trepidare : neque loco, neque homini cuiquam satis credere : neque bellum gerere, neque pacem habere : suo quisque metu pericula metiri. Ad hoc, mulieres quibus pro reipublicæ magnitudine belli timor insolitus incesserat, afflictare sese ; manus supplices ad cœlum tendere ; miserari parvos liberos ; rogitare ; omnia pavere : superbia atque deliciis omissis, sibi patriæque diffidere.* N'êtes-vous pas ému ? ne sentez-vous pas s'accroître l'intérêt que vous prenez à Rome ? Il me semble que l'historien frappe à la fois mon imagination et cherche dans mon cœur les passions

qui le rendent sensible. Je me dis encore ce que Tacite rappelle de cette armée séditieuse qu'il falloit ramener à son devoir. *Stabat Drusus silentium manu poscens. Milites, quoties oculos ad multitudinem retulerant, vocibus truculentis strepere; rursùm, viso Cæsare, trepidare : murmur incertum : atrox clamor, et repentè quies : diversis animorum motibus pavebant, terrebantque.* Je suis attentif malgré moi, ma curiosité se réveille, et demeure suspendue entre les différentes passions dont les soldats eux-mêmes sont remués. Lisez la mort de Germanicus, la douleur orgueilleuse d'Agrippine et mille autres endroits également beaux; et tour-à-tour la pitié et la terreur graveront plus profondément dans votre ame les leçons que l'historien a voulu vous donner.

Vous ne trouverez rien de pareil dans nos historiens modernes, j'excepte toujours l'abbé Vertot. L'histoire de la conjuration de Venise, et celle des Gracques par l'abbé de Saint-Réal, étoient susceptibles de tous ces mouvemens; mais l'historien ne parle qu'à votre raison, et votre imagination tranquille ne voit point les objets dont on

vous entretient. Dans un autre morceau d'histoire, est-il question de Marius, qui étant rappelé par Cinna, règne en tyran dans Rome? Il vous dit simplement « qu'on ne sauroit exprimer l'état pitoyable où se trouvoit la ville dans ces tems les plus malheureux qu'on puisse imaginer »; et je m'endors en finissant cette phrase insipide. Dans de pareilles occasions, la plupart de nos historiens font un effort pour imiter les grands modèles de l'antiquité, mais leur éloquence n'est qu'une froide déclamation, et cette feinte chaleur me glace. N'altérez jamais la vérité en augmentant les embarras et les dangers des personnages auxquels vous voulez que je m'intéresse. Je rirai à vos dépens, je mépriserai votre jugement, si, à l'exemple de Florus, vous me peignez comme le plus grand des malheurs une situation d'où il me semble que je me tirerois assez aisément. Ne m'arrêtez plus au-moins sur un événement, qu'autant qu'il est plus ou moins digne de l'attention d'un lecteur raisonnable. Mais quand les difficultés se multiplient et deviennent presque insurmontables, gardez-vous d'affecter de l'éloquence; c'est alors que l'historien

doit prendre, comme Xénophon et César, le ton le plus simple. Il résultera de cette simplicité une espèce de sublime, et vous m'attacherez par l'admiration. Sans aimer César dont je connois les projets injustes, j'aime à le voir lutter contre les périls, et en triompher par cette prodigieuse célérité et ce courage toujours supérieurs aux événemens. La modestie de Xénophon augmente son mérite à mes yeux. Je ne suis tranquille sur le sort des dix mille Grecs qui ont suivi le jeune Cyrus dans le fond de l'Asie, que quand je les vois rentrer dans leur pays. Après avoir été plus inquiet que leurs généraux, je partage enfin leur joie quand ils découvrent et saluent cette mer heureuse qui doit les transporter dans la Grèce.

Tite-Live, dans une histoire qui embrasse plusieurs siècles, et présente les plus grands succès et les plus grandes disgraces, les plus grandes vertus et les plus grands vices, semble avoir épuisé toutes les ressources du génie et de l'art. Toujours il m'intéresse et m'attache, jamais je ne me fatigue à sa lecture. Pourquoi ? c'est que jamais historien n'a mieux su animer sa nar-

ration par l'art de peindre les passions de ses personnages et de remuer les miennes. Il est toujours sûr de réussir parce qu'il saisit dans chaque événement les circonstances les plus propres à me rendre actif ou à me toucher. Je ne suis point tranquille spectateur du combat des Horace et des Curiace, et je partage les craintes et les espérances de l'armée romaine. Rappelez-vous celle qui passa sous le joug aux Fourches-Caudines. Les soldats furieux veulent venger leur humiliation en déchirant les consuls et les chargent de malédictions ; mais ils passent subitement de la rage à la pitié, quand ces magistrats à demi-nuds sans armes et sans licteurs, ont perdu leur majesté et avili celle de la république. Les soldats détournent les yeux, ils ne sont plus occupés de leur propre ignominie ; et je ne vois qu'une consternation lugubre et farouche qui m'annonce une vengeance éclatante.

Qui ne seroit pas frappé de la manière dont Tite-Live prépare ses lecteurs à la bataille de Zama qui devoit terminer la guerre opiniâtre que se faisoient le deux républiques les plus puissantes du monde? Annibal et Scipion ont une entrevue :

paulisper alter alterius conspectu, admiratione mutuâ prope attoniti, conticuere. Lisez la harangue d'Annibal et la réponse de Scipion, vous éprouverez un sentiment d'admiration; et attendrez avec une sorte de crainte une bataille qui va changer la face du monde. Comment resterai-je tranquille en lisant le départ du consul Licinius pour faire la guerre à Persée? Le peuple se presse sur les pas du général chargé de la fortune publique. Je partage ses inquiétudes, en songeant avec lui aux événemens incertains de la guerre. J'hésite comme lui, et n'ose m'arrêter à aucune pensée. Le consul qui descend du capitole, après y avoir sacrifié, y remontera-t-il sur un char de triomphe? ou ne prépare-t-il pas lui-même un triomphe à se ennemis? Je me rappelle toute la gloire, la grandeur, la puissance des anciens Macédoniens; je flotte entre la crainte et l'espérance, et j'attends avec impatience les événemens dont l'historien va m'instruire. C'est par cet art, qu'on n'imite point et qu'il faut trouver dans la sensibilité de son cœur et l'élévation de son esprit, que Tite-Live me rend son ouvrage toujours nouveau; je sais le gros des faits, mais ces détails précieux

échappent à ma mémoire, et je ne les retrouve jamais sans être plus content de l'historien et de moi.

Je vous ennuie peut-être, mais il faut que je vous parle encore du tableau admirable de la défaite de Persée, ou plutôt du moment où ce prince prisonnier entre dans la tente de Paul Emile. Voyez avec quelle adresse Tite-Live prépare les contrastes qui doivent me frapper. Les soldats romains ne peuvent se rassasier de voir un roi si puissant dans leurs fers, et croient triompher d'Alexandre le Grand et de son père. Quand je me livre à ces idées magnifiques, Persée qui ne me paroît que le dernier des hommes se jette aux pieds du consul qui le relève, et ne répond que par des larmes aux bontés de Paul Emile qui détourne les yeux. Vous voyez, dit-il, aux jeunes Romains qui l'entourent, un grand exemple de la fragilité des choses humaines. Soyons modestes dans la prospérité, puisque nous ignorons le sort que la fortune nous prépare, et apprenons par cette modestie à supporter avec constance les revers. Je prends ma part de cette leçon, quoiqu'elle ne regarde en quelque sorte que des hom-

mes élevés au-dessus de la condition privée. Mais en train de réfléchir, je je ne marrête pas à la ruine de Persée, je m'occupe de celle de la Macédoine. Voilà donc, me dis-je, où aboutissent tant de guerres, de politique, de vertus et de vices ; il n'est donc point de puissaece qui ne doive être brisée ! et je plains les Romains d'élever avec tant de peine un empire qui succombera par ses propres forces et sous son poids. Tite-Live est plein de ses beautés, on les retrouve par-tout ; c'est en remuant toujours mon cœur, qu'il grave profondément dans mon esprit les grandes vérités par lesquelles il m'éclaire.

Le second moyen pour plaire, c'est de rendre votre narration rapide. On n'y réussira pas, en mutilant, pour ainsi dire, les faits ; vous me laisseriez cent choses à désirer, et je ne verrois qu'une stérilité sans jugement et sans goût. Ne négligez aucune des circonstances propres à me faire connoître la nature d'un événement qui m'intéresse ; mais disposez-les si sagement qu'elles ne s'embarrassent point les unes les autres. Vous voyez des historiens, par exemple M. Guibbon, qui s'empêtrent dans

leur sujet, ne savent ni l'entamer ni le finir, et tournent, pour ainsi dire, toujours sur eux-mêmes. Les uns, faute d'ordre, ne peuvent venir à bout de lier leurs événemens, et perdent beaucoup de tems et de paroles à faire une froide et ennuyeuse transition ; les autres font les philosophes mal-à propos, parce qu'ils n'ont point une vraie philosophie, et m'ennuient par leurs réflexions. Quelquefois Tite-Live se contente d'avertir son lecteur de réfléchir. Au-lieu de s'étendre sur une vérité triviale et commune, il se contente de dire : *ut fit*, comme il arrive ordinairement, et cet *ut fit* fait plaisir à tout le monde, aux gens instruits parce qu'il est court, aux autres parce qu'il leur donne occasion de méditer sur une vérité qu'ils croient découvrir. La faction barcine ayant pris l'ascendant sur ses ennemis, les Carthaginois ordonnèrent après la bataille de Cannes les secours qu'Annibal demandoit. *Hæc*, ajoute l'histoire, *ut in secundis rebus segniter otiosèque gesta*. Jamais Tite-Live ne détache sa réflexion, que quand elle est de la plus grande importance et mérite toute l'attention du lecteur. Les occasions en sont rares, je vous

en citerai un exemple. Scipion se trouvant très-mal d'avoir dans son armée un nombre d'auxiliaires beaucoup plus grand que celui des Romains : *id quidem*, dit Tite-Live, *cavendum semper Romanis ducibus erit*, *exemplaque hæc pro documentis habenda*, *ne ita externis credant auxiliis*, *ut non plus sui roboris suarumque proprie virium in castris habeant*.

Si vous écrivez pour des enfans, je vous pardonnerai les longues réflexions de M. Rollin ; je les louerai même, parce qu'il s'agit de former des esprits encore incapables de réfléchir. Mais si vous écrivez pour des personnes dignes de lire l'histoire et qui cherchent à éclairer leur raison, vous suivrez la manière des grands historiens dont je vous ai parlé ; vous déguiserez vos réflexions ; tantôt vous m'apprendrez ce que je dois penser, en me rendant compte des opinions publiques, où vous donnerez à une réflexion l'air d'un fait. Cet art n'a pas été ignoré des historiens modernes. Buccanan, Grotius et Freinshémius vous en fourniront cent exemples. Fra-Paolo est un modèle parfait en ce genre. Prince foible et peu habile, dit le père Bou-

geant en parlant de Jacques I roi d'Angleterre qui aimoit à négocier, parce qu'il n'aimoit pas la guerre, et qui par-là même négocioit toujours mal ». Combien de nos philosophes, s'ils avoient une pareille pensée, la délaieroient-ils insipidement dans trois ou quatre pages? « Gustave, dit-il ailleurs, marche à la tête de son armée avec cette confiance qui promet la victoire, et qui la donne quelquefois ». Je crois avoir remarqué que plus les historiens ont de connoissances et de goût, plus ils sont courts et rapides dans leurs réflexions quand il parlent en leur nom.

Je conseillerois à un historien, après avoir médité sur son art en étudiant les grands modèles, de choisir un sujet convenable à ses talens. Une histoire générale en exige un si grand nombre et si différens, qu'il seroit téméraire de l'entreprendre, si on ne se sentoit pas cette heureuse facilité de génie qui embrasse les plus grandes connoissances et sait l'art de les rendre agréables. N'a-t-on pas tous les génies, tous les tons, et les styles pour être toujours égal à la matière qu'on traite, et répandre cette variété enchanteresse qui soutient et anime un lecteur dans le cours d'un

long ouvrage ? On pourra instruire, mais on ne plaira pas. Il me semble que Thucydide, Salluste et Tacite, malgré tout leur mérite, auroient fatigué dans une histoire générale de la Grèce et des Romains. Leur esprit me paroît infiniment moins flexible que celui de Tite-Live ; il me semble qu'ils ont un caractère plus décidé, et une manière dont ils n'auroient pu se séparer sans perdre une partie de leur mérite. Le grand homme connoît ses bornes, et ne tente jamais de les passer. Après avoir étudié les secrets de son art pour étendre et guider son génie, il s'y abandonne ; et, jusques dans serreurs, il a des graces qu'on lui pardonne. Tel est Plutarque ; jamais historien n'a été plus habile à choisir des sujets convenables à ses talens et à son génie. Une naïveté noble, qu'on croit inséparable de la vérité et de l'honnêteté, lui concilie la confiance, ou plutôt l'amitié de ses lecteurs. On croit causer familièrement avec lui ; on ne lit pas, on l'entend. On lui pardonne, que dis-je pardonner ? On lui sait gré de la longueur de ses réflexions. Il m'arrête quelquefois pour me dire des choses que, je crois, je me serois dites sans lui ; mais je sens qu'il

s'exprime mieux que je n'aurois fait, et je m'applaudis de penser comme un historien que je révère. On lui passe ses digressions, parce qu'on n'est point pressé d'arriver à la mort de son héros, comme à la fin d'une guerre laborieuse, ou d'une révolution inquiétante. Il est bien dangereux de vouloir imiter un historien dont les graces, si je puis m'exprimer ainsi, sont toujours voisines de quelque défaut. Je comparerois Plutarque à la Fontaine, qui est le plus grand des fabulistes. En voulant l'imiter, on grimacera, et on n'aura pas ses graces si on n'a pas son génie. Je conseillerois plutôt d'imiter Phèdre; sans l'atteindre, on ne se rendra point ridicule en marchant sur ses traces.

Le style est une partie essentielle dans l'histoire, car il est presque inutile de bien penser, si on ne sait pas bien s'exprimer. Que votre ton soit tantôt plus élevé, tantôt plus simple, suivant que les objets que vous présentez sont plus ou moins importans. Soyez maître de votre langue; évitez ces tours lens si familiers à nos historiens; apprenez à les varier de même que vos expressions; c'est le seul secret pour avoir cette abondance que Cicéron recommande

aux écrivains, parce qu'elle charme les lecteurs et ne les lasse jamais. N'embarrassez point votre marche par des parenthèses; coupez inégalement vos périodes; c'est de là que naît l'harmonie dans notre langue, et sans harmonie le style n'est jamais excellent. Que vos expressions, disoit Lucien aux historiens de son tems, soient entendues du peuple, et plaisent aux personnes qui ont l'esprit cultivé. *Erit rebus ipsis par et æqualis oratio*. Jamais personne n'a mieux observé que Cicéron cette loi qu'il imposoit à tous les écrivains. Tite-Live y a fidèlement obéi, et a réuni les qualités différentes qu'on a admirées dans Hérodote et dans Thucydide : tantôt c'est un torrent qui se précipite, et tantôt un fleuve qui roule ses eaux avec majesté. Vous ne frapperez que foiblement l'esprit, si vous offensez l'oreille; *voluptati aurium morigerari debet oratio*. Cicéron reprochoit à Thucydide de n'être ni assez lié ni assez arrondi; Tacite a le même défaut, et le rachète par les plus grandes beautés. Je l'ai éprouvé, je ne quitte jamais Tite-Live sans peine; et en admirant Tacite, je l'abandonne quelquefois sans regret. Un style haché,

décousu et sans liaison, est condamné comme vicieux par notre maître dans l'art d'écrire ; je le pardonnerois, dit Cicéron, si dans chacune de ces phrases, peu faites pour marcher les unes à la suite des autres, on trouvoit des beautés pareilles à celles qu'on trouveroit dans chaque morceau du bouclier de Minerve, fait par Phidias, qu'on auroit mis en morceaux. L'économie générale de l'ouvrage seroit perdue, mais on auroit le plaisir de voir des fragmens précieux, et dignes encore de notre admiration.

Il me parut, mon cher Cléante, que Théodon étoit très-content de moi; Cidamon m'a trouvé trop difficile; il seroit fâché que j'écrivisse sur cette matière, il craindroit de manquer d'historiens. Vous et moi nous craindrons d'en avoir encore trop, et nous nous consolerons en ne les lisant point.

Fin de la manière d'écrire l'Histoire.

VIE PRIVÉE
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

PAR M. L'ABBÉ BARTHELEMI.

VIE PRIVÉE
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

GABRIEL BONNOT DE MABLY naquit à Grenoble, pour le bonheur des peuples, le 14 mars 1709; un des politiques les plus profonds à qui la France ait donné le jour, et celui qui, après Montesquieu, occupe le premier rang parmi nos législateurs.

Une pénétration singulière, et l'ardeur la plus opiniâtre pour l'étude, l'entraînèrent de bonne heure à tous les genres de savoir; mais la plus noble des études, et la plus nécessaire au bonheur, celle de l'homme, de sa nature, de sa destination, de ses droits et de ses devoirs, fixa entièrement son occupation. La politique, la morale, la législation, furent donc le sujet de ses profondes méditations, dès l'âge le

plus tendre ; mais il ne fut point jaloux de nous communiquer de bonne heure le fruit de ses veilles et de ses pénibles travaux. Ce caractère se trouve dans bien peu d'écrivains. Rien de si ordinaire aujourd'hui que de voir des auteurs nés avec des talens, les égaler par un essor trop prompt, ou les affoiblir par la diversité des matières qu'ils embrassent. Quiconque ambitionne des succès durables, doit, avant toutes choses, nourrir son esprit par de bonnes lectures, le former par la réflexion, lui donner le tems de se fortifier et de mûrir, et ne point s'élancer dans la carrière avant de la bien connoître, et d'être en état de la parcourir. L'abbé de Mably sentit de bonne heure l'inviolabilité du précepte..... il répétoit sans cesse avec l'illustre Fénélon, qu'un homme qui écrit l'histoire doit en embrasser et en posséder toutes les parties ; qu'il doit la voir toute entière comme une seule vue ; qu'il faut en montrer l'unité, et tirer pour ainsi dire d'une seule source tous les principaux événemens qui en dépendent, et choisir sur vingt endroits celui où un fait sera le mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Les écrits de ce grand homme n'ont point démenti l'excellence de ses vues ;

et celles du Cygne de Cambray furent toujours ses modèles.

L'abbé de Mably fit ses humanités à Lyon chez les Jésuites, école célèbre d'où sont sortis les plus grands hommes. Mais pour ne point mériter le titre de flatteur, nous ajouterons qu'elle a donné le jour à de grands scélérats, qui joignirent aux richesses de l'esprit et de l'imagination le langage le plus cynique et la conduite la plus révoltante ; aux leçons de vertu, l'apologie du vice ; aux anathêmes contre l'envie, l'envie avec tous ses accès ; et aux protestations de zèle pour la vérité, tous les artifices de la mauvaise foi..... Taisons-nous, c'est trop en dire peut-être.

A peine le jeune Mably eut-il achevé ses humanités, qu'il vint à Grenoble habiter la maison de M. de l'Amourouz, afin de donner en secret un essor à sa plume, pour sa seule satisfaction. Le premier trait qui en est sorti, est un fragment historique, qui a pour titre : *Essai historique*. Nous sommes bien aises d'en donner d'abord ici quelques fragmens ; on verra qu'une imagination vive et féconde en saisit rapidement

toutes les nuances, et que l'abbé de Mably, par une tournure saisissante, donne déjà des leçons aux princes, sans blesser leur amour-propre.

« Tout le monde connoît les avantages de l'histoire, dit le jeune écrivain; il en est un qui les réunit tous et que les princes ne doivent point perdre de vue. Le flambeau de l'histoire leur découvre la marche du premier de tous les pouvoirs, de celui auquel ils sont eux-mêmes soumis, et sans lequel ils feroient, pour gouverner les hommes, des efforts aussi impuissans que pénibles.

» Quelle est-elle cette autorité supérieure à celle des rois, et par laquelle seule ils sont puissans? J'oserai répondre : c'est celle qu'ils trouvent très-bon de voir invoquer contre eux-mêmes lorsqu'ils ordonnent à leurs sujets de les instruire par des conseils, de les avertir par des représentations, de venir se plaindre à eux de l'injustice qu'ils pourroient ordonner : que dis-je? c'est celle que tous les souverains appelent eux-mêmes à leur secours, et devant laquelle ils plaident leur propre cause, avant d'en confier la défense à cent mille

bras. La raison, la justice, l'humanité, cette lumière qui éclaire la paix du juste et réveille les remords dans l'ame du méchant : voilà les premiers souverains de la terre ; l'histoire de leur règne commence avec celle du monde.

» Partons de l'instant où l'univers sortit des mains de l'Eternel, et voyons naître d'un seul homme cette première famille dont les descendans vont passer sous nos yeux : elle est destinée au bonheur, et le bonheur commencé sur la terre doit se consommer et se perpétuer dans une autre vie. Heureux dès ce monde, s'il est sage, l'homme doit jouir ensuite, dans le sein de Dieu même, de la plénitude d'une félicité dont la durée n'aura pas de bornes.

» Pour le conduire à cette double fin, Dieu lui donna la raison ; elle l'éclaire sur tous les moyens d'être heureux dans cette vie ; il lui apprit, par la révélation, tout ce qui peut lui faire mériter la félicité de l'autre : toutes les deux sont la voix de Dieu, qui, dans le même jour, appela également l'homme et à la société et à la religion.

» La raison est une, sa marche est

uniforme dans tous les esprits. La religion est une aussi ; elle prescrit à tous les hommes les mêmes devoirs. Tels furent les deux guides qui furent donnés au genre humain pour le faire arriver au même terme.

» Malheureusement pour lui et pour sa race, il s'écarta de la route qu'ils lui traçoient. La première prévarication qui couvrit toute la terre de ronces et d'épines, couvrit aussi l'esprit de l'homme des plus épaisses ténèbres ; les passions obscurcirent la raison ; les superstitions altérèrent la religion. Les premières divinisèrent les objets de leur attachement, et l'idolâtrie parut ; les autres prêtèrent à la divinité toutes les foiblesses de l'homme, et les nations eurent des prêtres intéressés et cruels. Condamné à manger son pain à la sueur de son front, ce ne fut pas seulement pour vivre, ce fut encore pour connoître que l'homme eut besoin de travail. Pour retrouver la raison, il lui fallut le raisonnement, et souvent celui-ci l'égara. La première révélation eût également disparu de dessus la face de la terre, si Dieu ne l'eût renouvelée d'âge en âge, et n'en eût conservé le dépôt entre les

mains d'un peuple dont l'existence et le gouvernement furent même, dans tous les tems, la plus forte preuve de cette révélation si nécessaire.

» Malgré cette dégradation générale, ce que nous connoissons de l'univers présente encore le plus beau et le plus magnifique spectacle qui puisse honorer la sagesse de l'Eternel. Là, tous les êtres ont leur fin, et ceux même qui, éloignés de nous par des intervalles immenses, ont sans doute une multitude de relations que nous n'appercevrons jamais, ont, par rapport à nous, des destinations d'utilité qui doivent sans cesse exciter notre reconnoissance. Là, tout est en mouvement, et tout mouvement a ses règles. Là, par les lois d'un invariable mécanisme, les êtres inanimés remplissent leur destination; les êtres sensibles en sont avertis par l'impulsion du besoin : l'être raisonnable la suit librement, et, maître de lui, le devient encore de toute la nature, en employant les secours qu'il ne reçut que pour cet usage.

» La combinaison de toutes ces destinations, la nécessité de s'y con-

former, les obligations réciproques qui en dérivent, voilà sans doute ce que l'on nomme l'ordre naturel ; il est le devoir moral de l'homme, qui reçut en naissant la liberté et la conscience : la raison qui l'apperçoit, la religion qui le prescrit, sont donc les deux flambeaux à l'aide desquels l'homme doit marcher dans cette vie. Telles sont aussi les deux puissances qui, depuis la dégradation de nos premiers parens, ont parcouru la terre pour instruire, réparer et guérir. Suivons leur marche de siècle en siècle ; voyons les pays qu'elles abandonnent livrés aux folies les plus absurdes, aux travers les plus nuisibles, aux calamités les plus déplorables. Voyons les empires qu'elles viennent éclairer devenir heureux et puissans, à mesure que les rois et les peuples se soumettent à cette double autorité.

» Considérée sous ce point de vue, rien de plus intéressant, rien de plus instructif que l'histoire : si elle nous apprend les malheurs des nations, elle nous en découvre la cause dans leur injustice ou dans leur folie ; elle nous fait voir l'abondance et la paix accourir par-tout où les appellent les lois sacrées,

de la nature ; elle nous instruit à rapporter à Dieu tous les biens dont il nous comble, à n'accuser que l'homme des misères qui l'accablent. . . . .
L'histoire de l'univers est celle des crimes et des désastres du genre humain ; qu'elle soit l'histoire du règne de la raison, et les fastes du monde ne présenteront que des monumens de reconnoissance. L'homme est presque toujours un enfant qui bat sa nourrice, ou un furieux qui calomnie son bienfaiteur ».

Il seroit difficile de s'exprimer avec plus de justesse, plus de profondeur et plus d'énergie.

Mais suivons pas à pas notre phénomène litéraire.

L'abbé de Mably étoit doué de cette raison lumineuse et profonde, de ce coup-d'œil vif, juste et pénétrant, seul capable d'observer et de faire connoître les hommes et les états.

Nous aurons de la peine à croire qu'il ait répondu de la manière la plus satisfaisante à ce que le citoyen de Genève,

son ami et son maître, nous dit dans son contrat social sur la richesse d'un état.

Réflexions de J. J. Rousseau.

L'HISTOIRE nous prouve de la façon la plus claire, que le luxe anéantit les mœurs, et conduit toujours à la ruine les nations les plus florissantes. Il amène lui-même une corruption de mœurs, des désordres, des calamités auxquelles jusqu'ici nul peuple n'a pu résister. Avec beaucoup d'argent quelques citoyens deviennent riches, et les autres n'en sont que plus misérables. . . . .
. . . .
Tout l'intérêt d'une nation est donc de se procurer abondamment les denrées nécessaires à sa subsistance, d'être sagement gouvernée, d'être défendue par des citoyens fidèles et actifs, qui sont pour un état le plus grand des trésors. . . . . Les richesses amènent constamment à leur suite le luxe, la vénalité, l'esclavage, la lâcheté, et toute la cohorte des vices qui désolent les états. . . . . Une nation trop riche périt de son enbompoint, et devient toujours la proie des

nations plus pauvres, qui n'ont pas d'argent mais du fer pour la conquérir. . . . . Un gouvernement sage ne doit avoir égard qu'au bonheur et à l'aisance des vrais citoyens, de ceux qui possèdent et cultivent des terres. La terre est la vraie base d'un état; c'est à la terre qu'il faut songer; c'est le travail des champs qu'il faut encourager; c'est le plus utile à l'homme, le plus nécessaire à ses besoins naturels, le plus avantageux pour la conservation de ses mœurs. Une administration sensée ne devroit point penser au commerce, tant qu'il se trouve un arpent inculte dans ses états. . . . . . Le commerçant ne fait d'ordinaire qu'apporter aux nations des besoins imaginaires, des caprices, des fantaisies nouvelles.

Réponse de l'Abbé de Mably.

Le citoyen de Genève donnoit alors des lois à sa patrie. Examinons sous quel rapport le luxe est utile aux états: je dis qu'il l'est à la France. L'abondance d'argent qu'il suppose et qu'il attire, rend la nation heureuse au-dedans et redoutable au-dehors. C'est par

l'argent qu'on soudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arsenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, et qu'une nation enfin peut non-seulement résister, mais encore commander à des peuples, et par conséquent plus réellement puissans qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au-dehors, qu'elle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans! il adoucit les mœurs, crée de nouveaux plaisirs; les choses les plus frivoles deviennent des besoins indispensables; il fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à l'inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes et les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'industrie, fait ouvrir des portes, y construit des vaisseaux, les guide à travers l'Océan, et rend enfin communes à tous les hommes les productions et les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle

tient éparses dans mille climats divers: voilà le point de vue sous lequel le luxe se présente utile à mes yeux, pour le bonheur de la France, et pour celui de tout état aussi vaste qu'elle.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes qui le regardent comme funeste aux nations. Il le sera toujours à une république, à une poignée d'hommes. Que j'aime les lois somptuaires (1) de la république qui a donné le jour au grand homme que je ne combats que très-foiblement!

. . . .
. . . .

Le luxe n'est pas nuisible comme luxe, mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens. Aussi le luxe n'est-il jamais extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal. Mais il le devient nécessairement dans une république; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre

---

(1) Tout objet de luxe, tels que la soie, les diamans, les joujoux, les pompons, etc. sont défendus à tout citoyen.

de mains ; il parvient bientôt à son dernier période, parce que la nation est forcée de se partager en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, et l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation est d'autant plus cruel qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? Mais pour un état vaste, l'abondance d'argent que le luxe y attire rendra toujours cet état puissant et formidable. Mais, dira-t-on, le bonheur des peuples dépend, et de la felicité dont ils jouissent au-dedans, et du respect qu'ils inspirent au-dehors. On ne sait par quelle fatalité les pays vantés par leur luxe et leur police sont les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? Le sauvage n'a point comme lui à craindre la prison, la surcharge des impôts, la vexation d'un seigneur, le pouvoir d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié et abruti par la présence journalière

d'hommes plus riches et plus puissans que lui : sans supérieurs, sans servitude; plus robuste que le paysan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, et sur-tout du bien inestimable de la liberté si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre ; à tenir pour cet effet la multitude dans l'oppression, et à violer envers elle tous les droits de l'humanité. . . . . Cependant le vrai esprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur ; peut-être les découvertes en législation nous rameneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Nous nous garderons bien de décider une question si délicate ; elle exige l'examen le plus réfléchi : mais, il faut l'avouer, il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernemens établis du-moins sous le prétexte du bien public ; tant de lois, tant de réglemens, n'aient

été chez la plupart des peuples que des instrumens de la fortune des hommes ! peut-être ne peut-on échapper à ce malheur sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs, dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice cependant seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages :

Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.

Pardonnez cette digression. Vous dites, Monsieur, que l'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, le rend puissant et formidable ; pour moi, je crois que l'époque du plus grand luxe d'une nation est ordinairement l'époque la plus prochaîne de sa chûte et de son avilissement. La félicité et la puissance apparente que le luxe communique durant quelques instans aux nations, est comparable à ces

fièvres violentes qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, et qui semblent ne multiplier les forces d'un homme, que pour le priver, au déclin de l'accès, et de ces mêmes forces, et de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable a ses voisins : c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, et enfin leur courage et leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on sait que les pays du luxe ne sont pas les plus peuplés ; que dans la même étendue de terrein, la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne, la France, et même l'Angleterre.

La consommation d'hommes qu'occasionne nécessairement un grand commerce, n'est pas en ces pays l'unique cause de la dépopulation ; le luxe en crée mille autres, puisqu'il attire les richesses dans les capitales, laisse les campagnes dans la disette, favorise le pouvoir arbitraire, et par conséquent

l'augmentation des subsides, et qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes, dont elles ne peuvent s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misère, y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. . . . . Un peuple adonné au luxe, n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque M. le chevalier Folard, ont à cet égard une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe, c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes; c'est qu'un paysan Suisse est plus à son aise qu'un paysan Français.

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine et assez abondante (1); un exercice

(1) Buchan. (*Médecine domestique.*)

qui, sans être excessif, soit fort ; une grande habitude à supporter les intempérances des saisons, habitude que contractent les paysans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre, que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe et à la mollesse ? Il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force de ses habitans. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre et à la force des citoyens ; mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des paysans, qui compose lui seul les deux tiers de chaque nation, y est malheureux ; celui des artisans n'y possède rien. Transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique, et de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu : assuré presque

par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer long-tems par son courage, parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers. Or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage; peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troisième, si nous vivions encore dans ces siècles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, en abandonnant les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le désir de l'honneur s'attiédit chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume. En vain diroit-on que les nations riches gagnent du-moins en bonheur et en plaisir ce qu'elles perdent en vertu et en courage : un Spartiate n'étoit pas

moins heureux qu'un Perse ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus. . . . .
. . . .

Les nations chez qui le luxe s'introduit, sont donc tôt ou tard victimes du despotisme ; elles présentent des mains foibles et débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? Dans ces nations, les uns vivent dans la mollesse, et la mollesse ne pense ni ne prévoit : les autres languissent dans la misère ; et le besoin pressant, entièrement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissans, comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

» Apportez-nous vos trésors, au-
» roient pu dire les Romains aux
» Carthaginois, il nous appartiennent.
» Rome et Carthage ont toutes deux

» voulu s'enrichir ; mais elles ont pris
» des routes différentes pour arriver à
» ce but. Tandis que vous encouragiez
» l'industrie de vos citoyens, que vous
» établissiez des manufactures, que
» vous couvriez la mer de vos vais-
» seaux, que vous alliez reconnoître
» des côtes inhabitées, et que vous
» attiriez chez vous tout l'or des Espa-
» gnes et de l'Afrique, nous, plus
» prudens, nous endurcissions nos sol-
» dats aux fatigues de la guerre ; nous
» élevions leur courage, nous savions
» que l'industrie ne travailloit que pour
» le brave. Le tems de jouir est arrivé ;
» rendez-nous des biens que vous êtes
» dans l'impuissance de défendre ».
Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du-moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentimens que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, et conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes? . . . . N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche et commerçante Athènes? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or

d'or de l'Asie ? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Gènes, Venise, subjuguées ou du-moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui sait si l'on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au-dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? . . . . Grande leçon pour les Français ! . . . .
. . . .

Voilà sous quel point de vue le luxe se présente à ma philosophie, comme funeste aux nations.

RÉFLEXIONS POLITIQUES

DE L'ABBÉ DE MABLY,

Qui ne nous étoient point encore connues.

DU CLERGÉ.

IL y a sans contredit en France beaucoup plus de ministres de la religion qu'il n'en faut pour l'enseigner et en conserver le dépôt : le nombre nécessaire pour ces deux fonctions une fois rempli, le surplus n'est donc que pour posséder les biens ecclésiastiques, et en jouir : c'est, dit-on, la récompense des cadets des maisons qui se sont ruinées au service militaire de l'état. Quel principe dans un état, et quelle ressource que d'anéantir une partie de ses sujets pour récompenser l'autre ! « Les » couvens des deux sexes, ai-je entendu » souvent répéter en France, sont » d'une nécessité indispensable. Que » feroit-on de ses filles, s'il n'y avoit

» des couvens » ? Heureusement le gouvernement vient de détruire ce préjugé barbare, en sappant ses fondemens.

Cette façon de penser, établie dans une nation, étoit bien étrange ! .... Certains peuples barbares de l'Asie n'ont d'autre ressource contre la misère, que celle de noyer une partie des enfans que la nature trop féconde leur accorde : les Français étoient ces peuples cruels.

On avoit imaginé d'assigner aux militaires des pensions sur quelques bénéfices ecclésiastiques. Un autre emploi du superflu des biens du clergé se présentoit plus naturellement, celui de doter dans les campagnes les filles et les garçons à marier, afin de prendre le remède du mal dans sa cause même.

DE L'ÉTAT MILITAIRE.

Un corps qui ne se forme qu'aux dépens des professions les plus utiles à la société, un corps qui dévore ses membres, puisqu'il ne leur procure qu'une substance viagère, et leur interdit presque le mariage, devroit

être le moins nombreux qu'il est possible ; c'est en France celui qui excède le plus sa proportion.

L'ambition de la France d'être la première entre les puissances de la terre, est sans doute le principe de l'accroissement prodigieux de ses armées. Le caractère de la nation, ses préjugés, ont bien secondé la politique du gouvernement. L'état militaire est le seul qui convienne à la noblesse ; mais elle est nombreuse et pauvre, et les emplois militaires ne pouvoient suffire à la subsistance de tous : en place, on leur a accordé des honneurs. Le militaire est donc seul en possession des grands honneurs, et il s'atribue privativement la noblesse proprement dite.

C'est au service des troupes de terre que convient principalement ce que je viens de dire. Il s'en faut bien que le service de mer ait autant attiré l'attention et les graces du gouvernement. Les grandes dépenses qu'emportent l'entretien du premier, sont sans doute la cause de la médiocrité de celui-ci. Enfin, en France, le service de terre

est, à tous égards, celui de préférence, comme en Angleterre c'est celui de mer. . . . . .

La noblesse en France emportoit l'exemption d'une grande partie des taxes et des charges de l'état ; de-là, ce désir peu noble et encore moins digne d'un citoyen, que chacun avoit d'acquérir la noblesse pour se dispenser de contribuer : en même-tems, par un préjugé ancien, reçu, encouragé, un noble ne pouvoit même hônnêtement vivre sur ses terres, occupé du soin des les mettre en valeur ; il falloit qu'un noble tînt sa fortune et sa considération du service militaire, c'est-à-dire qu'il subsistât aux dépens de l'état. On avoit multiplié les moyens d'acquérir la noblesse ; on l'acquéroit dans les armées après un certain temps de service ; quelques charges de robe la donnoient ; une infinité d'autres offices sembloient n'avoir été créés que pour la vendre.

Pour cent mille livres prêtées à l'état, à quatre pour cent, une charge de secrétaire du roi donnoit la noblesse à à celui et aux descendans de celui qui

mouroit dans la charge ou qui la possédoit pendant vingt ans, après lesquels elle étoit vendue et faisoit un nouveau noble : politique absurde ! Un grand-père qui avoit plusieurs enfans, faisoit d'un seul coup, par ce moyen, une multitude de chefs de famille nobles ; c'est-à-dire qu'il leur achetoit l'honneur et la nécessité de vivre à la charge de l'état. On pouvoit sans doute imposer à ces charges la condition d'exercer une profession utile à l'état, ou mettre des restrictions aux droits et jouissances de cette noblesse ; mais ces charges ne se seroient pas vendues, et la création du plus grand nombre étoit une ressource de finance. Quel marché ruineux pour l'état ! on multiplioit ses dépenses, diminuoit ses revenus et ses hommes, quand on multiplioit les moyens d'acquérir la noblesse. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Une comparaison satisfaisante, seroit celle du nombre des mariages qui se font dans chacune des classes ci-des-

sus, militaire, robe, finance, commerçans, artisans, laboureurs aisés, laboureurs indigens. Je voudrois comparer ensuite le nombre des enfans dans les ménages de chaque classe différente ; je ne doute point que le nombre des mariages ne se trouvât moindre dans certaines classes, et les enfans rares dans les mariages de ces classes, dans une proportion qui vérifieroit ce que j'ai avancé.

Une autre comparaison non moins satisfaisante, seroit celle du nombre des hommes que la France emploie dans les différentes professions, avec celui que l'Angleterre occupe dans les mêmes. On trouveroit sans doute une disproportion qui expliqueroit comment la Grande-Bretagne, moindre de plus de moitié que la France, en hommes et en terres, possède une marine, un commerce et des revenus plus considérables que ceux de la France, en proportion du nombre de ses hommes et de l'étendue de ses terres.

L'aisances des laboureurs en Angleterre, la culture des blés encouragée, un corps nombreux d'artisans et de

commerçans considérés, des troupes de terre en nombre médiocre, des ministres seulement en nombre nécessaire pour faire connoître au peuple ses devoirs, un corps de marine considérable, donneront la solution de ce problême.

DES LABOUREURS.

L'INDIGENCE du laboureur en France ne doit être attribuée qu'à l'excès des taxes qu'il a à payer. Il est taxé à raison des terres qu'il fait valoir pour le propriétaire, à raison de celles qu'il peut avoir lui-même en propriété; et à raison de son industrie, soit à les faire valoir, soit à faire commerce des productions de la terre: et quoique ce soit toujours le propriétaire des terres qui paie les taxes, cependant c'est sur le fermier que le poids en tombe directement; car il est sujet aux frais de saisie et d'exécution pour le paiement des taxes, non pas seulement à raison de sa propriété et de son industrie, mais encore à raison de la terre dont il n'est que fermier ou colon.

La portion des taxes qu'il paie à raison

de son son industrie, est ou si injustement assise, ou si excessive, ou de sa nature tellement décourageante, qu'un fermier craint de défricher un nouveau champ, d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ou enfin de montrer une nouvelle industrie, sûr de voir augmenter cette taxe arbitraire qu'il ne peut déjà payer. Ainsi un fermier n'a pas plus d'émulation d'acquérir, qu'un esclave qui n'acquiert que pour son maître; il n'a pas d'espérance de devenir plus riche, et son intérêt est de montrer la plus affreuse indigence.

C'est une maxime inhumaine reçue en France, qu'il ne faut pas que le laboureur soit dans l'aisance. Hélas! le dirai-je a notre honte? nos laboureurs n'ont pas même la subsistance nécessaire! c'est une espèce d'hommes qui commencent à dépérir avant quarante ans, faute d'une réparation proportionnée à ses fatigues : l'humanité souffre en le comparant avec les autres hommes, et sur-tout avec nos paysans Anglais. Chez le laboureur Français l'extérieur seul annonce le dépérissement du corps et l'anéatissement des facultés de l'ame.

Cette profession, étant la plus pénible et la plus malheureuse, doit perdre tous les jours des sujets : aussi voit-on le luxe des villes enlever à la campagne des habitans utiles, pour en faire des laquais ou des citoyens oisifs dans d'autres professions ; quelques-uns d'entre eux aspirent et parviennent à l'état ecclésiastique.

C'est encore principalement aux dépens de cette classe que se forment les armées : chaque paroisse doit un certain nombre d'hommes, qui sont engagés seulement pour un service de six années (1), et sont successivement remplacés par d'autres. En tems de paix le service n'étant pas effectif, fait peu de tort à la culture ; mais en tems de guerre ce sont autant d'ouvriers enlevés à la campagne, et qui ne lui sont guerre rendus : un soldat qui a vécu en soldat, vient rarement reprendre la charrue. . . . . . C'est ainsi que la classe d'hommes qui procurent à l'état les deux biens les plus essentiels, les vivres et les matières des manufac-

---

(1) La milice.

tures, doit continuellement tendre à se dépeupler. En France, tout semble disposé pour disperser ou accabler le laboureur. Au-lieu d'adoucir son sort, pour l'exciter au travail; au-lieu d'occuper utilement le pauvre; au-lieu de l'attacher à son pays par des terres qui répondent de sa conduite, on le force d'abandonner une terre maudite qui l'expose à des oppressions sans fin, en l'obligeant de chercher dans la mendicité une subsistance moins pénible; et il finit par étouffer tout sentiment de honte et d'attachement à son pays. C'est ainsi qu'on jette les semences du vice, de la paresse et du crime; on les nourrit, on leur laisse jeter de profondes racines; on leur oppose ensuite des châtimens peu capables d'en imposer à des êtres dépravés, à qui le crime est devenu nécessaire. . . . . .
Que de supplices cruels et multipliés une administration équitable et vigilante n'épargneroit-elle pas! . . . . .
Si l'opulence est la mère des vices, l'indigence est la mère des crimes. . . .
Telles sont les réflexions sublimes sur les différens états que le jeune Mably avoit puisées dans les écrivains les plus

cèlèbres, et que son maître lui suggéroit tous les jours.

Il n'est pas sorti un seul ouvrage de la plume de ce célèbre écrivain (et nous en connoissons une douzaine) qui ne soit marqué au coin de la raison la plus lumineuse, et de la morale la plus sage. La plupart sont peu connus, parce qu'ils ont pour objet des matières au-dessus du goût de la multitude, qui ne s'amuse guère que de frivolités; les plus répandus sont ses *Observations sur les Grecs*; celles *sur les Romains*; *les Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale et de la Politique*, et *les Observations sur l'Histoire de France*. Nous pourrons dire de ce dernier ouvrage, ce que disoit M. Fréron du second : Qu'il est la production d'un excellent citoyen, qui n'écrit que pour se rendre utile; qui voit tous nos travers et tous nos vices, non pour en plaisanter avec légèreté, mais pour nous en corriger; qui gémit sur cet abyme de corruption où nous sommes plongés, et qui voudroit nous en faire sortir; qui nous offre la perspective la plus effrayante des maux que nous pré-

parent des révolutions qu'amènera cette mollesse hébêtée qui tient nos sens engourdis; car le voile est aisé à lever. . . . . Le tableau de la Grèce, ajoutoit M. Fréron, est un miroir où la France doit se voir elle-même. On découvre dans cet ouvrage (1) les plus

(1) On sait que la société économique de Berne, à qui cet ouvrage excellent parut le code des états libres, lui adjugea le prix qu'elle distribue annuellement. Cette production rendit l'abbé de Mably si recommandable, que les Polonais et les Américains eurent recours à ses lumières; et les Hollandais même reçurent de lui des conseils trop judicieux pour être écoutés dans des tems de trouble. . . .

Les Américains ont bien changé depuis les sentimens de déférence pour cet écrivain philosophe. Voici ce qu'on lit dans le Mercure de France, janvier 1785, n°. III. « Le » dernier ouvrage de l'abbé de Mably, sur » les constitutions des Etats-Unis de l'Amé- » rique, a révolté les Américains contre cet » estimable écrivain; dans plusieurs états, » on l'a pendu en effigie, comme *ennemi de* » *la liberté et de la tolérance*, et son livre a » été traîné dans la boue. Ce traitement qui » pourra paroître plus honteux pour ceux » qui l'ont infligé que pour celui qui en est

profondes réflexions politiques. . . . . Puisse cet écrit tomber dans les mains de nos jeunes gens ! puissent-ils le lire et le goûter ! ils y puiseront des idées saines et lumineuses de la vertu, et des devoirs qui les attachent nécessairement à l'état.

L'histoire est importante à tous les peuples ; mais celle de ma nation m'intéressera toujours davantage. . . . .
. . . .
Français, qui êtes jaloux de connoître votre origine, lisez avec moi le tableau que votre législateur vous présente. . .
. . . .
. . . .
Tous les historiens combattent l'origine des Français, dit l'abbé de Mably. . . . . S'ils ne sont pas Germains, il est sûr du-moins qu'ils habitèrent assez long-tems la Germanie, pour en prendre les mœurs et le gouvernement. La valeur, la vivacité, l'hospitalité étoient leur caractère ; la guerre et la chasse leur

» l'objet, prouve du-moins que les Améri-
» cains n'aiment pas qu'on leur donne des
» avis. »

occupation ; la fureur du duel, la légèreté, l'amour de la table et l'oisiveté, leurs vices dominans. . . . . . . Leur religion étoit simple ; ils adoroient un Dieu suprême, sous le nom d'Esus ; les bocages leur servoient de temples, et le chêne étoit à leurs yeux l'emblême de la divinité. Les Druides, dont ils étoient les esclaves, étoient leurs prêtres. Jugez de la plupart des affaires civiles et criminelles : si quelqu'un osoit contrevenir à leur jugement, ils le frappoient d'anathêmes, et lui interdisoient les sacrifices. Alors ce malheureux étoit exclu de la société : on le fuyoit, on l'abhorroit comme un impie et un scélérat qui portoit avec lui la contagion. Tel étoit l'empire des Druides sur les Français, que le dogme de la vie future qu'ils leur inspiroient sans cesse venoit encore cimenter.

Le droit du plus fort étoit celui de ce peuple fier et intraitable. Les maris avoient droit de vie et de mort sur leurs enfans et même sur leurs femmes. Au-lieu de loi, il n'avoit pour toute règle que des coutumes grossières, conservées par tradition, et dont un père instruisoit ses enfans, en leur appre-

nant à se servir de son épée et de sa *francisque* ou hache d'armes. On les accoutumoit à tout oser et à tout attendre de leur courage. Quelque soldat distingué par sa valeur ou son expérience, formoit-il une entreprise hasardeuse, il devenoit le capitaine de tous ceux à qui il avoit communiqué son audace et ses espérances; et l'on vit souvent de ces bandes d'aventuriers se séparer de leur nation, infester les mers, piller des provinces d'Espagne et d'Italie, et porter leurs ravages jusques sur les côtes même de l'Asie mineure. Chaque famille formoit en quelque sorte une république séparée, qui avoit ses intérêts particuliers, et qui se réunissant pour venger les injures ou les dommages faits à quelqu'un de ses membres, se faisoit elle-même justice par la voie des armes.

Quand, après avoir fait une injure, on ne se sentoit pas en état de se défendre contre son ennemi, on étoit le maître de se soustraire à son ressentiment, en lui donnant, selon la nature de l'offense, une certaine quantité de bœufs ou de moutons; c'est ce que nos anciennes lois appellent *une composi-*

tion, et il n'étoit pas permis à l'offensé de la refuser.

L'amour de la liberté paroissoit jusques dans le gouvernement. De quelque titre que le général des Français fût revêtu, la coutume ne lui donnoit que quelques prérogatives, qu'il eût été dangereux pour lui de vouloir étendre. Il recevoit les respects d'une cour sauvage, qui ne pouvant ni le corrompre par ses flatteries, ni être elle-même corrompue par ses libéralités, le jugeoit toujours avec justice. En un mot, le prince, comme roi, n'avoit point de sujets, puisque, comme général, il ne commandoit que des soldats qui combattoient pour leurs propres intérêts. Le butin que faisoit une armée appartenoit à l'armée, et le roi lui-même n'avoit que la part que le sort lui assignoit. On se rappelle sans doute que Clovis, après la bataille de Soissons, n'osa disposer, sans le consentement de ses soldats, d'un vase précieux qu'ils avoient pris sur le territoire de Rheims, et que l'évêque de cette église lui redemandoit : *Suivez-moi jusqu'à Soissons*, dit-il à l'envoyé du prélat, *c'est là que se doit faire le*

partage de notre butin ; et je vous satisferai. Dès qu'on se fut disposé à faire les lots, outre sa part, Clovis témoigne que le vase lui feroit plaisir ; chacun s'empresse à le lui céder ; un soldat seul porte l'insolence jusqu'à décharger sur ce vase précieux un coup de francisque, en s'écriant que la part du roi dépendroit du sort. Clovis dissimule sa colère, prend le vase et l'envoie à l'évêque de Rheims. Quelques mois après, faisant la revue de ses troupes, il reconnoît le brutal dont l'action l'avoit offensé. Sous prétexte que son armure n'est point en état, il lui arrache sa francisque et la jette à terre ; au moment que ce malheureux se baisse pour la relever, *Souviens-toi*, dit-il, *du vase de Soissons*, et il lui fend la tête d'un coup. Ces barbares avoient peut-être besoin de pareils exemples ; mais l'exemple même tenoit de la barbarie des mœurs germaniques.

Les Français avoient déjà erré dans différentes provinces de la Germanie, lorsqu'ils s'établirent sur la rive droite du Rhin. L'empire romain subsistoit encore, parce que les barbares, accoutumés à ne faire que des courses,

et qui ne vouloient que du butin, faisoient la guerre sans être conquérans. Mais les circonstances changèrent bientôt; les provinces appauvries et presque désertes ne valurent plus la peine d'être pillées; et les empereurs dont les finances étoient épuisées, ne furent plus en état d'acheter la paix, ni de mettre leurs frontières en sureté, en payant une espèce de solde ou de tribut à quelques nations germaniques, dont ils mendioient depuis long-tems la protection. Une circonstance singulière réveilla l'ambition des Français. Quelques jeunes Huns chassoient sur les bords des Palus Méotides; une biche qu'ils avoient lancée traversa un marais, qu'ils regardoient comme une mer impraticable; et en suivant témérairement leur proie, ils furent étonnés de se trouver dans un nouveau monde. Ces chasseurs, impatiens de raconter à leurs familles les merveilles qu'ils avoient vues, retournèrent dans leurs habitations; et les récits par lesquels ils piquoient la curiosité de leurs compatriotes, devoient changer la face des nations. Jamais peuple ne fut plus terrible que les Huns; ils se répandirent dans l'Europe par le chemin qu'ils ve-

noient de découvrir, et tous les barbares qu'ils attaquèrent furent détruits ou devinrent esclaves. Ils s'avancèrent dans la Germanie, et la terreur s'empara des Goths, des Alains, des Vandales, des Suèves, etc. qui ne se trouvant plus en sureté dans leurs anciennes habitations, se virent contraints, pour sauver leur liberté, de conquérir un asyle dans les provinces de l'empire.

Cet exemple donna de l'émulation aux Français, et ce fut sous la conduite de Clodion qu'ils passèrent le Rhin, s'ouvrirent Tournay, et y placèrent le siège de leur nouvelle république. Aëtius tenta inutilement de les chasser de cette conquête. L'histoire ne dit presque rien de Mérovée; les courses et les ravages furent tous les loisirs de ce prince. Sous Chilpéric son successeur, les Français n'étendirent pas leur domination au-delà du Tournésis. Ce ne fut qu'après la ruine entière de l'empire d'occident que les Français prirent un nouveau génie, étendirent leurs vues, et devinrent conquérans.

Les Français touchoient aux pro-

vinces septentrionales des Gaules, qui étoient restées sous la domination des empereurs, tandis que celles du midi avoient passé sous l'obéissance des Visigoths et des Bourguignons; et ces provinces, consternées de n'avoir en quelque sorte plus de maître, et qu'une longue habitude du joug avoit rendues incapables de recouvrer leur liberté, devoient obéir à quiconque voudroit les gouverner.

De tous les princes, Clovis fut le seul, dans ces circonstances, qui pût conquérir ou former un empire. Ce prince avoit des lumières qui auroient honoré le trône des empereurs romains; il n'avoit pour toute règle de morale que les préjugés de sa nation, son estime ou sa censure; pour réussir dans ses desseins, il se permit tout ce qui ne devoit pas le rendre odieux. Chez un peuple sauvage, la cruauté et la fourberie s'associent souvent avec une grande ame noble et fière. Le génie et la fermeté de Clovis égaloient son courage, toujours propre à réussir dans tous les tems.

Il commença ses conquêtes par la

défaite de Siagrius ; général des Romains, et fit reconnoître son autorité sur les frontières de la Gaule, quand l'empire fut détruit par Odoacre. Ce premier avantage ouvrit un pays considérable aux Français, et Soissons devint leur capitale.

La bataille de Soissons, et la conquête de la cité de Tongres, répandirent une terreur générale dans les Gaules. Les succès rendoient l'ambition de Clovis toujours plus agissante. Ce monarque avoit eu le bonheur, lorsqu'il se convertit à la religion chrétienne, d'être instruit dans nos mystères par un évêque orthodoxe ; et cet avantage seul le rendit redoutable aux Visigoths et aux Bourguignons, encore mal affermis sur leurs conquêtes. Ces barbares, infectés depuis long-tems des erreurs de l'arianisme, qu'ils cherchoient à étendre dnns les Gaules par la voie de la force, étoient regardés comme des impies par le peuple, et comme des tyrans par le clergé, dont il gênoient la doctrine et qu'ils dépouilloient de ses biens. Clovis profita habilement de cette disposition des esprits, et les évêques favorisèrent son entre-

prise ; mais c'étoit sur-tout contre Alaric, roi des Visigoths, qu'il se proposoit depuis long-tems de tourner ses armes. La fameuse bataille de Vouillé, près de Poitiers, mit le comble à sa gloire : Alaric y fut tué de sa main, et les Visigoths taillés en pièces. La Touraine, le Poitou, le Limosin, le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois, Bordeaux, Toulouse, capitale du royaume, subirent la loi du vainqueur ; et après avoir rendu les Bretons ses tributaires, il ébranla à un tel point la monarchie des Bourguignons, que ses fils (1) en firent aisément la conquête.

Quelle fut la condition des Gaulois et des autres peuples soumis à la domination des Français.

LE moment où les Français établirent leur empire dans les Gaules, parut

(1) Clovis laissa quatre fils, Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire. Tous furent le fruit de son union avec Clotilde, excepté Thierri, qu'il eut d'une vile courtisanne.

effrayant aux naturels du pays. Depuis que Claudion avoit occupé Tournay, et que le commerce plus fréquent des Romains leur avoit appris à connoître le prix des richesses, ils étoient devenus d'une avidité insatiable. Ils se répandirent sans ordre dans les provinces qu'ils avoient subjuguées, et s'emparèrent sans règle d'une partie des possessions des Gaulois : terres, maisons, esclaves, troupeaux, chacun se fit des domaines plus ou moins considérables, suivant son avarice, ses forces, ou le crédit qu'il avoit dans sa nation. La victoire les rendoit insolens et brutaux; ils s'accoutumoient à faire des injures aux Gaulois; et quand ils écrivoient leurs coutumes et les rédigeoient en lois, ils établissoient une différence humiliante entre eux et les vaincus; delà beaucoup de priviléges particuliers. L'amende pour le meurtre de quelqu'un d'eux étoit double de celle qu'on exigeoit pour le meurtre d'un Romain ou d'un Gaulois (car ces deux noms s'employoient indifféremment); un Français ne pouvoit même être frappé. Beaucoup d'historiens nous assurent que le roi Chilpéric s'attira la haine de la nation pour avoir violé cette loi. Leur législation

législation se bornoit à fixer certaines sommes pour racheter les crimes : le vol, l'homicide étoient taxés; tout sentoit la barbarie. Une preuve d'ailleurs suffisante de la bizarrerie des lois saliques ou ripuaires, c'est qu'elles punissoient moins sévèrement la blessure faite à la tête d'un homme, que l'injure faite à un cadavre; on en étoit quitte, dans le premier cas, pour une amende de quinze sous d'or; (le sou d'or valoit environ quinze livres de notre monnoie) tandis qu'on étoit condamné à soixante-deux sous d'or d'amende, pour avoir dépouillé le corps d'un hommé tué: le meurtrier pouvoit toujours racheter sa vie pour une somme, si les parens du mort y consentoient. Celui qui avoit serré la main d'une Française, étoit condamné à quinze sous d'or; et s'il lui avoit serré le bras, à trente sous. Telle étoit l'étrange constitution des lois saliques, que la France doit à Clovis (1).

---

(1) Nous oublions de dire que les anciens *grafions*, sous les noms nouveaux de ducs ou de comtes, étoient à-la-fois capitaines et juges des habitans de leur ressort.

Il n'est pas douteux que cet assemblage de nouveautés ne dût paroître le comble des maux pour les Gaulois, dont les mœurs et les lois étoient si différentes, et que le despotisme des empereurs avoit accoutumés à s'effrayer de tout changement. Après être revenus de leur première terreur, et s'être familiarisés avec leurs maîtres, ils n'eurent bientôt plus lieu de regretter leur ancienne constitution. Leurs impôts primitifs, ces douanes, ces çens, ces capitations, et, pour le dire en un mot, tous ces tributs que l'avarice et le faste des empereurs avoient exigé de leurs sujets, tombèrent dans l'oubli sous le gouvernement des Français : ainsi les Gaulois et les autres peuples soumis à la domination française, se trouvèrent bientôt dans un état riche, parce que le courage et la liberté en étoient l'ame. Les sujets simplement obligés, ainsi que leurs maîtres, de faire la guerre à leurs dépens, quand leur cité étoit commandée, ne contribuèrent comme eux qu'à fournir des voitures aux officiers publics qui passoient dans leurs provinces, et à les défrayer; c'étoit moins les assujettir à un impôt, que les associer à la pratique de l'hospitalité, vertu extrêmement

précieuse aux Germains, et ils ne furent tenus qu'aux mêmes devoirs que les Français. Ceux-ci avoient pour les prêtres les sentimens de la plus profonde vénération, parce qu'ils avoient des mœurs au milieu des richesses, (ce que nous ne voyons pas aujourd'hui.)

Les évêques entroient, non-seulement dans les assemblées de la nation, mais ils y occupoient encore la première place. Sous Clotaire I, après avoir travaillé de concert avec les Français à corriger les lois saliques, ils obtinrent par ces lois mêmes des distinctions supérieures à celles de tous les autres concitoyens : bien plus, dans l'absence du roi, à qui on appeloit des jugemens rendus par les comtes et les ducs, on s'adressoit aux évêques, qui eurent, comme lui, le droit de châtier les juges qui malversoient dans l'exercice de leur emploi, de casser et de réformer leurs sentences.

Il est vraisemblable que les ecclésiastiques, encore plus accrédités par leurs lumières que par le rang qu'ils occupoient, servirent de lien entre les deux nations, et employèrent leur crédit et

leur autorité pour empêcher l'oppression de leurs compatriotes et de leurs parens. C'est à leur prière sans doute que les Gaulois, d'abord humiliés, méprisés et traités en vaincus, obtinrent le privilége qu'avoit tout barbare établi sur les terres de la domination française, de s'incorporer à la nation victorieuse, et de se naturaliser français; c'est-à-dire qu'un Gaulois après avoir déclaré devant le prince, ou en présence du duc et du comte dans le ressort duquel il avoit son domicile, qu'il renonçoit à la loi romaine pour vivre sous la loi salique, commençoit à jouir des prérogatives propres aux Français, de sujet devenoit citoyen, avoit place dans les assemblées du champ-de-Mars, et entroit en part de la souveraineté et de l'administration de l'état. Nous observerons que la plupart des pères de famille, soit Gaulois, soit Barbares établis dans les Gaules, continuèrent à être sujets des Français, par la honte ou le reproche de n'être plus Gaulois. L'habitude a des chaînes qu'il est difficile de rompre. Ce qui détermina principalement les autres à une conduite opposée, c'est que les principes du gouvernement populaire apporté de Germanie, furent ébranlés

et détruits presque aussi-tôt que les Gaules furent conquises. Les grands et les princes s'étant emparés de toute l'autorité publique, au préjudice du reste de la nation, les étrangers d'une fortune obscure, ou même médiocre, renoncèrent à leurs coutumes pour suivre la loi salique, sans cesser d'être sujets.

Qu'on parcoure le reste de cet ouvrage, qui est celui de tous les siècles, de toutes les nations; le génie, une politique profonde, les vues les plus justes et les plus étendues en font le principal mérite.

Mais je perds de vue les premières réflexions du législateur de ma nation. Il n'étoit âgé encore que de dix-sept ans lorsqu'il fit part à son illustre cousine, madame de Tencin, de son *Essai historique*, auquel il avoit travaillé pendant deux ans. Il est trop intéressant pour le soustraire, j'ose dire aux yeux de toutes les nations; le cahos de l'histoire du monde y est développé avec une sagacité étonnante pour quiconque est en état de sentir combien il est difficile de ne présenter que la substance

des choses, sans nuire à l'effet qui en doit résulter.

L'homme est appelé par le créateur à cultiver la terre, dit le jeune historien; la divinité lui circonscrit un jardin délicieux, et lui dit : ceci est à toi. Voilà la première de toutes les propriétés établies par Dieu même. La terre, j'en conviens, fut bientôt maudite : qu'en résulta-t-il ? la nécessité de défricher et de réunir ses forces; mais la destination de l'homme resta toujours la même. La culture d'un jardin avoit été l'heureuse occupation d'Adam; ses enfans eurent aussi chacun leur portion de terre; mais ils ne la rendirent féconde que par des soins pénibles et laborieux; ils se partagèrent ses propriétés, et se réunirent pour les faire valoir et les défendre. Les familles s'associèrent, les états se formèrent, et l'homme qui, dans l'innocente société du paradis terrestre, eût trouvé son bonheur à aimer ses frères, dut encore les aimer comme des êtres qui lui étoient nécessaires, et sans lesquels il lui étoit impossible de remplir sa fin.

De-là le gouvernement, les arts et

les sciences ; de-là aussi la nécessité d'un culte extérieur et public, qui n'est autre chose que l'hommage rendu au créateur, non par l'homme seul pour qui il eût été suffisant d'adorer en esprit et en vérité, mais par la société réunie dont tous les membres durent trouver la plus grande satisfaction à s'attendrir en commun sur les bienfaits du créateur, et à signaler leur sensibilité par des cris de reconnoissance.

Ces lois destinées à rendre l'homme heureux, ce culte qui sembloit appeler Dieu même à témoin de son bonheur, se conservèrent quelque tems parmi les premiers habitans de la terre. Lisez l'écriture, et vous verrez les Egyptiens du tems d'Abraham connoître et craindre le même Dieu que lui. Les premiers sacrifices furent offerts au père commun de toute la nature, et le premier autel fut une table autour de laquelle la famille assemblée leva vers le ciel les prémices de ses fruits et de ses troupeaux, reconnut que Dieu lui avoit tout donné, et célébra, par des cantiques de joie, la bienfaisance de son auteur.

L'homme étoit libre, il avoit le pou-

voir de tout embellir et de tout perfectionner ; mais il avoit, par la même raison, celui de tout altérer, de tout outrer et de tout dégrader : destiné à être dans la société l'artisan de son bonheur, il avoit reçu de la nature un sol fécond, mais des fruits amers ; il devoit labourer et greffer. Il composa des poisons. Il auroit dû inventer les arts pour sa sureté et pour sa défense, il en abusa pour sa propre destruction. La nature avoit armé le taureau et le lion ; mais elle avoit voulu que l'homme s'armât pour repousser les attaques des bêtes féroces ; il devint bête féroce lui-même : il usurpa, il conquit les propriétés de ses frères ; il répandit leur sang ; il enchaîna leur liberté ; et les chefs des peuples qui ne devoient que gouverner, voulurent posséder leurs semblables.

Ici commence le règne des passions ; ici commencent avec elles la licence de la multitude et le despotisme des tyrans. Lisez les révolutions des empires qui se succédèrent pendant tant de siècles : les hommes s'y partagent en deux classes, dont l'une excite votre indignation, l'autre intéresse votre pitié. Est-ce la nature qui a causé ces effroyables dé-

sordres ? Les hommes ne se sont-ils donc réunis que pour être conduits à la mort comme de vils troupeaux ? Reconnoît-on dans Nemrod l'autorité des premiers pères de famille ?

Au milieu de ce chaos de misères et de crimes, quelle fut dans tous les tems la puissance protectrice vers laquelle le genre humain tourna ses regards ? Toujours visible, et presque par-tout ignorée, consultée en secret par des sages qui publièrent ensuite les règles qu'elle leur dictoit; la raison réparoit, d'espaces en espaces, les malheurs causés par le délire, et construisoit son ouvrage immortel sur les débris des erreurs et des préjugés.

Elle ne brilla nulle part dans tout son éclat; car les passions ont toujours assemblé des nuages autour d'elle; mais par-tout où elle se montra, elle fut sûre d'acquérir des sujets : semblable à un roi détrôné par des tyrans, et qui viendroit tout d'un coup se montrer à des peuples dont il fit autrefois le bonheur, la multitude seroit pour lui, et les injustes courtisans connoîtroient dans

ce moment toute la foiblesse de l'usurpateur.

L'art de trouver et de procurer le bonheur, est le grand art que les hommes ont dû chercher dans tous les âges; et la science du gouvernement ne doit être, après tout, que cet art réduit en principes et constaté par l'expérience. Mais dans le vrai, qui est-ce qui a gouverné le monde ? Sont-ce ces conquérans qui ont dévasté la terre ? Sont-ce même ces guerriers qui, forcés à repousser l'oppresseur, ont été plus occupés de la sureté que du bonheur de la société ? L'homme méchant et robuste a tenu son frère sous ses pieds. Les souverains ont donné des ordres; la raison seule a donné des lois; rien dans le monde n'a été gouverné que par elle.

C'est elle seule qui a appris aux hommes qu'ils tiennent de Dieu même la liberté, la propriété, et tous les avantages naturels pour lesquels ils furent formés : c'est elle qui leur a dit que le gouvernement civil ne fut établi que contre ceux qui eussent voulu leur ravir ces droits; que loin d'anéantir

la liberté, il la suppose; et que les rois ne furent donnés au genre humain que pour le soustraire à la plus injuste et à la plus redoutable de toutes les tyrannies, celle de la multitude.

Tous ceux qui dans l'univers ont exercé quelque autorité, rois, pères de famille, magistrats, n'ont été puissans que lorsqu'ils ont été raisonnables. Ce n'est point à leur place, c'est à leur conduite qu'ont été rendus les respects des peuples, qu'ont été prodigués les éloges de leur postérité.

Princes, voyez les fondateurs des empires, et cherchez à discerner la base de l'édifice qu'ils ont construit, à saisir le véritable ressort de leur puissance : il n'est point dans la force de leurs armes : ils ont vaincu, ils ont étonné les nations. Qu'il y a loin de là à l'art de les conduire ! L'homme n'est fait ni pour opprimer, ni pour être opprimé. Le droit du plus fort est dans la multitude, et à la longue les conquérans seront toujours les plus foibles; car je ne les distinguerai point des tyrans, et ils le seront sans doute, si, après avoir mis leur ennemi

par terre, ils veulent encore l'y tenir.

Fonder un empire, c'est commencer à régner; et l'on ne règne que par la raison et la justice : c'est celle-ci qu'il faut armer contre la licence, si l'on veut commander à des peuples libres; et par-tout où il n'y a point de liberté, il n'y a point de gouvernement. Romulus rassembla des brigands qui finirent par l'égorger lui-même. Numa fut le fondateur de Rome.

Après avoir vu les états se former, examinez l'activité du ressort qui les fait mouvoir; suivez la marche de la législation qui leur donne la vie. Avant que de connoître les peuples, nous avons l'idée de l'ordre, et c'est d'après cette idée que nous les jugeons. Nous trouvons des modèles dans l'histoire; mais le premier de tous les modèles étoit dans notre ame avant que nous lussions l'histoire; et nous n'avions pas besoin de connoître Titus et Trajan, pour détester Néron et Caligula.

Si la règle de l'homme est antérieure à ses actions, la règle des états précède également leur formation. Elle

existoit avant le pouvoir qu'elle devoit éclairer. Vous verrez celui-ci tantôt confié à un seul homme, tantôt exercé par un petit nombre de conseils, tantôt remis entre les mains dangereuses de la multitude. Vous observerez qu'il est par-tout de la même nature, par-tout dirigé vers la même fin : il est absolu et irrésistible, il ne peut être arbitraire; car il a sa règle dans la raison, qui n'est point l'ouvrage de l'homme, et qui est invariable comme son auteur.

Lorsque vous verrez des souverains donner des lois à leurs peuples, vous vous tournerez avec eux vers cette lumière éternelle qu'ils consultent, vous interrogerez vous-même leur oracle : il n'a pas deux réponses, et son infaillible décision doit être la même et dans notre cœur et dans le conseil du prince dont nous lisons l'histoire. C'est alors que l'on apperçoit en quoi consiste la législation des rois. On les trouve obligés d'ordonner, armés du pouvoir de contraindre, mais ne recevant que de Dieu la lumière, et s'ils sont raisonnables, la cherchant de bonne foi dans ce concert unanime

des intelligences qu'il éclaire ; car les caprices de l'un ne sont pas les caprices de l'autre, et toutes les passions des hommes se combattent mutuellement ; mais comme l'ordre est immuable, la raison qui l'apperçoit, qui l'indique, qui le suit, est la même dans tous les esprits ; et ceux que les princes appellent à leurs conseils, loin d'être les simples exécuteurs de leurs volontés, ne sont, dans ce moment, que les ministres de Dieu même, et les organes de sa sagesse : c'est celle-ci qui, en créant l'univers, lui a prescrit sa marche. Le meilleur gouvernement possible est donc une des grandes idées de l'Eternel, et toute bonne loi ne fut et ne sera jamais qu'un pas vers ce terme.

Combien d'occasions l'histoire ne vous fournira-t-elle pas d'admirer ce pouvoir unique et universel de la raison ! Voyez-le par-tout miner à la longue les obstacles qu'il rencontre, et régir l'univers, malgré l'inconséquence, la légèreté, le délire même des nations ; tantôt suppléer les lois, tantôt remplacer l'autorité de leurs exécuteurs ; toujours élever ceux qui sont attentifs

à le suivre, et renverser tôt ou tard les insensés qui osent le braver.

Il est des pays affreux où des peuples ignorans et barbares obéissent aveuglément à des maîtres imbécilles et cruels. Là il n'est point de lois stables entre le prince et le peuple; point de rempart qui défende le premier contre la licence, et l'autre contre la tyrannie. Dans ces tristes contrées, que deviendroit l'humanité sans le pouvoir naturel de la raison et de la justice? Le monarque que rien n'arrête, tremble devant elles. Le sujet que rien ne protège, appelle à son secours la conscience de ses voisins. Le gouvernement est nul; mais l'homme sait que pour lui-même il n'a rien de mieux à faire que d'être juste. La raison, quoique mal secondée par l'autorité, n'en est pas moins la loi commune; et si quelque passion meurtrière vient jeter le désordre dans les familles, celles-ci ont recours au prince comme à une force auxiliaire qui a elle-même intérêt de les défendre. Elles savent que s'il a malheureusement le pouvoir indéfini de faire du mal, il n'a pas toujours celui de résister à ses remords.

Dans la décadence de l'empire romain, et lorsque toutes ses provinces furent abandonnées à elles-mêmes par de foibles souverains qui n'étoient plus en état de les défendre, qui est-ce qui soutint si long-tems les Gaules, malgré l'espèce d'anarchie à laquelle elles étoient réduites ? Les lois romaines, conformes à la justice, avoient établi par-tout l'ordre le plus raisonnable : il survécut à l'autorité expirante. Des barbares viennent fondre de toutes parts sur les débris de ce vaste colosse ; par-tout ils sont vainqueurs, et par-tout ils reconnoissent un pouvoir supérieur au leur. Quel étoit donc sur ces peuples féroces l'ascendant de Rome aux abois ? Les Français, en contemplant le magnifique spectacle que leur offroient dans les Gaules l'agriculture, les arts, le commerce, l'administration des tribunaux, admirèrent l'empire de l'ordre, et sentirent qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de s'y soumettre eux-même. Ils avoient subjugué les Romains, et ce fut des Romains même qu'ils apprirent à gouverner et à jouir. Cette religion bienfaisante que Rome professoit, ces lois, qui n'étoient, pour la plupart,

que l'expression de la justice naturelle, et jusqu'à cette langue, que la religion et les lois sembloient avoir consacrée, tout fut adopté par les Barbares, et c'est encore aujourd'hui le siècle d'Auguste qui nous éclaire.

C'est sur-tout au milieu du chaos dont ses grandes révolutions sont toujours précédées et suivies, que l'on connoît tout le pouvoir de la justice et de la raison; car les brigands armés qui fondent sur les provinces, en sont alors certainement les maîtres; mais ceux-là en sont véritablement les rois, dont l'ame courageuse sait faire entendre aux vainqueurs et aux vaincus la voix de l'humanité, et qui, lorsque le trône de l'autorité civile est vacant, viennent s'asseoir hardiment sur celui de la justice, pour enseigner aux hommes la clémence. Le dirai-je ? Tel est peut-être chez les nations européennes le titre des honneurs civils rendus aux ministres de la religion. Si dans tous les pays autrefois soumis à l'empire romain, les évêques sont encore aujourd'hui les premiers de l'état, c'est parce que, dans la décadence de l'empire, ils se trouvèrent les seuls défenseurs de la

patrie, les seuls organes de la raison. Le pouvoir de gouverner, ce pouvoir essentiellement uni à celui de la justice, vint se placer tout naturellement entre les mains des hommes les plus éclairés de ce siècle. Il n'appartenoit point encore aux guerriers féroces qui dévastoient les Gaules, l'Italie et l'Espagne; il n'appartenoit plus ni aux lâches qui abandonnoient la patrie, ni aux foibles qui n'étoient pas en état de la défendre; il appela la religion à son secours; et la morale de l'évangile, en adoucissant les mœurs des conquérans, travailla elle-même à fonder de nouveaux empires sur les ruines de celui que l'on voyoit s'écrouler de toutes parts.

J'aime à prendre mes exemples dans une histoire, dont vous parcourrez plus d'une fois les événemens. Ces fondateurs de la monarchie française, auxquels le christianisme sauva sans doute plusieurs injustices, mais dont il ne put entièrement adoucir la férocité, oublient la règle de leur autorité, leur puissance les enivre : toujours armés, ils aiment mieux vaincre que gouverner; et les magistrats, dépositaires de leur pouvoir, ne connoissent eux-

mêmes que le droit du plus fort. Cet ordre, que les Romains avoient établi dans les Gaules, et qui, depuis Constantin, avoit absolument séparé l'administration civile du pouvoir des armes, disparoît peu-à-peu chez un peuple guerrier, dont le prince se croit toujours au milieu d'un camp, et a choisi pour magistrats les Officiers de ses armées. Qu'arrive-t-il? Les fureurs insensées des descendans de Clovis énervent leur pouvoir; l'horrible supplice de Brunehaut achève de dégrader la royauté, et les grands ne voient plus dans le souverain que le complice de leurs crimes. La raison a cessé de guider la puissance, et peu-à-peu la puisssance s'éclipse elle-même; le monarque a perdu, non le titre, mais la règle de son pouvoir; il faut la chercher dans l'assemblés des grands; il faut voir si cette justice, que l'on n'apperçoit plus dans les ordres du prince, pourra se retrouver dans les délibérations de la multitude. Ce n'est plus du roi, c'est de l'assemblée nationale que part la lumière qui guide la nation; et le ministre qui, se saisissant de ce flambeau, le montre aux peuples, et leur dit avec assurance, *la justice sera ma loi*,

commence par être leur idole, et finit par être leur maître. C'est cette justice même qui rend le pouvoir héréditaire dans la maison de Pepin : celle-ci n'est point encore placée sur le trône ; mais elle a défendu la nation contre ses ennemis ; elle a fait entrer l'équité dans les conseils, la règle dans l'administration ; elle a dit, elle a senti que le sceptre du monarque seroit toujours sans force, s'il n'étoit joint au sceptre de la raison. Que manquoit-il à l'aïeul de Charlemagne ? Que manquoit-il au fils de Martel ? Fut-ce la décision de Rome qui le fit roi ? Pepin voulut calmer les consciences alarmées, mais il connoissoit mieux que personne la nature du pouvoir dont il avoit commencé par se saisir.

Partons de cette époque mémorable, et parcourons toutes celles qui, successivement, donnèrent une forme certaine et une constitution fixe aux différens états dont étoit composé l'empire de Charlemagne. L'ambion des uns, la foiblesse des autres, l'audace qui détruit, l'intrigue qui mine, l'avidité qui envahit, une multitude de tyrans élevés et renversés successivement,

écrasant les peuples, se détruisant eux-mêmes, et leur vil intérêt établissant par-tout les coutumes les plus bizarres, les vexations les plus absurdes, les usages les plus destructeurs : voilà le précis des scènes qui se succèdent en France et en Allemagne, depuis l'affoiblissement des descendans de ce grand prince ; voilà en peu de mots le précis du règne féodal. Qui est-ce qui a délivré l'Europe de cette barbarie ? Sont-ce les grands talens d'un seul homme ? Non, ce sont les avis successifs que la raison a donnés à tous ; elle parloit aux peuples, elle instruisoit les rois malgré le délire de leurs passions ; elle faisoit la ressource de l'esclave qui gémissoit, elle amollissoit en secret le cœur d'un maître fatigué de n'être que le fléau de sa patrie ; par-tout elle montroit à la société et l'intérêt commun de tous, et les droits de chacun en particulier. Ici elle abolissoit pour jamais un usage meurtrier ; là elle délivroit le peuple d'une superstition insensée. Tantôt elle apprenoit à un roi qu'il ne seroit jamais puissant tant que ses peuples seroient esclaves ; tantôt elle faisoit entendre aux peuples qu'ils ne seroient jamais libres tant que le

souverain seroit lui-même sans autorité. Les passions des hommes avoient jeté par-tout le trouble ; la France et l'Allemagne paroissoient n'être couvertes que de ruines. La raison peu-à-peu a remis tout à sa place ; et, de ces matériaux dispersés sans ordres et sans choix par l'anarchie féodale, elle a lentement, mais solidement, construit l'immortel édifice de cette double constitution que nous admirons dans ces pays si longtems désolés par la barbarie. Qu'est devenu le règne de la tyrannie et des volontés arbitraires ? Où sont ces combats judiciaires, ces épreuves de l'eau et du feu qui déshonorèrent si longtems les tribunaux ; ces guerres sanglantes, nées dans le sein des familles, dont elles éternisoient les dissensions et les misères ; ces asyles qui servoient de rempart au crime contre la puissance des lois ? N'a-t-on pas vu disparoître successivement tous ces petits despotes qui, foibles, inquiets, jaloux, ne pouvoient défendre leurs sujets, se croyoient en droit de les écraser, et étoient toujours également redoutables et au souverain, et à ses peuples ? Que voyons-nous à leur place ? Ici la plus parfaite de toutes les monarchies, un

peuple libre par des lois fixes, un roi tout-puissant par elles. Là, la plus parfaite des aristocraties, une république dont les magistrats sont autant de souverains, et dont le chef a le premier rang parmi les princes de l'Europe. Par-tout la raison, la justice, l'intérêt commun regardés comme la première de toutes les lois.

Ne nous bornons pas à l'Europe, parcourons le reste de la terre, arrêtons-nous à toutes les époques célèbres que nous présente l'histoire; il n'en est point qui n'atteste cet empire de la raison, le seul stable, le seul inaltérable au milieu des révolutions, ou lentes ou rapides, qui font changer la face des états. Rien n'est durable sous le ciel que cet ordre, et c'est lui qui, s'avançant sans cesse à travers les débris de tous les ouvrages des hommes, perfectionne ce qu'ils ont élevé de conforme à ses lois, et détruit irrévocablement tout établissement par lequel ils auroient osé les enfreindre.

Je viens de présenter aux princes le but moral qu'ils se proposeront sans doute dans la lecture de l'histoire. Di-

sons-le hardiment, et ne cessons de le répéter, que sert d'avoir lu des combats, d'avoir gémi sur des ruines, d'avoir vu des vautours fondre sur leur proie ? Et quand, parcourant les états qui se sont dit policés, nous aurons recueilli leurs folles opinions, leurs préjugés, leurs superstitions, quel fruit tirerons-nous de cet amas de forfaits et d'erreurs, si tout cela ne nous apprend à connoître le prix de la vérité et de la vertu ? Nous cherchons l'une et l'autre dans le siècle où nous vivons, et sur la terre où nous portons nos pas; cherchons aussi ce trésor dans les siècles passés et dans les contrées étrangères. Lorsqu'ils entreprendront d'étudier l'histoire, ils se proposeront un immense voyage; mais ce n'est pas assez d'avoir appris les routes, il faut connoître le pays, et savoir où s'arrêter. Que de déserts où ils ne verront que des monstres; que de contrées qui pourroient être délicieuses, mais dont les habitans ont ou erré dans les ténèbres, ou croupi dans l'inaction ! Suivons la marche de la raison sans nous lasser; voyons-la défricher successivement toutes les parties de l'univers; arrêtons-nous avec elle; quittons bien

vîte

vîte les pays qu'elle abandonne ; ou, si nous les parcourons un moment, que ce ne soit que pour gémir sur les calamités qui suivent sa retraite ; mais ne nous fixons qu'aux lieux qui jouiront de ses bienfaits. Observons alors son ouvrage, examinons l'ordre qu'elle établit ; il est, il doit être le même dans tous les tems et dans tous les lieux ; et nous ne devons comparer ceux où nous vivons, avec ceux dont nous interrogerons les monumens, qu'après avoir rapproché les uns et les autres de cette règle universelle, que Dieu lui-même a prescrite à toutes les intelligences qu'il a créées.

On doit observer, pour l'intérêt de la vérité, que cet *Essai historique*, pris furtivement par un plagiaire de de nos jours, dans le cabinet d'étude de l'Abbé de Mably, est l'ouvrage du politique Grenoblois ; et nous pouvons encore donner un conseil à M. M***, celui de ne pas désavouer les ouvrages qui ne lui sont point attribués. Ceux qu'il a mis au jour sont écrits avec méthode, et supposent du discernement. On désireroit seulement plus de précision, plus de correction et d'égalité

dans le style ; quelquefois plus de sévérité dans le choix des auteurs, ainsi que dans celui des morceaux de leurs écrits, qu'il met à contribution. . . . . Qu'il envisage encore ce que deux écrivains ont fait d'une manière offensante pour l'auteur, à l'égard d'un livre intitulé : *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire*. . . . . . Il est sans doute dans la règle que la foiblesse et la timidité ne jouissent point, aux yeux du public, de la gloire d'un écrit qui ne peut être que l'effet du zèle et du courage, dit un critique judicieux ; mais cette timidité va jusqu'à la crainte servile, quand elle s'empresse avec affectation, de désavouer ce que tout honnête littérateur voudroit avoit fait pour l'honneur des lettres, les intérêts de la justice et de la vérité.

Suivons maintenant, avec M. l'abbé Brizard, notre politique jusqu'au moment où la mort l'enleva aux lettres, et parcourons d'un œil plus attentif les beautés qui se trouvent dans ses ouvrages.

On sait que Madame de Tencin rassembloit chez elle l'élite des gens de

lettres, qu'elle appelloit ses bêtes (1), et qu'elle donnoit à chacun d'eux, tous les ans, pour étrennes, deux aunes de velours pour en faire des culotes.

Cette femme charmante, outre ses dîners de beaux esprits, avoit des dîners politiques. Montesquieu en étoit; Mably y fut admis. Il venoit de donner le *Parallèle des Romains et des Français*, dont on disoit du bien. Madame de Tencin entendant le jeune abbé parler des affaires publiques, et raisonner avec beaucoup de sagacité sur les événemens politiques, jugea que c'étoit l'homme qu'il falloit à son frère qui commençoit à parcourir la carrière du ministère.

---

(1) Madame de Tencin proposa un jour à un jeune seigneur qui étoit venu la voir le matin, de dîner avec sa *ménagerie*. Le goût de ces sortes de ménageries n'est pas tout-à-fait passé; les *bêtes* qui les composent, sont même plus soumises, plus apprivoisées que celles qui existoient du tems de madame *de Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles surintendantes ne sont pas, à beaucoup près, ni aussi prévoyantes ni aussi agréables. (*S....., trois Siècles*, page 221.)

Le cardinal, occupé jusqu'alors des affaires d'église, étoit fort peu instruit des intérêts de l'Europe. C'est pour l'instruction particulière de ce ministre, pour l'endoctriner, que le jeune abbé fit l'abrégé des traités depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours ; ce travail, perfectionné depuis, a produit le *Droit public de l'Europe*.

Le cardinal sentoit sa foiblesse dans le conseil : pour le tirer d'embarras, l'abbé de Mably lui persuada de demander au roi la permission de donner ses avis par écrit : c'étoit Mably qui préparoit ses rapports et faisoit ses mémoires. Il avoit souvent communication des instructions et des dépêches des ambassadeurs. Ce fut lui qui, en 1743, négocia secrètement à Paris avec le ministre du roi de Prusse, et dressa le traité que Voltaire alla porter à ce prince. Frédéric, qui ne l'ignoroit pas, conçut dès-lors une grande estime pour l'abbé de Mably : c'est une singularité bien digne de remarque, que deux hommes de lettres, sans caractère public, fussent chargés de cette négociation importante, qui alloit changer la face de l'Europe.

On détermina Louis XV à se mettre à la tête de ses troupes. Le conseil vouloit établir les armées sur le Rhin ; c'étoit le sentiment de Noailles et de Tencin : Mably soutint qu'il falloit faire la campagne dans les Pays-Bas ; il se trouva que le roi de Prusse demanda la même chose. Mably eut la gloire de s'être rencontré avec le monarque : il avoit jugé juste.

Ce fut encore lui qui dressa les mémoires qui devoient servir de base aux négociations du congrès ouvert à Breda au mois d'avril 1746 : ces divers travaux décidèrent sa vocation pour la politique.

Mais peu de tems après il se brouilla avec le cardinal, pour une querelle qu'ils eurent à l'occasion d'un mariage protestant que Tencin vouloit casser. Il disoit qu'il vouloit agir en cardinal, en évêque, en prêtre. Mably lui soutenoit qu'il devoit agir en homme d'état. Le cardinal ajouta qu'il se déshonoreroit s'il suivoit son avis ; l'abbé, indigné, le quitta brusquement, et ne le revit plus.

Pour complaire à sa famille, l'abbé

de Mably étoit entré de bonne heure dans les ordres ; mais il s'en tint au sous-diaconat, et on ne put jamais l'engager plus avant. Il ne vouloit point se mettre, par son état, en contradiction avec ses principes. En quittant le cardinal, il sacrifia sa fortune à sa liberté ; il s'adonna tout entier à l'étude et vécut dans la retraite.

Son amour pour les Anciens.

MABLY s'est nourri dans tous les tems de la lecture des anciens : il savoit presque par cœur Platon, Thucidide, Xénophon, Plutarque, et les ouvrages philosophiques de Cicéron.

Il fut toujours leur admirateur passionné ; et véritablement les anciens sont encore et seront toujours nos maîtres ; ils sont et seront les législateurs du goût, de la morale et de la vertu, tant qu'il y aura des hommes éclairés et sensibles sur la terre. L'étude de l'antiquité n'est pas moins indispensable pour les littérateurs que pour les artistes. Ils nous ont donné des modèles que nous n'avons pas encore surpassés : ils étoient plus près de la nature ; et

c'est sans contredit une des plus belles et des plus utiles institutions des peuples modernes, que d'avoir établi dans leur sein une société d'hommes choisis, qui fussent en quelque sorte les dépositaires des beautés et des trésors des anciens, dont la principale occupation fut de nous conserver et de nous transmettre les lumières qui brillent dans leurs écrits, comme le feu sacré de Vesta : ce sont les prêtres du temple ; ils veillent sans cesse à ce que ce sacré foyer ne s'éteigne ou ne s'évapore dans un siècle futile ou chez un peuple frivole. C'est à cette école des anciens, et sur-tout dans l'histoire et les écrits des peuples libres, que l'on puise, avec leur génie, des leçons de morale, de grandeur d'ame, d'amour de la patrie, des lois et de la liberté ; ceux qui ne voient que du grec et du latin dans cette étude, s'abusent étrangement : tant qu'on pourra puiser à cette source pure, l'ignorance et la servitude ne s'empareront pas tout-à-fait de l'univers ; il y aura toujours de l'espoir. C'est là que s'est formé Mably ; et il a peut-être encore plus cherché dans ces saintes émanations les traces de leurs vertus que le feu de leur génie.

On lui a reproché d'avoir outré cette admiration pour les anciens ; mais s'il l'a poussée trop loin, ce dont on ne peut douter, s'il est vrai que cet amour de l'antiquité l'ait rendu quelquefois trop sévère envers ses contemporains, il faut avouer aussi que l'enjouement du public pour certaines nouveautés, l'oubli des bons principes, le torrent qui nous précipite dans un goût et dans des mœurs dépravées, dont nous ne pouvons prévoir le terme, ne justifient que trop peut-être ses craintes et ses alarmes.

Parallèle des Romains et des Français.

Le public accueillit l'ouvrage et encouragea le jeune auteur. Un critique sévère trouvoit ce livre *noblement écrit*, *et, en plusieurs endroits, avec beaucoup d'esprit et de génie.* (*Observations sur les écrits modernes*, année 1740.) Un autre disoit : *Je ne sais si Sparte et Athènes ont eu quelque citoyen plus éclairé que l'abbé de Mably sur leurs intérêts.* (*Mercure d'octobre* 1740, pages 2210 - 2217.)

L'auteur fut plus sévère que le pu-

blic. Il trouva le livre mauvais, et il le dit : « Pour moi, quand je vins à » revoir mon ouvrage de sang-froid, » je trouvai qu'un plan qui m'avoit » paru très-judicieux, n'étoit en au- » cune façon raisonnable : nul ordre, » nulle liaison dans les idées ; des objets » présentés sous un faux jour, ce » n'étoient pas là les seuls défauts où » m'avoit fait tomber la manie du » parallèle, etc. » (*Avertissement des Observations sur les Romains.*)

Il est rare de trouver une contradiction de cette nature entre un auteur et ses critiques : au-reste, cet aveu noble et courageux annonçoit dès-lors un ami de la vérité, un homme droit et austère, et peut-être la conscience du talent qui se sent en état de mieux faire. « Au-lieu de corriger mon *Pa-* » *rallèle incorrigible*, ajoute-t-il, j'en » fis deux ouvrages séparés et absolu- » ment nouveaux ». Ce sont les *Observations sur les Romains*, et les *Observations sur l'Histoire de France.*

Mably étoit tellement honteux du succès de son livre, qu'un jour le trouvant chez M. le comte d'Egmont, il

s'en saisit malgré ceux qui étoient présens, et le mit en pièces.

Droit public de l'Europe, fondé sur les traités, depuis la paix de Westphalie, en 1648, jusqu'à nos jours.

Le *Droit public de l'Europe* parut la même année que l'*Esprit des lois* (1).

---

(1) Quelques critiques ont reproché au politique grenoblois d'avoir dérobé beaucoup de phrases à Montesquieu. Nous osons dire que le larcin est impossible à prouver; qu'on parcoure l'Esprit des lois, et l'on se convaincra de ce que j'avance. Mais quand il existeroit, que peut on en inférer à son désavantage ? N'est-il pas arrivé à Solon lui-même de mettre à contribution plusieurs politiques de son tems ? D'ailleurs cette espèce de vol ne prouveroit que mieux son génie; on ne pourroit en conclure autre chose, sinon qu'il a su se rendre propre des richesses étrangères par la manière dont il les a mises en œuvre. Ce genre de trafic ne doit pas être plus interdit en littérature, nous dit un célèbre écrivain, que dans le commun des arts. La beauté d'un ouvrage quelconque ne consiste pas à n'avoir rien d'étranger, mais à former un tout habilement composé des différentes matières qui peuvent l'embellir.

Cette science du droit public ; jusqu'alors hérissée de difficultés, parut claire, méthodique et facile sous la plume de l'auteur. Le succès n'en fut pas douteux. Ce livre, *écrit pour des hommes d'état, et même pour de simples citoyens, s'ils savent penser* (1), est dans tous les cabinets de l'Europe, depuis la cour de Pétersbourg jusqu'à la république de Lucques. On l'enseigne publiquement dans les universités d'Angleterre. Il est traduit dans toutes les langues, et il plaça l'auteur au rang des premiers publicistes de l'Europe.

Ce n'est pas sans éprouver d'obstacles qu'il enrichit la France de cet ouvrage nécessaire : quand Mably voulut le faire imprimer, l'homme en place à qui il s'adressa le reçut fort mal, et lui dit : *Qui êtes-vous, M. l'abbé, pour écrire sur les intérêts de l'Europe ? êtes-vous ministre ou ambassadeur ?* Il auroit pu faire la même réponse que Rousseau fit à ceux qui demandoient s'il étoit prince ou législateur, pour écrire sur la politique. ---- « Si j'étois

(1) Voyez la Préface du Droit public.

» prince ou législateur, je ne perdrois
» pas mon tems à dire ce qu'il faut
» faire ; je le ferois ou je me tairois ».
Contrat social, page 2.

La permission d'imprimer lui fut donc durement refusée. L'abbé de Mably contint son indignation, et se retira sans rien dire. Il fit imprimer son livre chez l'étranger, mais il fallut toute la protection d'un autre ministre moins timide (1). pour empêcher qu'on n'en saisît les exemplaires.

L'*Esprit des lois*, et quelques autres livres qui honorent la langue et la nation, ont été arrêtés par les mêmes obstacles, qu'ils n'éprouveroient certainement pas aujourd'hui sous un ministère ami des lettres, qui, loin de les redouter, semble solliciter les lumières des esprits supérieurs.

Principes des Négociations.

CET ouvrage de Mably est proprement une *introduction* à son *Droit*

(1) M. d'Argenson.

public de l'Europe; c'est la connoissance et l'exposé des vrais principes par lesquels doivent se conduire les nations à l'égard les unes des autres, pour entretenir entre elles la concorde et la paix.

Une chose sur laquelle nous n'avons pas assez insisté dans l'éloge, c'est le courage avec lequel l'auteur s'élève contre ces traités, ouvrage de la mauvaise foi, où, par des équivoques et des obscurités affectées, on se ménage des prétextes de rompre à la première occasion. Il démontre qu'un traité cauteleux est une semence de discorde et de haines; qu'il peut procurer un succès passager, mais qu'il rend à jamais odieux, et traîne après soi des craintes et des inquiétudes qui empoisonnent les jouissances de l'ambition; il faut voir que la fourberie a ses revers, et la mauvaise foi ses remords. S'exprimer clairement et franchement dans un traité, c'est souvent prévenir une guerre; et le tems n'est pas loin que des articles obscurs et louches ont été un flambeau de discorde, qui a incendié les deux mondes. Il proscrit également les traités secrets qui ne sont que de mi-

sérables palliatifs qu'on met à la hâte sur les plaies de l'état, et qui se changent en poisons : d'un autre côté, dicter des conditions injustes ou trop dures, c'est inviter à les enfreindre ; et la seule base sur laquelle une impuissance victorieuse puisse asseoir une paix durable, c'est la bonne foi, la justice, et la modération qui désarme les haines et fait gagner les cœurs. Cette politique n'est pas tout-à-fait celle que prêche Machiavel, mais c'est celle qu'a professé Mably ; et l'expérience démontre que c'est encore la plus sûre et la plus utile.

On y voit, avec le même plaisir, que c'est encore notre adorable Henri IV qui, le premier, chez les nations modernes, connut et pratiqua ces vrais principes : sa manière franche et noble de négocier, et ses instructions à ses ambassadeurs, y sont proposées pour modèles, ainsi que les dépêches du cardinal d'Ossat, son fidèle et vertueux ministre.

Observations sur l'Histoire de France.

L'AUTEUR éprouva, pour ces *Observations*, les mêmes difficultés que pour

le *Droit public*. Chaque ouvrage utile est une conquête qu'il faut remporter sur les préjugés. Des courtisans ne manquèrent pas de trouver ce livre dangereux, comme contenant des vérités trop palpables. C'est l'histoire des réverbères de Duclos ; et sans la protection d'un ministre qui ne craignoit pas les réverbères (1), cet excellent ouvrage auroit été étouffé dès sa naissance.

Doutes proposés aux Économistes, sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés.

On a appelé les économistes *les convulsionnaires de la politique* ; nous sommes bien éloignés d'adopter cette dénomination ; d'ailleurs nous ne voulons point insulter aux morts : nous dirons seulement que sous le titre modeste de DOUTES, l'abbé de Mably bat en ruine un systême qu'il a cru dangereux autant que ridicule. Cette critique n'est que l'ouvrage des circonstances ; mais l'auteur en prend occa-

(1) Le duc de Choiseul.

teur donnoit à ses amis et à ceux qu'il sion de remonter aux vrais principes et aux fondemens de la société ; de développer des vérités très-importantes ; de relever la dignité de l'homme, avilie par des sophismes, et de combattre des erreurs dont les conséquences pourroient être dangereuses. Sa logique est pressante, et ses raisonnemens concluans : il y mêla quelquefois une ironie fine et délicate, mais point d'injures, arme de ceux qui ont tort ; point de sarcasmes ni de personnalités. Il usa de ménagemens et d'égards ; il donna même des éloges à l'auteur qu'il critiquoit : c'est ainsi qu'en devroient toujours user les gens de lettres ; ils ne se rendroient pas la fable des sots ; eux, le public et la vérité y gagneroient.

Du Gouvernement de Pologne.

C'EST M. le comte Wielhorski qui fut chargé, par les confédérés de Pologne, de consulter en France le philosophe de Genève et l'abbé de Mably. Jean-Jacques en fait un bel éloge, et c'est à lui que Mably adressa son ouvrage : on n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires que l'au-

honoroit d'une confiance particulière.

En 1770, l'abbé de Mably avoit fait, avec cet excellent patriote, un voyage en Pologne, pour mieux étudier la nation sur laquelle il avoit à travailler: il y demeura plus d'un an avec lui;

Son ouvrage pour cette république, et son séjour dans le pays, y ont laissé un tendre souvenir d'estime et de reconnoisance. Nous avons vu une lettre du prince Potocki où tous ses sentimens sont exprimés d'une manière bien honorable pour l'abbé de Mably. Nous citerons une partie de cette lettre, datée de Varsovie le 2 Septemble 1777.

« Monsieur, vous jouissez du privilége des hommes célèbres : connu dans les pays les plus éloignés, vous ignorez ceux qui vous lisent et que vous éclairez. On a toujours cherché, consulté et quelquefois ennuyé les philosophes : souffrez, à ce titre, les désagremens de votre état. Le conseil proposé à l'éducation nationale m'a chargé, Monsieur, de suppléer aux livres élémentaires, pour lesquels il n'a plus jugé

de publier la concurrence : de ce nombre est la logique. Comme je connois vos ouvrages, et que le conseil a suivi vos principes dans le système de l'instruction publique pour les écoles palatinales, personne assurément ne sauroit mieux que vous remplir cette importante tâche. Vous avez travaillé pour un prince souverain ; refuseriez-vous d'appliquer votre ouvrage à l'usage d'une nation qui devroit l'être ? ..... Si vos occupations ne vous permettoient pas d'entreprendre cet ouvrage, vous me feriez un plaisir bien sensible de m'indiquer la personne que vous croiriez en France, aidée de vos lumières et de votre direction, en état de répondre à nos vues : ce ne sera toujours qu'un de vos élèves. Il est à souhaiter pour l'humanité que vous en ayiez dans toutes les nations. Je suis, etc.

IGNACE POTOCKI. »

De la Législation, ou *Principes des Lois.*

PLUSIEURS personnes regardent cet ouvrage de Mably comme son chef-d'œuvre. Il n'est point de sujet plus important, puisque les principes qui

doivent servir de bases à la législation, embrassent le bonheur possible de tous les hommes, de tous les lieux et de tous les tems.

Mais prétendroit-ón, avec certains critiques, que ces savantes théories sont inutiles, l'écrivain qui se sent pressé de dire des vérités qu'il croit utiles, doit-il les renfermer dans son sein ? Nous ne le croyons pas : il est toujours bon de montrer le but où nous devons aspirer, même lorsqu'on ne peut y atteindre. Ces vérités générales, semées comme au hasard, peuvent enfin germer dans la tête d'un législateur ; l'exemple récent d'un prince plus grand par son génie que par ses états, qui n'a pas craint d'avouer qu'il avoit puisé en partie dans nos écrits ces principes d'humanité qu'il a transportés dens son code, en seroit une nouvelle preuve, s'il en étoit besoin. Léopold, (nom heureux dans les fastes de l'humanité !) Léopod, qui sait également mériter et refuser des statues (1), vient de donner un modèle

(1) Le grand duc de Toscane a refusé une

à l'Italie et un grand exemple à l'Europe ; et peut-être à notre tour il nous prendra un jour envie de l'imiter. D'ailleurs ces leçons de morale, de politique et de philosophie, présentées par un écrivain sage, qui instruit sans aigreur, qui ne prend le ton ni d'un énergumène, ni d'un inspiré, qui se contente de parler le langage de la raison, préparent doucement les esprits, prémunissent contre nombre d'erreurs, augmentent la masse des connoissances, entretiennent une nation dans l'espoir d'une réforme salutaire ; et quand un grand homme se présente, il trouve la matière toute préparée ; l'opinion publique le précède ou le seconde ; il peut alors s'élancer dans la carrière, s'abandonner à son génie, à son amour pour le bien public, et à cette passion, le besoin des grandes ames, d'immortataliser son nom et ses bienfaits. Le

---

statue que ses sujets, d'un vœu unanime, lui offroient en reconnoissance du nouveau CODE-CRIMINEL qu'il vient de publier, et le produit de ces souscriptions volontaires doit être employé à des fontaines publiques. (*Voyez Gazette de France du 24 février 1787.*)

philosophe sème, c'est aux états à recueillir.

De l'étude de l'Histoire.

Un prince à jamais regrettable, le dauphin, père de notre auguste monarque, appeloit l'histoire *la leçon des princes et l'école de la politique* : il ajoutoit que *l'histoire est la ressource des peuples contre les erreurs des rois.* On n'en pouvoit donner une plus belle définition : il me semble que Mably ait entrepris de la justifier.

Son traité de *l'étude de l'histoire* avoit d'abord été imprimé dans le Cours d'étude de l'abbé de Condillac son frère ; il a été fait pour l'istruction du jeune prince, devenu duc de Parme et de Plaisance en 1765.

Mably lui adresse la parole comme Bossuet, dans *l'Histoire universelle*, au grand dauphin. Le commencement en est admirable : *Voulez-vous être un grand homme?* lui dit-il, *oubliez que vous êtes prince, etc. etc.* Sans prétendre en aucune façon comparer la hauteur du génie et l'éloquence entraî-

nante et sublime de l'aigle de Meaux à la sagesse de l'écrivain moderne, nous oserons dire que l'écrit du dernier, s'il étoit bien médité, est plus propre encore à former un prince à ses devoirs, à lui inspirer des sentimens de justice, à le prémunir contre l'empire des passions, et sur-tout à lui enseigner la route qu'il faut suivre pour faire le bonheur de ses peuples, que le chef-d'œuvre de l'éloquence française.

De la manière d'écrire l'Histoire.

A l'exception des jugemens, sans doute trop sévères, et même, nous osons le dire, injustes à plusieurs égards, que Mably a portés contre Voltaire et l'illustre Robertson, nous pourrions peut-être le justifier avec avantage sur tous les reproches qu'on lui a faits; mais par de justes égards que nous croyons devoir à l'homme de lettres estimable d'ailleurs, et qui, trop jeune encore, s'est laissé emporter à l'impulsion du moment, ou à des impressions étrangères, et que son zèle a égaré en l'attaquant, nous nous interdirons toute discussion sur cette querelle.

Principes de Morale.

Ce livre n'a pas excité moins d'orages que le précédent : le même motif du bien de la paix nous engage au même silence.

Le grand Condé, arrachant quelques feuillets de son histoire, où l'on racontoit ses exploits contre son pays, est l'image de ce que je voudrois faire pour l'auteur de cet excellent écrit. Je le représenterois, par égard pour les esprits timides, arrachant quelques pages de ses *Principes de morale*, et je croirois, par ce sacrifice, avoir acquis le droit de dire tout le bien que j'en pense.

Au-reste, dans les attaques qu'on a portés à l'abbé de Mably, ses amis ont pu chercher à le venger (voyez *les lettres sur la censure de la Sorbonne*); mais pour lui, il n'a jamais écrit une seule ligne pour sa défense.

Observations sur les États-Unis de l'Amérique.

Ce sont quatre lettres adressées à

des *États-Unis*, M. John Adams, qui avoit désiré les remarques de l'autre sur les constitutions de l'Amérique : c'est ce qui avoit induit en erreur et fait dire dans le tems que les colonies anglaises l'avoient choisi pour leur législateur.

Ses observations parurent sévères, mais il crut pouvoir dire la vérité toute entière. « Les Américains, dit-il, ne » sont plus sujets du roi d'Angleterre : » ils sont aujourd'hui des hommes li- » bres ; et si mon opinion leur parois- » soit aussi dure et aussi sauvage qu'elle » peut le paroître en Europe, je ne » pourrois m'empêcher d'en tirer un » mauvais augure pour l'avenir. » (*Observations, sur les États-Unis de l'Amérique.*)

Sa personne et son caractère.

En faisant dans plusieurs de ses écrits l'éloge d'un philosophe pratique, sans faste, et qui fuit toute espèce d'ostentation, même celle de la vertu, Mably semble avoir tracé son portrait : voilà pourquoi l'on a peu d'anecdotes sur sa personne ; sa vie est toute entière dans ses écrits, comme l'éloge d'un législateur

gislateur est tout entier dans ses lois.

Nous ajouterons seulement ici quelques traits de ce caractère à ceux que nous avons déjà cités.

Son désintéressement étoit tel, qu'il ne retira jamais rien de ses ouvrages; à peine exigeoit-il quelques exemplaires pour les présens d'usage; bien différent de ces littérateurs qui n'estiment, dans le commerce des muses, que le profit que ce commerce leur rapporte. Riche du retranchement de tous les besoins factices, il pouvoit s'écrier comme Socrate, en se promenant dans Athènes: *que de choses dont je n'ai que faire!*

Il n'eut jamais qu'un seul domestique; et sur la fin de ses jours il se priva de ces commodités de la vie que son âge et ses infirmités lui rendoient cependant plus nécessaires, afin d'accroître la petite fortune de ce serviteur fidèle. Il pratiquoit à la lettre cette maxime si douce et si humaine, *de regarder ses domestiques comme des amis malheureux.*

Faire sa cour est une expression qui

n'étoit point à son usage. On voulut un jour l'entraîner chez un ministre qui même l'avoit invité; on ne put jamais l'y déterminer; mais il dit qu'il le verroit volontiers lorsqu'il ne seroit plus en place.

M. le maréchal de Richelieu pressoit un jour l'abbé de Mably de se mettre sur les rangs pour l'académie française; Mably refusa. *Mais*, lui dit le vainqueur de Mahon, *si je faisois toutes les démarches, et que vous fussiez agréé, refuseriez-vous?*... Le maréchal le pressa tant, il y mit tant de graces, que, vaincu par ce noble procédé, Mably n'osa persister, et fut comme forcé de promettre. Mais aussi-tôt qu'il fut sorti, il courut chez son frère de Condillac, lui raconta comment la chose s'étoit passée, et le conjura de le dégager à quelque prix que ce fût. *Mais pourquoi cette grande résistance?* lui dit son frère. *Pourquoi? Si j'acceptois, je serois obligé de louer le cardinal de Richelieu, ce qui est contre mes principes; ou si je ne le louois pas, devant tout à son petit neveu dans cette circonstance, je serois coupable d'ingratitude.*

Condillac se chargea de la négocia-

tion, et les choses en demeurèrent là. Nous tenons cette anecdote d'un ami particulier de l'abbé de Mably, et qui lui-même est membre de l'académie française.

Le bruit avoit couru qu'on lui proposeroit l'éducation de l'héritier d'un grand empire; il dit hautement que la base de son éducation seroit *que les rois sont faits pour les peuples; et non les peuples pour les rois*, et que ce seroit la chose sur laquelle il reviendroit sans cesse: il ne fut point nommé.

Il aimoit à répéter cet adage de Leibnitz, *le tems présent est gros de l'avenir*; et son propre exemple en prouve la justesse et la profondeur. Il s'étoit tellement exercé à étudier le jeu et la marche des passions, et à rechercher dans les révolutions des empires les causes et la chaîne des événemens: il avoit acquis une telle expérience des hommes et des choses, que cette connoissance du passé avoit pour ainsi dire déchiré pour lui le voile de l'avenir: il a en quelque sorte tiré l'horoscope des états. Dès la paix de 1762, et au moment où l'empire Britannique étoit à

son plus haut degré de gloire et de puissance, Mably prédit la révolution de l'Amérique ; il prévoyoit dès-lors la défection des colonies anglaises. *Si un jour elles se rendent libres et indépendantes*, dit-il, etc. (Voyez *le Droit public de l'Europe*, tom. 2, pag. 422, édit de 1764, et tom. 3, pag. 412 et 414; et *Principes des négociations*, édit. de 1767, pag. 90.) Ce qui s'est passé à Genève, il l'avoit également prévu. (Voyez *Principes des lois*, prem. part. 169.) Et si l'on veut savoir ce qui se passe aujourd'hui en Hollande, il faut voir les *Principes des négociations*, pages 213, 214. Cette expérience lui donnoit quelquefois de l'humeur : ses amis lui en faisoient le reproche, et l'appeloient en plaisantant, *Prophète de malheur. Il est vrai*, répondit-il, *que je connois assez les hommes pour ne pas espérer facilement le bien.*

Sa mort et son épitaphe.

Ses amis, la France et l'Europe le perdirent le 23 avril 1785, étant âgé de 76 ans.

Son épitaphe, ouvrage de l'amitié éclairée, contient tout son éloge ; nous ne pouvons nous refuser au plaisir de la copier.

D. O. M.

HIC JACET
GABRIEL BONNOT DE MABLY;
GRATIANOPOLITANUS,
JURIS NATURÆ ET GENTIUM
INDAGATOR INDEFESSUS, AUDAX, FELIX
DIGNITATIS HUMANÆ VINDEX,
ORBIS UTRIUSQUE SUFFRAGIIS ORNATUS;
POLITICIS SCRIPTIS NULLI SECUNDUS;
EVENTUUM PRÆTERITORUM CAUSAS
DETEXIT,
FUTUROS PRÆNUNCIAVIT,
QUÆ AD PRÆPARANDOS, QUÆ AD AVERTENDOS
DOCUIT;
RECTI PERVICAX
QUID PULCHRUM, QUID TURPE,
QUID UTILE, QUID NON,
DIXIT:
VIR PAUCORUM HOMINUM,
CENSU BREVI NIHIL RERUM INDIGUS
HONORES, DIVITIAS,
OMNIMODA SERVITII VINCULA
CONSTANTER ASPERNATUS;
VITA INNOCUUS RELIGIONIS CULTOR
ÆQUISSIMO ANIMO
OBIIT 23â. D. APR. 1785. NAT. 14â.
D. MART. 1709.

H. M.

MODICUM ET MANSURUM
AMICO ÆTERNUM FLEBILI
TESTAMENTI CURATORES POSUERE.

Les mêmes amis de l'abbé de Mably, qui ont si bien caractérisé son ame et ses écrits, avoient formé le projet de consacrer à sa mémoire un modeste monument dans l'église où il a été inhumé ; tout alloit être exécuté, quand des ordres émanés des supérieurs ecclésiastiques ont tout arrêté. On a refusé un tombeau au moderne Phocion ; c'est une ressemblance de plus avec le Phocion d'Athènes.

Ces amis, vraiment dignes de ce nom, ont voulu perpétuer ses traits : on ne pouvoit du-moins leur envier cette douce satisfaction. L'abbé de Mably, différent des gens de lettres qui commencent par gratifier le public de leurs gravures, en attendant qu'ils soient illustres, n'avoit pas souffert qu'on gravât son portrait pendant sa vie ; mais après sa mort, ils le firent exécuter par un artiste habile, M. Pujos, et ce portrait est parfaitement ressemblant. Tous les traits de l'homme de bien y sont vivans ; la vertu sévère y respire : au bas, on lit ces vers de Juvenal, qui semblent faits pour lui :

ACER ET INDOMITUS, LIBERTATISQUE MAGISTER.

(*Satire* 2, *v.* 78.)

Quand on saura que les talens politiques n'ont été, dans cet illustre auteur, que le germe et le prélude des plus hautes qualités; quand les siècles futurs seront dans le cas d'admirer, comme notre siècle, un génie formé par les plus grandes affaires, une ame nourrie des plus beaux sentimens, un cœur, le siège des plus rares vertus; quand la postérité de toute l'Europe enfin reconnoîtra dans lui le vrai grand homme consacré par le suffrage de toutes les nations; alors les couronnes dues à sa politique profonde ne seront que de foibles guirlandes qu'on aura déposées aux pieds de sa statue, et celles qui sont dues à ses succès dans les négociations les plus importantes aux monumens multipliés de son zèle et de sa générosité, iront d'elles-mêmes se reposer sur sa tête.

Fin de la Vie privée de l'abbé de Mably.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Fin de la Table.

